

330
vendredi 2 décembre 1938
dix-huitième année, n° 37

Bibliothèque de l'Université
de Liège — L'ÉPIQUE

6
publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

« Chacun sa vérité »

Les ancêtres de la princesse héritière des Pays-Bas

Anne de Russie, reine de France

Pearl Buck, prix Nobel

Les impasses de la science

En quelques lignes...

En Egypte

L'Angleterre et la Prusse

Espagne An III

L'âge d'or

Léopold LEVAUX

O. FORST de BATAGLIA

Serge NABOKOFF

Robert POULET

O. LEMARIÉ

Martial LEKEUX, O. F. M.

Hilaire BELLOC

Paul LESPINEUX

Jeanne CAPPE

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489,16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES } ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCESSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS

20, rue de la Paix

LUXEMBOURG

55, boulev. Royal

Fers - Aciers - Tôles
Boulons - Rivets
Poutrelles et rails
Sciage de tous profils

Ronds pour beton
Découpage sur spécifications
Poutrelles de clôtures
Spécialité de tôles fortes

Société Anonyme des Établissements

D. L. C.

TÉLÉPHONE 289 04
2 lignes

BUREAUX ET MAGASINS :
Rue du Viaduc,
SCLESSIN (Gare)

**Ateliers de Graduation
Boterdael**

66, Place Maurice Duché

VILVORDE

Verrerie Médicale et Industrielle

Production

Téléphone :

Belge



51.06.46

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anolens ollente peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

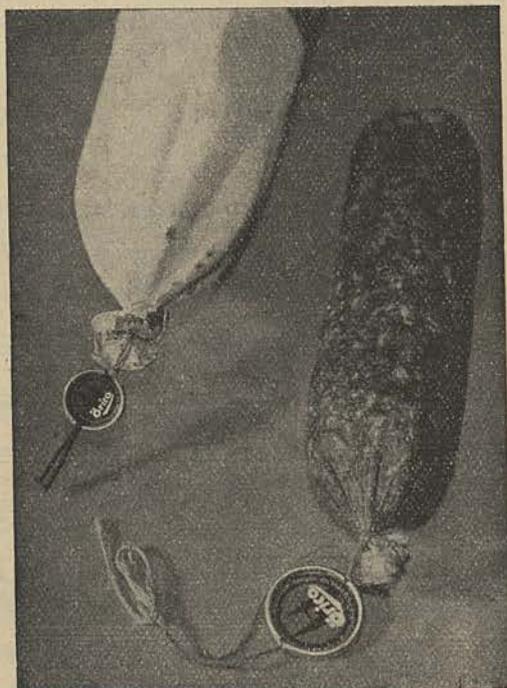
Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES

Fournisseurs brevetés de la Cour



O
R
I
C
O



NAAMLooZE VENNOOTSCHAP

SPECIALITEIT VAN DRoGE WORSTEN
EN FRANKFURTERS

ORICO, 77, Grensstraat, Mortsel-Antwerpen
Telefoon 998.68 (2 lijnen)

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TÉ} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHÉNEAUX, GOUTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Métallurgique

d'ENGHIEN S^tELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS
VOITURES — PIÈCES DE FORGE
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

Société Anonyme Métallurgique

d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.C. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

**Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminoirs**

SOCIÉTÉ ANONYME **de Produits Galvanisés
et de Constructions Métalliques**

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Eglises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

ÉLECTRODES POUR TOUS TRAVAUX

ARCOS



LA SOUDURE
ÉLECTRIQUE AUTOGÈNE

SOCIÉTÉ ANONYME

58-62, rue des Deux-Gares

BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME
des

Ateliers GERMAIN

MONCEAU-SUR-SAMBRE

Adr. télégr. : Germain Marchienne-au-
Pont Tél. Charleroi 12254 (2 lignes)

ARMOIRES-VESTIAIRES spécialement
recommandées aux congrégations
religieuses. — Armoires superposées ou
armoires adossées et superposées. —
Construction renforcée. — Meubles pour
classement, classement de plans et
classement d'outils.



SOUDURE ÉLECTRIQUE

Pour vos électrodes, une seule marque :

Original  Kjellberg

la plus ancienne et la plus répandue!

Pour vos postes de soudure, un seul nom :



ESAB

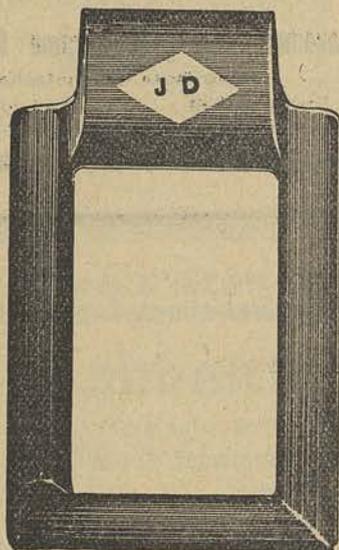


la machine qui s'impose par ses qualités!

Documentez-vous auprès de
ESAB, S. A., 116-118, rue Stephenson, Bruxelles. Tél. 15.91.26

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

LOUIS ANTOINE

RUE DE LA MOTTE, 47, HUY

Téléphone : 636 HUY

Compte Chèq. Post. 97956

Fonte douce - Fontes spéciales - Petite mécanique
Ornements - Pièces suivant modèles
Tout pour la poterie

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ
MOULAGE SOIGNÉ PRIX MODÉRÉS

S. A. Fonderie DEJAER

SCLESSIN

Télégr. : Dejaer-Solessin

Téléphone : 314.55

Broyeurs — Mélangeurs — Malaxeurs
pour toutes industries

Système breveté PIRLET-BRASSINE. — Pièces de rechange
pour broyeurs. — Toutes pièces en fonte

PARACHÈVEMENT

SOCIÉTÉ ANONYME

DES

Ateliers René De Malzine

SCLESSIN près Liège (BELGIQUE)

Télégr. Demalzine-Sclessin

Tél. 118.71 et 276.70

Engrenages droits, coniques, hélicoïdaux et à chevrons en
toutes matières et de toutes dimensions.

Moteurs-réducteurs. — Réducteurs de vitesse.

Pièces mécaniques de précision pour toutes Industries.
Machines spéciales.

Machines de ménage : batteurs-mélangeurs, hache-vian-
des, coupe-légumes, presse-fruits, etc.

Usines Ed. HUWART

Boulevard d'Avroy, 184

LIÈGE

TÉLÉPHONE : 121.75

Télégr. : FORMOLAL



Spécialités : FORMOL, HEXAMÉTHYLÈNE TÉTRAMINE,
Résines synthétiques, Vernis isolants, Poudres à mouler,
Acétone, ALCOOLS MÉTHYLIQUES, MÉTHYLÈNES,
ACIDE FORMIQUE.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SCLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigieux Belgique.

Téléphone

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,
TUYAUX — PLOMB A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arseniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Matériaux et Procédés modernes
pour le Bâtiment

ISOLATION
ACOUSTIQUE et THERMIQUE

Alfred G. Labrique

4, avenue Arthur Goemaere

Tél. 757.24

ANVERS

Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

Conditions spéciales pour Congrégations religieuses

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce de Bruxelles : 838 Téléphone 48 07 55 Compte Chèques Postaux : 118.84

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD

Sous-Toitures Translucides brevetées

CÉRAMIQUES



de la Lys

Marque lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin

Société Anonyme

Naamlooze Vennootschap

Belgique

Téléphone Courtrai 629.

België

Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

ARCONITE

PLAQUE « ISOLANTE »
SPÉCIALE POUR LA CONSTRUCTION
Légère, Ininflammable, Imputrescible

CONTRE : chaud, froid, bruit, condensation.

POUR : cloisons, sous-toitures, sous-parquets, plafonds.

Se scie, se cloue, se plafonne, se décore.

S'emploie dans les : églises, hôpitaux, couvents, pensionnats, écoles, colonies.

Nombreuses références

Établissements R. ARCOLY

OBAIX-BUZET

Tél : Luttre 72

Pierres blanches
Marbres - Granits
Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S.A.

Avenue du Port, 106, Bruxelles

P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ame DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes — Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

BRIQUES DE LUXE POUR FAÇADE

La Cérabric Fouquemberg

Brevetée et déposée

Usines à HAUTRAGE-ÉTAT et à STAMBRUGES

Directeur : MAX FOUQUEMBERG, Docteur en sciences U. L. V.

SIX. COLORIS DIFFÉRENTS

Tous les formats et profilés, haute résistance mécanique
Géométrie nulle, porosité minime

ÉCHANTILLONS ET CATALOGUES SUR DEMANDE

Nombreuses références :

Hôtels de ville, Écoles, Maisons de rapport, Villas, Buildings

Carrières et Fours à Chaux
de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES · PETIT GRANIT · POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE.

PIERRES BRUTES ET SCIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brulage
Protège les murs contre les intempéries — Résiste à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

98, aven. de Philippeville
MARONNELLE

ENTREPRISES GÉNÉRALES

Travaux publics et privés

EXPERTISES

MARCEL DEBUSSCHERE-DEMEULDRE

ENTREPRENEUR

Rue Saint-Amand, 27-29, ROULERS

Téléphone : 253

Reg. du Comm. : Courtrai 1628

Chantier : Rue Kokelaer, 20, Roulers

Chape d'étanchéité

" Asphaltic Asbestos "

à base d'amiante, gomme et huile est insoluble à l'eau,
imperméabilise les terrasses, murs humides, réservoirs,
adhère sur tout

Établissements A. ERNOULD

22, rue du Beau-Site, **BRUXELLES**

Téléphones : 48.00.75 - 48.69.44

TOITURES EN CIMENT VOLCANIQUE
ET EN ROOFING

Travaux d'isolation et d'étanchéité

Bitume — Ciment volcanique — Feutres bitumés — Roofing — Jute
bitumé — Liège aggloméré — Feutres asphaltés pour fondation —
Enduit plastique à froid — **HYDROFUGE RENSEO**

Jos. GOESSENS Suc. de Gaston **PRADEZ**

(Licencié Technique)

RUE AUGUSTE HOCK, 7 et 9 — LIÈGE

Téléphone 204.61

SOCIÉTÉ ANONYME

des

Carrières de GRÈS de LA FALIZE

& EXTENSIONS

Place de Bronckart, 25, **LIÈGE**

Siège social : **SOUQUÉ-REMOUCHAMPS**

Gares d'expédition : **AYWAILLE — REMOUCHAMPS —
COMBLAIN-AU-PONT**

Accessibles aux camions.

Pavés de toutes dimensions de 1^{er} choix.

Macadam 4/6 et 2/4 — Plaquettes 10/60 — Gravier 5/20, 8/13,
3/8 et poussier.

Moellons pour fondations — Moellonnets pour enrochements.

**Spécialité de parements de construction
de toutes teintes**

La plus forte production des carrières de grès belges.

Adressez la correspondance à

M. PAUL MASSON, Directeur Général

25, place de Bronckart, à **LIÈGE**

Tél. 255.31 et 262.86. C. C. P. 217.450. R. C. Liège n° 798.

A. De Vigne & C^o

CHAUFFAGES VAPEUR - EAU CHAUDE

Installation de conditionnement d'air

Service de distribution d'eau chaude

Installation de bains - douches,
buanderies, etc.

Pour Pensionnats et Couvents

137, Avenue d'Amérique

ANVERS

Téléph. 705.59

BOUCHONS EN LIÈGE

ÉTS Gaston BEGUIN

Henri **DEQUENNE**, Successeur

FONDÉS EN 1889

MARCHIENNE-au-PONT

Tél. Charleroi 106.11

La maison de confiance depuis 50 ans

Spécialité de bouchons à vins fins

FABRIQUE DE CÉRUSE

Procédé hollandais

Société Anonyme ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

Auguste BOULEZ

COURTRAI (Belgique)

Bureaux : Chaussée de Gand, 103

Usines : Rue de la Céruse

Téléphone : Courtral 151, Waereghem 30

Compte Chèques Postaux n° 76673

BLANC DE GROENINGHE Marque LES ÉPERONS D'OR

Établissements P. COLLEYE, s. a.

GRANDE DÉCORATION
SCULPTURE-STAFF
AMEUBLEMENT
TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPIERS
BRUXELLES

Tél. 11.69.75

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

RATICIDE



NO-MUS

NO - MUS

le seul produit qui vous
débarrassera certainement

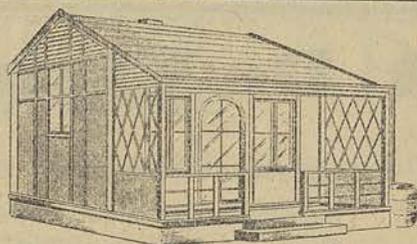
des RATS et SOURIS

sans danger pour l'homme
et les animaux domestiques

Fabriqué par la S. A. DES ANG. MANUFACTURES CHIMIQUES
RENÉ DUBOIS, à Fontaine-l'Évêque (Belgique)

LES
CONSTRUCTIONS
DÉMONTABLES

Jacques Eberhart



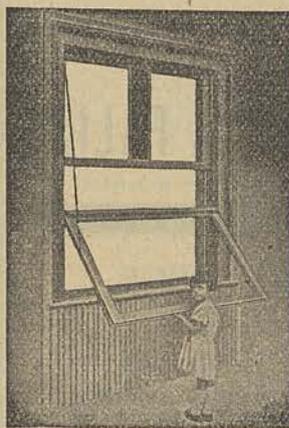
269, boulevard Général Jacques, Bruxelles

Reg. Com. : 884.54 C. C. P. : 132.541 Tél. : 48.30.08

Bungalows - Chalets - Garages - Pavillons - Terrasses, etc.
Systèmes Standards

Matériel avicole et d'élevage, poulaillers, chenils, clapiers, etc.
Installations complètes d'élevages.

Grande Exposition permanente. — Projets et devis sur demande



GUILLOTINE GRIGNET

FENÊTRES - RÉVERSIBLES
HERMÉTIQUES

Brevetées en Belgique et à l'étranger

72, rue Vinave, 72

GRIVEGNÉE-lez-LIÈGE

Téléphone : 506.33 Liège

Du remords et du regret
à qui n'a pas de
"Fenêtre Grignet,"

Jean GUILMAIN

Maison fondée
en 1865

31, Rue d'Ecosse SAINT-GILLES-Bruxelles

Téléphone : 11.48.16

Fabrique de Matériel Avicole

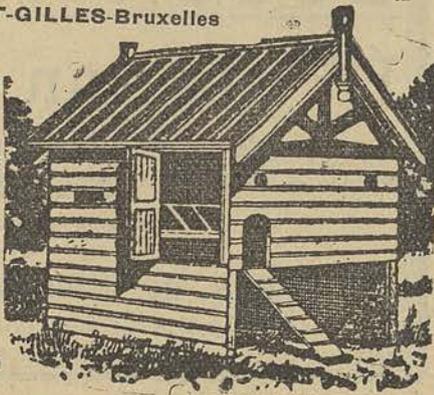
Spécialiste

Garages et pavillons
en bois démontables

Manufacture d'articles en fil de
fer — Grillages en tous genres
Clôtures de parc, de chasse et
de tennis

Spécialité de poulaillers et
chenils.

Exposition permanente.



MACHINES A COUDRE

ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombruses références de couvents, pensionnats et communautés reli-
gieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges
Tél. 138.63 GAND

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUPPENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des **RÉGIONS TOURISTIQUES** du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et châsse de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux; — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses antiques Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Pollvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Enghoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigne, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES, au départ de DINANT.

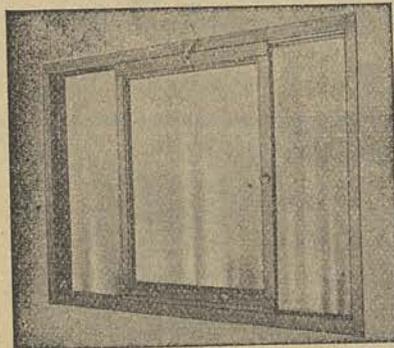
La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de THUIN et de LOBBES. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulne.

Les Menuiseries G. MYLLE

En tête du progrès

SPECIALITÉS BREVETÉES



Portes unies indéformables **UNIMAS**
Portes de garage « Eclips »
Châssis guillotine
Châssis coulissants
Châssis standard

Catalogues, références
et devis sans engagement
189, avenue de la Reine
Bruxelles Tél. 15.23.33

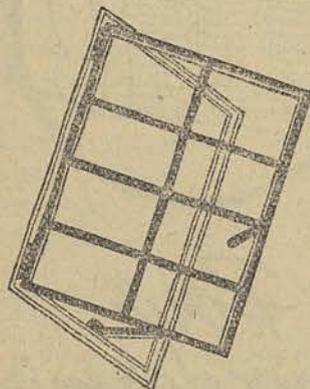
S. A. Les Ateliers

VAN DE SANDE

Anciens Ateliers
A. ADRIAENSSENS

8, Rue Pierre Biddaer
BRUXELLES

Châssis et portes
métalliques



AUTOMATIQUE ELECTRIQUE DE BELGIQUE

S. A.

Rue du Verger
ANVERS

Installations téléphoniques de toute capacité. - Appareils de mesure. - Compteurs électriques. - Signalisations routières. - Installations de Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
800.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelaas

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

PRIX IMBATTABLES!

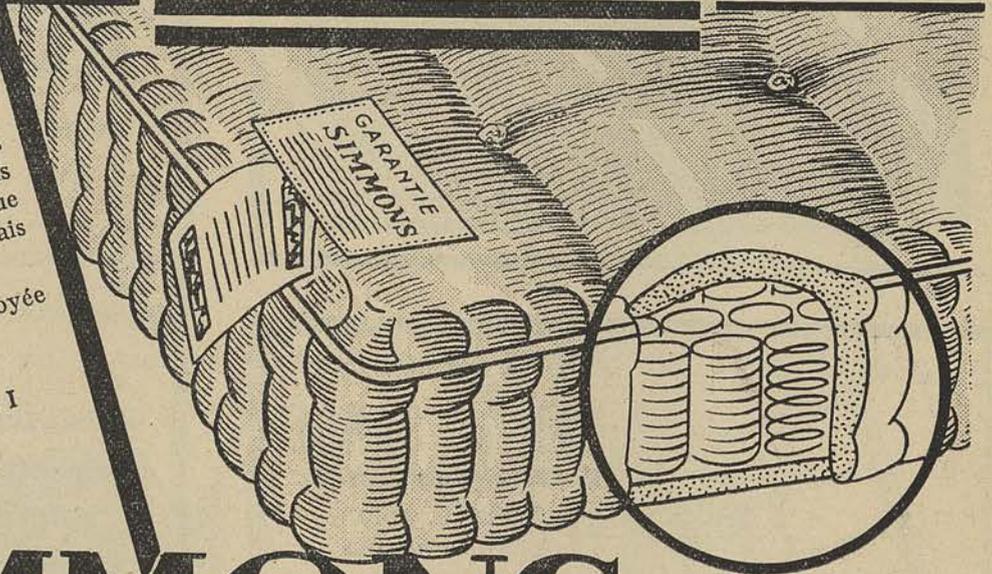
DU QUIETUDE À L'AZUR

Les matelas **SIMMONS** à ressorts ensachés mettent la qualité **SIMMONS** à la portée de tous.

Avec **SIMMONS**, dormez à « poings fermés », ce qui vous permettra d'être frais et dispos au réveil; vous remplirez avec joie votre tâche quotidienne et vous n'éprouverez plus ce sentiment de fatigue qu'un matelas ordinaire ne réussit jamais à faire disparaître entièrement.

Documentation spéciale n° 39 envoyée gratuitement sur demande à la

SIMMONS BELGE,
Boîte postale n° 72, Bruxelles I



L SIMMONS

Pour mieux dormir!

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

« Chacun sa vérité »
 Les ancêtres de la princesse héritière des Pays-Bas
 Anne de Russie, reine de France
 Pearl Buck, prix Nobel
 Les impasses de la science
 En quelques lignes...
 En Egypte
 L'Angleterre et la Prusse
 Espagne An III
 L'âge d'or

Léopold LEVAUX
 O. FORST de BATAGLIA
 Serge NABOKOFF
 Robert POULET
 O. LEMARIÉ
 * * *
 Martial LEKEUX, O. F. M.
 Hilaire BELLOC
 Paul LESPINEUX
 Jeanne CAPPE

« CHACUN SA VÉRITÉ » ⁽¹⁾

de LUIGI PIRANDELLO

DRAME DU VIDE

J'aime autant vous dire tout de suite que la pièce de Pirandello que j'ai à vous présenter aujourd'hui, *Chacun sa vérité*, est du théâtre philosophique. L'auteur, sous son titre, a inscrit : « Parabole inédite en trois actes ». Parabole : allégorie sous laquelle se cache un enseignement moral. « La vérité a parlé aux hommes par paraboles », dit La Fontaine dans la préface de ses fables. On va donc nous parler ici de vérité, nous proposer un enseignement caché au sujet de la vérité. Et c'est bien en effet de cela qu'il s'agit. Le titre lui-même l'annonce, d'ailleurs, quoique un peu énigmatiquement : « Chacun sa vérité. »

Mais « parabole inédite » ? Pourquoi « inédite » ? Si elle est inédite, c'est qu'elle se rattache à d'autres paraboles qui, elles, ne le sont pas. Et quelles sont ces paraboles, tout le contraire d'inédites, dont on parle à cause de cela avec l'article défini, sinon les Paraboles de Celui qui s'est attribué cette identité formidable : « Je suis la Vérité » ?

Si vous remarquez, à présent, que « parabole », philologiquement, a pour doublet populaire le mot « parole », cela me permettra de vous dire, dès le commencement, que nous nous trouvons devant une pièce de théâtre qui a la prétention d'émettre, sous forme de parabole ou d'allégorie, une parole, c'est-à-dire un enseignement, au sujet du premier et du dernier, du plus grand et du plus pressant, et, pour le qualifier d'un seul mot, de *l'unique* problème, du problème de la Vérité.

« Je suis la Vérité », répond encore le Seigneur à Ponce-Pilate qui l'interroge. Et le Procureur romain, sceptique et désabusé, de s'exclamer, en regardant le Christ sans Le reconnaître :

(1) Conférence donnée au Home des Artistes pour l'École supérieure d'humanisme.

Les textes cités sont ceux de la version de Benjamin Crémieux (N. R. F.). Ceux de Tchéhov, que nous avons cités dans notre conférence : *La Cerisaie* (*La Revue catholique des idées et des faits* du 6 mai 1938), sont de M. Denis Roche (Plon).

« Qu'est-ce que la vérité ? » *Quid est veritas*. Comme Ponce-Pilate, Pirandello vient de Rome, ou si vous voulez d'Italie. Peut-être a-t-il quelque chose à faire avec le Procureur de Judée, son compatriote païen ?

Avant de répondre à cette question, je vais simplement, méthodiquement, vous raconter la pièce, acte par acte.

L'action de déroule « de nos jours », comme il est dit après le tableau de la distribution, dans un chef-lieu de département, en Italie (1). Le premier acte se situe dans le salon de M. Agazzi, secrétaire général de la Préfecture. Quand le rideau se lève, nous voyons en scène M. Laudisi, Lambert Laudisi, le frère de M^{me} Agazzi, d'Amélie Agazzi, qui a quarante-cinq ans, et qui est là avec sa fille Dina, qui en a dix-neuf.

Voici ce que l'auteur nous indique de Laudisi. C'est un homme de quarante ans environ, svelte, élégant sans recherche, vêtu d'un pyjama violet à parements et à brandebourgs noirs. « Esprit aigri, il s'irrite facilement, mais ne tarde pas à rire et à laisser les gens parler et agir à leur guise ; le spectacle de la sottise humaine le divertit. » C'est, comme vous l'entendez, tout un signalement, physique et moral, qui nous est déjà donné de lui. C'est là ce que Pirandello pense de son personnage. Naturellement, nous verrons ce que nous, nous avons à en penser à notre tour, en accord ou en désaccord avec l'auteur, de ce personnage qui, en un sens, dans le sens philosophique précisément, est le centre de la pièce, une sorte de meneur du jeu.

Au lever du rideau, les trois personnages susdits sont en grande conversation et celle-ci est censée continuer devant nous, sans que nous comprenions trop bien de quoi il s'agit. Nous en sommes d'abord déroutés. Déroutés, de scène en scène, d'acte en acte, de coup de théâtre en coup de théâtre, l'auteur s'arran-

(1) La pièce fut représentée pour la première fois en français à Paris, au Théâtre de l'Atelier, le 23 octobre 1924.



gera pour que nous le restions, et même pour que nous le devenions toujours davantage. *Chacun sa vérité*, pour toute une part, présente le même genre d'intérêt qu'un roman policier.

Il s'agit, dans ces premiers propos qui s'échangent, d'un fonctionnaire de la Préfecture, M. Ponza, nouvellement arrivé, et dont la belle-mère, qui est veuve, M^{me} Frola, est venue se loger sur le même palier que les Agazzi. M^{me} et M^{lle} Agazzi ont fait les premières à la vieille dame une visite de curiosité, qui ne leur a pas encore été rendue. Ce n'est d'ailleurs que le gendre, M. Ponza, qui les a reçues. Et même, une première fois, on n'avait pas daigné répondre du tout à leur coup de sonnette. Tout cela a froissé les visiteuses, sans préjudice de leur mari et père, M. Agazzi, dont M. Ponza, ne l'oublions pas, est le subordonné.

Leur curiosité à tous trois — avouée sans ambages à Laudisi — est accrue encore par le fait que M. Ponza s'est logé, lui et sa femme, au dernier étage d'une grande bâtisse lugubre, au fond d'un faubourg, et que M^{me} Ponza, depuis son installation, est restée totalement invisible. Le gendre fait visite tous les soirs à la belle-mère et il lui arrive d'aller la voir chez elle jusqu'à deux reprises dans la journée. Mais il ne lui amène jamais sa fille.

De plus, on a observé, dans cette petite ville épiante et potinière où tout s'observe, que si la mère va voir sa fille, c'est d'une bien étrange façon : il lui est interdit de monter jusqu'à elle; elle ne peut lui parler que d'en bas, du fond de la cour, qui est comme un puits. « Cette pauvre vieille, — comme le raconte la jeune Dina Agazzi (qui a « l'air de tout comprendre mieux que sa mère et même que son père, — note l'auteur —, mais cet air de supériorité est atténué par la vivacité et la grâce de la jeunesse »), — cette pauvre vieille entre dans la cour, elle tire sur la ficelle d'un petit panier; là-haut, une clochette sonne; la fille se met au balcon, et sa mère lui parle du fond de ce puits, la tête en l'air... comme cela. Tu imagines! »

Ajoutez à cela que ces trois personnes, M^{me} Frola, M. et M^{me} Ponza, sont toujours habillées de noir.

Il faut convenir que l'on comprend l'excitation dont fait preuve ce chef-lieu de département au sujet du conseiller Ponza, de sa femme, de sa belle-mère, et de leur mode commun d'existence.

Au moment où cette première conversation va son train, le domestique introduit des amis des Agazzi, M. et M^{me} Sirelli, elle « plutôt grasse, rougeaude, encore jeune, agréable, habillée avec une élégance recherchée de provinciale, toute brûlante d'une curiosité mal contenue, — rude envers son mari », et lui, « chauve, quarante ans environ, gras, mais avec des prétentions à l'élégance ». Ils viennent aux nouvelles, accompagnés de M^{me} Cini, « vieille, ridicule et mal attifée », qui « dissimule la malignité et l'envie qui la dévorent sous des airs d'ingénuité ». Et la conversation reprend, plus nourrie, plus tendue. Dans un chassé-croisé de propos, chacun émet son hypothèse au sujet de l'étrange conduite des Ponza-Frola.

Dans cette conversation, Laudisi prend une attitude qui le sépare nettement de tous les autres et qui les irrite tout en les intriguant davantage encore. Là où ils cherchent à se faire une idée des raisons qui gouvernent les trois êtres dont ils s'occupent, lui s'y refuse. D'abord parce qu'il estime que les gens ont le droit, en principe, d'agir comme il leur plaît, sans que cela regarde les autres. Et puis, et surtout, parce qu'il trouve insupportable (« J'en demande pardon à ces dames ») la curiosité qui se manifeste devant lui, « ne fût-ce, dit-il, qu'à cause de son inutilité ».

SIRELLI. — *Comment cela?*

LAUDISI. — *Inutile, mon cher, inutile!*

M^{me} CINI. — *Inutile qu'on veuille se renseigner?*

LAUDISI. — *Se renseigner? Mais que pouvons-nous savoir les*

uns des autres? Ce qu'ils sont... comment ils sont... ce qu'ils font... pourquoi ils le font...

Et comme M. et M^{me} Sirelli se disputent au sujet de leurs deux manières de voir sur les Ponza-Frola — vous vous souvenez, elle est « rude envers son mari », elle n'a aucune considération pour ce qu'il pense et affirme —, voici comment Laudisi, plein d'une condescendante moquerie, prétend les mettre d'accord :

LAUDISI, riant aux éclats. — *Ah! ah! ah!... Vous permettez, madame? C'est moi qui vais répondre à votre mari. Comment veux-tu, mon cher, que ta femme se satisfasse de ce que tu lui dis, si, comme il est naturel, tu lui montres les choses telles qu'elles l'apparaissent?*

M^{me} SIRELLI. — *Comme il est radicalement impossible qu'elles soient!*

LAUDISI. — *Ah! non, madame, souffrez que je vous contredise! Ici c'est vous qui avez tort. Pour votre mari, soyez-en certaine, les choses sont bien telles qu'il vous les dit.*

SIRELLI. — *Mais je les donne pour ce qu'elles sont en réalité! Ni plus, ni moins...*

M^{me} SIRELLI. — *Jamais de la vie! Tu nous racontes des histoires de brigands!*

SIRELLI. — *C'est toi qui te trompes et non pas moi.*

LAUDISI. — *Mais non, mais non! Aucun de vous deux ne se trompe! Vous permettez? Je vais vous le démontrer. (Il se lève et se campe au milieu du salon.) Je commence... Vous me voyez bien tous les deux, n'est-ce pas? Vous me voyez?*

SIRELLI. — *Naturellement, nous te voyons.*

LAUDISI. — *Non, non, ne répondez pas si vite! Approche-toi, approche-toi!*

SIRELLI, qui le regarde en souriant, perplexe, un peu déconcerté, hésitant à se prêter à une plaisanterie qu'il ne comprend pas. — *Pourquoi?*

M^{me} SIRELLI, avec irritation. — *Mais vas-y donc!*

LAUDISI, à Sirelli qui s'approche de lui avec hésitation. — *Tu me vois? Regarde-moi encore mieux. Touche-moi.*

M^{me} SIRELLI, à son mari qui hésite à toucher Laudisi. — *Mais touche-le donc!*

LAUDISI, à Sirelli qui lève une main et lui effleure l'épaule. — *Bravo, très bien. Tu es maintenant aussi sûr de me toucher que de me voir, n'est-ce pas?*

SIRELLI. — *Heu...*

LAUDISI. — *Voyons, tu ne peux pas douter de toi. Retourne à ta place.*

M^{me} SIRELLI, à son mari, qui reste tout balourd devant Laudisi. — *Mais reviens donc à ta place!*

LAUDISI, à M^{me} Sirelli, lorsque son mari est revenu à sa place. — *Maintenant, voudriez-vous approcher à votre tour, chère madame? (Se reprenant aussitôt): Non, non, c'est moi qui irai jusqu'à vous. (Il s'approche d'elle, ploie un genou.) Vous me voyez, n'est-ce pas? Levez cette jolie petite main, touchez-moi. (M^{me} Sirelli pose sa main droite sur son épaule, il s'incline pour la lui baiser.) Oh! la gentille petite main!*

SIRELLI. — *Hé là! hé là!*

LAUDISI. — *Ne faites pas attention! Vous êtes sûre, vous aussi, de me toucher et de me voir. Vous ne pouvez douter de vous-même. Mais, je vous en prie, ne dites ni à votre mari, ni à ma sœur, ni à ma nièce, ni à madame, là... madame...*

M^{me} CINI, soufflant. — *Madame Cini.*

LAUDISI. — *Cini, que vous me voyez; sinon tous les quatre vous répondront que vous vous trompez. Vous ne vous trompez pas du tout. Je suis réellement tel que vous me voyez, mais cela n'empêche, chère madame, que je suis non moins réellement tel que me voient votre mari, ma sœur, ma nièce et madame...*

Joallerie — Bijouterie — Orfèvrerie

G. Aurez-Miévis

125, boulevard Adolphe Max

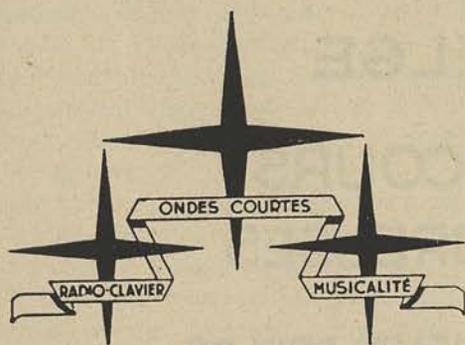
Téléphone 17.04.67
Compte Chèques 4067
Registre Commerce Bruxelles 19685

BRUXELLES

SOUBRY

Le bon MACARONI

Établ. Joseph SOUBRY, S. A. - Roulers
PATES ALIMENTAIRES — SEMOULERIE



PHILIPS 1939

" SÉRIE 3 ÉTOILES "

1^{re} ÉTOILE PHILIPS — Ondes courtes.

Enfin la perfection en ondes courtes, grâce au préampli équipé du tube Silentode EF8, « Miniwatt » rouge économique.

2^e ÉTOILE PHILIPS — Radio-clavier de précision.

Le réglage automatique est réalisé sur huit ou douze stations, au choix de l'auditeur, grâce au Radio-Clavier, un modèle de précision et de solidité.

3^e ÉTOILE PHILIPS — Musicalité encore meilleure.

Tous les perfectionnements techniques assurant une musicalité parfaite sont incorporés dans les récepteurs Philips pour 1939, dont la qualité musicale est une révélation.

Une série sensationnelle de 14 postes différents de 1.400 à 6.750 francs

A paiements différés, à partir de 58 francs par mois
DOCUMENTATION GRATUITE SUR DEMANDE

Allocations Familiales

1^o A charge des patrons et au bénéfice des appointés et salariés. (Loi du 4 août 1930).

2^o A charge et au bénéfice des commerçants, professions libérales, artisans et autres travailleurs indépendants. (Loi du 10 juin 1937).

Caisse de compensation pour Allocations Familiales
et Caisse mutuelle d'Allocations Familiales



"LA FAMILLE,"

Agréée par l'Etat
(Arrêtés royaux des 27 octobre 1931
et 14 septembre 1938.)

26, rue du Boulet

BRUXELLES

Les Vice-Présidents :

**G. Plissart,
L. de Meester,
J. Herinckx.**

Le Président :

V. Waucquez.

Renseignements gratuits sur simple demande. Tél. 11.81.90 (3 lignes)

FINANCIÈRE D'ENTREPRISES

Société coopérative.

Reg. comm. 103016.

204, rue Royale

BRUXELLES

Ses départements :

Offices immobilier : Achats, ventes de terres, terrains à bâtir, immeubles, constructions. Crédit hypothécaire. Financement des achats.

Industrie et commerce : Recherche, étude, création, administration d'affaires industrielles et commerciales.

Ses correspondants à l'étranger, ses services financiers, juridiques (recouvrement de créances), d'assurances, de publicité, d'imprimerie sont à la disposition des coopérateurs. **Ouvertures de crédit** pour escompte de papier commercial et de ventes à tempérament.

Demandez tous renseignements : **204, RUE ROYALE, BRUXELLES**

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

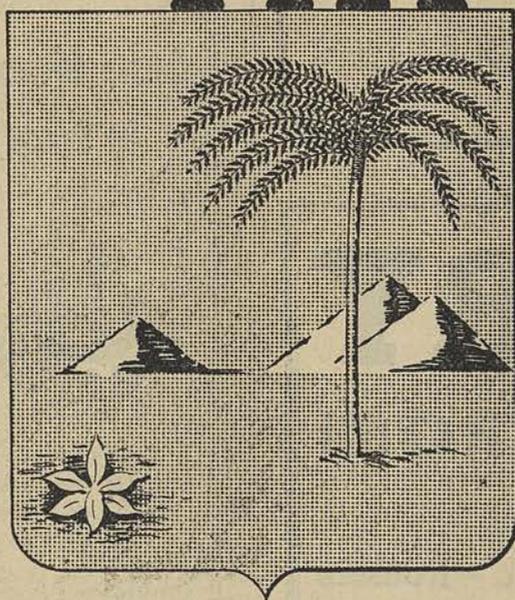
LIQUIDATION

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

CÔTE D'OR



1883

**LE BON
CHOCOLAT BELGE**

**QUINZIÈME CONCOURS
DE FAMILLES NOMBREUSES**

**LE 25 DÉCEMBRE 1938 DEUX CENTS PRIX DE
500FR. SERONT DISTRIBUÉS À DEUX CENTS
FAMILLES NOMBREUSES DE BELGIQUE**

**POUR LES MEMBRES DE LA LIGUE DES
FAMILLES NOMBREUSES, 30 CARTONS PRIMES
DU BON CHOCOLAT "CÔTE D'OR" DONNENT DROIT:
1° À UN PAQUET "CÔTE D'OR" FONDANT OU LAIT DE 425 GR.
2° AU SUPERBE COFFRET JUBILÉ CONTENANT 700 GR. BONBONS FINS**

M^{me} CINI, soufflant. — *Cini.*

LAUDISI. — *Cini. Eux non plus ne se trompent pas.*

M^{me} SIRELLI. — *Comment, vous changez?*

LAUDISI. — *Mais naturellement, je change, chère madame! Et vous-même, pensez-vous que vous ne changiez pas?*

M^{me} SIRELLI, très vite — *Ah! non, non! Je vous assure que moi je ne change jamais!*

LAUDISI. — *Mais moi non plus, à mon point de vue, et je puis soutenir que vous vous trompez tous en ne me voyant pas tel que je me vois moi-même. Mais il n'empêche que ma présomption tout comme la vôtre, chère madame, est injustifiée.*

SIRELLI. — *Mais tout cet embrouillamini, c'est pour arriver à quoi?*

LAUDISI. — *Pour arriver à quoi? Elle est bonne celle-là! Je vous vois acharnés à savoir ce que sont les êtres et les choses, comme si les êtres et les choses en soi étaient ceci plutôt que cela...*

M^{me} SIRELLI. — *Mais alors, d'après vous, on ne pourrait jamais savoir la vérité?*

M^{me} CINI. — *Alors, si on ne peut plus croire à ce qu'on voit, ni à ce qu'on touche!*

LAUDISI. — *Mais si, madame, il faut y croire. Seulement, je vous dis : respectez ce que voient et ce que touchent les autres, même si c'est le contraire de ce que vous voyez et de ce que vous touchez vous-même.*

M^{me} SIRELLI. — *Oh! écoutez! Moi je vous tourne le dos et je ne vous parle plus! Je n'ai pas envie de devenir folle!*

LAUDISI. — *Non, non, je m'arrête! Continuez à parler de M^{me} Frola et de son gendre; je ne vous interromprai plus.*

AMÉLIE. — *Dieu soit loué! Tu ferais mieux, mon cher Lambert, de passer dans une autre pièce!*

LAUDISI. — *Mais non, pourquoi cela? J'aime mieux vous entendre parler. Je ne dirai plus un mot, je vous le promets; tout au plus, de temps en temps, avec votre permission, je rirai.*

La conversation s'oriente alors vers l'aspect rébarbatif et presque effrayant de Ponza, lorsque M. Agazzi, le secrétaire général de la Préfecture, rentre en annonçant, avec cet air de suffisance si déplaisant des gens qui se croient tout dû dans un certain ordre de choses, que M^{me} Frola, réparant son impair, va survenir à l'instant.

Agazzi est un homme de cinquante ans, roux, rogue, qui porte la barbe et des lunettes d'or. « Il est — note le dramaturge — autoritaire et violent ». Il déclare que le préfet, à qui il était allé se plaindre de l'inconvenance de la famille de son subordonné et, dans une certaine mesure, de ce dernier lui-même, s'est montré très impressionné. « Des bruits — ajoute-t-il — étaient déjà venus jusqu'à lui, et il juge à présent opportun d'éclaircir ce mystère et de connaître toute la vérité. » Ce qui fait à nouveau rire Laudisi aux éclats.

A ce moment, M^{me} Frola est introduite, et, sur l'ordre du rancunier Agazzi, tous s'asseyent pour la recevoir. Mais quand paraît la « petite vieille propre, modeste, aimable, les yeux pleins d'une grande tristesse, sans cesse atténuée par un sourire de douceur » qu'est M^{me} Frola, tous se lèvent, subjugués.

Présentations. Excuses toute de simplicité et de bonne grâce de M^{me} Frola. Elle explique que, dans le récent tremblement de terre qui a effroyablement dévasté le Midi de l'Italie, leur petit village d'origine, à elle et à son gendre, a disparu tout entier et, avec lui, tout ce qu'ils avaient de famille. « Une véritable hécatombe. » Ils en sont encore tout meurtris.

Mais à présent la curiosité des interlocuteurs de M^{me} Frola se contient d'autant moins que la vieille dame paraît plus aimable et plus effacée. Et les voilà questionnant, questionnant, sans aucune délicatesse. Laudisi intervient pour aider la pauvre

femme dans sa gêne évidente. En fait, elle est « sur des charbons ardents ». On lui parle de choses inquiétantes, on lui fait part de curiosités que l'on estime légitimes et même de certains soupçons qui ont surgi, et qui la bouleversent, dans la crainte qu'elle a qu'il ne soit fait tort à la situation de son gendre. On lui parle aussi de la jalousie supposée de celui-ci à son égard, par rapport à sa fille. Enfin, poussée dans ses derniers pauvres retranchements, elle en vient à expliquer qu'elle ne croit pas qu'on puisse parler de jalousie à propos de Ponza.

« Voilà — leur dit-elle : il veut le cœur de sa femme tout entier pour lui; et l'amour que ma fille peut avoir pour moi (et il admet très bien cet amour, très bien, vous savez), eh bien, il veut que cet amour m'arrive à travers lui, par son intermédiaire, voilà » Ce qui les fait se récrier et accuser Ponza de « cruauté », d'« égoïsme »! Elle le défend par des paroles aussi admirables que simples, et même profondes : — « Peut-être. Mais c'est un égoïste qui se donne tout entier, comme un monde, à la femme aimée! L'égoïste, ce serait moi, si je voulais forcer la porte de cet univers, de cette demeure close par l'amour, si je voulais m'y introduire par force, quand je sais que ma fille, adorée comme elle l'est, y vit heureuse. Cette certitude, n'est-ce pas, mesdames, doit suffire à une mère? ... »

Cette mère émouvante sort alors en les laissant émus en effet, sinon satisfaits, dans leur insatiable besoin de savoir ce qui ne les regarde pas. En tout cas, Ponza leur est devenu beaucoup plus antipathique encore.

Or, voici précisément que — à la « surprise générale », surprise accompagnée de « mouvements de curiosité extrême et presque d'effroi » — le domestique annonce M. Ponza, qui entre, « trapu, brun, l'air sombre, tout vêtu de noir, les cheveux noirs, épais sur un front bas, avec de grosses moustaches noires de policier. Il serre continuellement les poings et parle avec force. Il semble contenir difficilement sa violence. De temps en temps, il éponge sa sueur avec un mouchoir bordé de noir. Ses yeux, quand il parle, restent constamment durs, fixes, sévères »! Bref, le conseiller Ponza exhibe un physique des plus ingrat, il a toute l'apparence d'un sombre criminel, dans une enveloppe, contradictoire, d'argousin.

Ponza est venu s'expliquer chez son chef administratif sur sa situation familiale, et en particulier sur le cas de sa belle-mère. Voici ce qu'il en vient à dire à ceux qui l'écoutent : « La situation de la pauvre femme est extrêmement douloureuse. Mais la mienne ne l'est pas moins... et pour m'obliger à l'expliquer... à rendre public ce malheur... il a fallu une violence comme celle dont on a usé envers moi... Cette violence me contraint à tout dévoiler. (Il s'arrête un moment, puis d'une voix lente, détachant les syllabes.) M^{me} Frola est folle. » Stupeur de ses auditeurs!

Et Ponza d'expliquer comment sa belle-mère est devenue folle. Sa fille est morte depuis quatre ans. Mais, un jour, elle a vu passer celui qui fut son gendre, et qui s'est remarié, Ponza, dans la rue avec sa seconde femme et elle a cru que sa fille était revenue. De ce jour, elle est sortie de son morne désespoir, elle s'est mise à exulter, puis à vivre dans un calme mêlé d'un peu de tristesse, parce qu'elle ne peut pas voir, si ce n'est de loin, celle qu'elle appelle à présent sa fille. Toute apparence de folie a disparu. Mais elle est bien folle.

Ponza, ainsi justifié, toujours aussi tendu et aussi noir, prend congé de ses interlocuteurs, les laissant abasourdis et commentant ce revirement de la situation, lorsque, à nouveau, à leur stupeur accrue et mêlée d'effroi, le domestique annonce M^{me} Frola!

Vous devinez ce que peut être le commencement de la conversation qui s'engage. C'est à qui reculera craintivement devant celle qui vient d'être donnée pour folle. Cependant, avec une sorte d'autorité qui leur en impose à nouveau, en donnant la raison

de sa première explication inexacte, et d'ailleurs si embarrassée : les intérêts de la situation de son gendre à sauvegarder, M^{me} Frola expose ce qui paraît bien, cette fois, être la vérité. C'est Ponza qui est sinon fou, du moins monomane, quoique sur un seul point. Peu après son mariage avec la fille de M^{me} Frola, sa femme, de santé frêle, sous la fureur de son trop brûlant amour, tomba malade, et elle dut être conduite dans une maison de santé. Son départ et son absence firent tomber Ponza « dans un désespoir furieux ». « Il crut que sa femme était morte. On ne put rien lui faire entendre. Il s'habilla de noir. Il commit mille folies, et on ne put l'arracher à cette idée fixe. Si bien qu'un an après, quand la fille de M^{me} Frola, qui avait retrouvé une santé florissante, lui fut rendue, il refusa de la reconnaître. Pour la lui faire reprendre, avec la complicité de quelques amis, sa belle-mère fut obligée de simuler un deuxième mariage.

Cependant — et voilà une nouvelle complication! —, il y a longtemps, continue M^{me} Frola, qu'il ne croit plus lui-même à cette histoire. Seulement, c'est un besoin chez lui de la laisser croire aux autres. Il ne peut s'en empêcher. C'est pour s'en convaincre lui-même. C'est aussi, peut-être, parce que, de temps en temps, la peur l'envahit qu'on lui enlève encore sa petite femme. Et c'est pour cela qu'il l'enferme à clé. « Ah! il la veut toute pour lui. Mais il l'adore, j'en suis sûre — poursuit la pauvre vieille —, et ma fille est heureuse (elle soupire doucement, en agitant ses mains jointes). Patience. Cette pauvre petite qui doit faire croire qu'elle n'est plus elle, mais une autre... et moi, moi, qui doit simuler la folie. Mais comment faire autrement? Pourvu qu'il soit calme, lui! »

Et là-dessus, tout en souriant douloureusement, humble et charmante, elle se retire en hâte. « Tous — relèvent les annotations scéniques — tous demeurent debout, stupéfaits, comme pétrifiés, s'interrogeant des yeux. Silence. »

Alors, Laudisi, s'avançant au milieu d'eux : « Vous vous regardez tous dans les yeux? Hein? La vérité? Ah! ah! ah! ah! »

(Rideau pour le premier acte.)

* * *

Le second acte nous amène dans le cabinet de travail de M. Agazzi, cabinet fort bien meublé. A droite se dresse une vaste cheminée surmontée d'un grand miroir. Téléphone sur la table. Quand le rideau se lève, Agazzi, debout devant son bureau, est occupé à recevoir une communication téléphonique. Il a donné l'ordre au commissaire de police Centuri d'avoir à rechercher les papiers d'état civil des Ponza-Frola, afin d'en avoir le cœur net sur la question du mariage ou du remariage de Ponza. Il est en train d'apprendre, au cours de la communication, que Centuri, grâce au tremblement de terre dont il fut parlé, n'a retrouvé ni un papier ni un témoin survivant. L'énigme reste entière, exaspérante. Il faut croire ou ce que dit Ponza, ou bien ce que dit M^{me} Frola, l'une et l'autre version présentant une égale vraisemblance.

Au sein de la perplexité de tous, — en ce moment, avec Agazzi, dans son bureau, il n'y a que Sirelli et Laudisi, — celui-ci continue de jouer son rôle de relativiste-subjectiviste, qui consiste à refuser de placer la vérité, « la réalité », dans des documents : car — dit-il — la réalité, « elle réside dans l'âme de ces deux êtres, et, cette âme, je ne puis espérer y pénétrer. Je n'ai qu'à croire ce qu'ils me racontent ». Mais il faut que je vous lise les répliques significatives qui s'échangent ici :

SIRELLI. — A merveille! Ils te disent justement que l'un des deux est fou : ou c'est lui qui est fou, ou c'est elle qui est folle. Tu ne sors pas de ce dilemme : lequel des deux?

AGAZZI. — C'est toute la question!

LAUDISI. — Tout d'abord il n'est pas vrai qu'ils le disent tous les deux. M. Ponza l'a dit de sa belle-mère, mais M^{me} Frola le nie. Non seulement elle se défend d'être folle, mais elle soutient que son gendre ne l'est pas. Tout au plus dit-elle qu'il a eu le cerveau un peu altéré, par suite de cet amour excessif, mais autrefois. Aujourd'hui il est guéri, parfaitement guéri.

SIRELLI. — Alors tu es comme moi, tu as tendance à croire ce que dit la belle-mère?

AGAZZI. — Ah! il est certain que si on s'en tient à ce qu'elle dit, tout peut très bien s'expliquer.

LAUDISI. — Mais tout s'explique aussi bien si on croit ce que raconte le gendre!

SIRELLI. — Alors, aucun des deux n'est fou, selon toi? Mais, saperlipopette, il faut bien que l'un des deux soit fou!

LAUDISI. — Et lequel? Vous ne pouvez pas le dire, personne ne peut le dire! Et ce n'est pas parce que ces preuves que vous recherchez n'existent pas, ont été perdues ou détruites, par un accident quelconque : un incendie, un tremblement de terre. Non, mais c'est parce que ces preuves, ils les ont détruites eux-mêmes, en eux, dans leur âme. Comprenez-vous enfin? Ils ont imaginé, lui pour elle, elle pour lui, une fiction qui a la consistance même de la réalité, et ils vivent désormais en parfait accord, réconciliés dans cette idée... Cette réalité-là, aucun document ne pourra la détruire : ils la respirent, ils la voient, ils la sentent, ils la touchent! Ce document, ils pourraient tout au plus vous servir à vous, pour satisfaire une sotte curiosité. Vous ne l'avez pas, et vous voilà condamnés à ce merveilleux supplice d'avoir devant vous, à côté de vous, d'une part la fiction, et d'autre part la réalité, sans être capables de distinguer l'une de l'autre!

AGAZZI. — Tout cela, mon cher, c'est de la philosophie! Nous allons bien voir si ce n'est pas possible!

SIRELLI. — Nous avons entendu séparément l'un et l'autre; mais en les confrontant, crois-tu que nous ne découvrirons pas de quel côté est la fiction et de quel côté est la réalité?

LAUDISI. — Je vous redemande la permission de continuer à rire jusqu'au bout.

AGAZZI. — Très bien, très bien; rira bien qui rira le dernier. Ne perdons pas de temps. (Il va à la porte de gauche et appelle.) Amélie! Mesdames. Voulez-vous venir par ici?

Et, avec sa femme et ces dames, Agazzi se met à combiner la confrontation de Ponza et de M^{me} Frola. Leur curiosité n'a plus aucune retenue. Elle se donne d'ailleurs pour alibi la nécessité administrative d'être fixés sur l'honorabilité et l'intégrité mentale du fonctionnaire qu'est le conseiller de préfecture Ponza.

Aussi bien, la sympathie de tous — Laudisi excepté, qui se tient en dehors d'eux, moralement parlant — va à M^{me} Frola. Laudisi, lui, affirme que la confrontation ne donnera aucun résultat et que « la vérité » restera tout autant inconnaisable.

Tandis que les autres sont allés faire les préparatifs arrêtés, le sceptique Laudisi reste seul un moment, en se promenant d'abord de long en large dans le bureau. Il ricane et secoue la tête; puis, s'arrêtant devant le grand miroir qui est au-dessus de la cheminée, il se contemple et commence à parler avec son reflet dans la glace, avec son double. Il lui lance :

LAUDISI. — Ah! te voilà, toi! (Il salue son image avec deux doigts, en clignant de l'œil d'un air malin, puis il ricane). Dis donc, mon cher, lequel est fou de nous deux? (Il pointe son index contre son double qui, de son côté, pointe l'index contre lui, ricanant toujours).

Je dis que c'est toi; et tu me renvoies la balle, tu me dis : « C'est toi!... » N'insistons pas, va, en tête à tête, nous savons parfaitement

tous les deux qui nous sommes... Ah! si nous étions seuls au monde, il n'y aurait aucune difficulté. Mais il y a les autres, voilà le malheur. Ils ne te voient pas, comprends-tu, de la même façon que moi... Et sais-tu ce que tu deviens pour les autres? Un fantôme, mon cher, un simple fantôme. Et pourtant, vois comme ces gens sont stupides. Les voilà dévorés de curiosité, qui galopent après les autres pour les saisir. Comme si on pouvait saisir des fantômes...

(Le domestique entre et reste stupéfait en entendant les dernières paroles adressées par Laudisi au miroir, puis il appelle.)

LE DOMESTIQUE. — Monsieur Lambert?

LAUDISI. — Quoi donc?

LE DOMESTIQUE. — Il y a deux dames, M^{me} Cini et une autre.

LAUDISI. — Elles me demandent?

LE DOMESTIQUE. — Elles ont demandé Madame. J'ai dit qu'elle était en visite chez M^{me} Frola, et alors...

LAUDISI. — Et alors quoi?

LE DOMESTIQUE. — Elles se sont regardées dans les yeux, puis elles ont dit : « Ah oui? Ah oui? » et elles ont demandé s'il n'y avait personne à la maison.

LAUDISI. — Vous avez répondu qu'il n'y avait personne?

LE DOMESTIQUE. — J'ai répondu que Monsieur était là.

LAUDISI. — Moi? Non. Pas moi. Tout au plus celui qu'elles connaissent.

LE DOMESTIQUE, au comble de la stupéfaction. — Monsieur dit?

LAUDISI. — Comment?... Croyez-vous que c'est la même chose.

LE DOMESTIQUE, avec un pâle sourire. — Je ne comprends pas.

LAUDISI. — A qui êtes-vous en train de parler en ce moment?

LE DOMESTIQUE, pétrifié. — A qui... à qui je suis en train de parler?... Mais à Monsieur.

LAUDISI. — Et vous êtes tout à fait sûr que je sois le même que celui que demandent ces dames?

LE DOMESTIQUE. — Mais... je ne sais pas... Ces dames ont dit : « Le frère de Madame... »

LAUDISI. — Ah mon pauvre ami! Eh bien, oui, alors! c'est moi... Faites-les entrer, faites-les entrer.

(Le domestique se retire en se retournant plusieurs fois pour regarder Laudisi comme s'il n'en croyait pas ses yeux.)

Laudisi reçoit alors M^{me} Cini, flanquée de M^{me} Nenni, qui, comme M^{me} Cini, est aussi une vieille dame, plus gauche et plus antipathique encore, également dévorée de curiosité malsaine, mais plus prudente et plus réservée. Et Laudisi leur sert, à toutes deux, un plat de sa façon, un plat de relativisme-subjectivisme, qui semble leur tourner sur le cœur. Elles finissent par croire qu'il plaisante. Sur ces entrefaites, Dina, la jeune nièce de Lambert Laudisi, arrive en courant annoncer que sa mère et elle viennent de parler à M^{me} Frola : Ah mon oncle! si tu l'entendais! Quelle petite vieille adorable! Comme elle parle! Quelle bonté! »; et M^{me} Frola leur a montré les lettres de sa fille, les lettres reçues par le panier, et la dernière est d'hier. Cela leur a paru absolument probant, irréfutable : c'est donc Ponza qui est fou! Dans leur sympathie croissante pour M^{me} Frola, elles en sont enchantées.

Mais Laudisi continue, par de subtils et fascinants raisonnements, à jeter le trouble dans leur esprit et à les faire hésiter à nouveau au sujet de celui des deux, du gendre ou de la belle-mère, qui est fou.

Ses interlocutrices et lui quittent alors le bureau pour le salon, et, sur la scène restée vide un instant, paraît Agazzi accompagné de Ponza que son chef a amené là sous le prétexte de lui remettre,

en le lui expliquant, le dossier d'une ancienne affaire embrouillée. Dans le même moment, ils entendent jouer, sur le piano, un air de Pergolèse dont l'audition trouble profondément Ponza. Cependant, il l'est bien davantage encore quand son hôte s'écrie qu'il aperçoit, par la porte entre-bâillée du salon, la litigieuse M^{me} Frola et quand, feignant la surprise, il s'exclame en la lui faisant voir à son tour. Ponza se montre bouleversé, indigné de cette présence. M^{me} Frola joue l'air que jouait sa fille Lina, dit-il; mais, à elle-même, nous lui entendons dire que sa fille le joue encore (puisqu'elle l'affirme vivante), tandis qu'elle paraît dans le bureau en s'entretenant avec les dames qui la reçoivent, M^{me} Agazzi, M^{me} Sirelli et Dina.

Et l'inévitable se produit : tout à coup la belle-mère et le gendre s'aperçoivent réciproquement et se récrient d'une manière extraordinairement saisissante!

La scène qui suit « se déroule rapide, pressée, avec une extrême vivacité ». Cette scène, où se produit un choc terrible, incroyablement troublant, il est absolument nécessaire que je vous la fasse entendre :

PONZA. — Vous ici? Encore ici? Qu'êtes-vous venue y faire?

M^{me} FROLA. — Excusez-moi, j'étais venue...

PONZA. — Vous êtes venue raconter encore. — Qu'est-ce que vous avez raconté? Qu'est-ce que vous avez raconté à ces dames?

M^{me} FROLA. — Rien... je le jure... rien.

PONZA. — Rien? Comment rien? Je l'ai bien entendu, et monsieur l'a entendu comme moi : Vous avez dit : « Elle joue! » Qui joue? Lina joue? Vous savez bien qu'elle est morte depuis quatre ans, votre fille!

M^{me} FROLA. — Mais oui!... mon ami... calme-toi! mais oui, oui! calme-toi!

PONZA. — Vous avez dit : « Et depuis lors, elle ne peut plus jouer. » Naturellement! Elle ne peut plus jouer depuis lors! Comment voulez-vous qu'elle joue, puisqu'elle est morte?

M^{me} FROLA. — Mais oui, tu as raison! Je l'ai bien dit, n'est-ce pas, mesdames? J'ai dit qu'elle ne pouvait plus jouer depuis lors... Naturellement! puisqu'elle est morte...

PONZA. — Et pourquoi pensez-vous encore et toujours à ce piano?

M^{me} FROLA. — Mais non, je n'y pense plus! je n'y penserai plus!

PONZA. — Je l'ai démolé moi-même, et vous le savez très bien, à la mort de votre fille! Pour ne pas le laisser toucher à l'autre qui, d'ailleurs, ne sait pas jouer! Vous le savez très bien que l'autre ne joue pas!

M^{me} FROLA. — Mais naturellement!... puisqu'elle ne sait pas jouer.

PONZA. — Votre fille, elle, s'appelait Lina, n'est-ce pas? Eh bien, comment s'appelle ma seconde femme? Dites-le devant tout le monde, vous le savez très bien! Comment s'appelle-t-elle?

M^{me} FROLA. — Juliette... Elle s'appelle Juliette... Oui, oui, c'est parfaitement exact, messieurs, elle s'appelle Juliette.

PONZA. — Oui, elle s'appelle Juliette! Elle ne s'appelle pas Lina! Et ne clignez pas de l'œil comme cela en disant qu'elle s'appelle Juliette!

M^{me} FROLA. — Mais non, je n'ai pas cligné de l'œil. Non, pas du tout!

PONZA. — Je l'ai vu. Je l'ai parfaitement vu. Vous voulez laisser croire à ces messieurs que je veux garder pour moi seul votre fille, comme si elle n'était pas morte... (Il éclate en terribles sanglots) comme si elle n'était pas morte!

M^{me} FROLA, avec une douceur et une humilité infinies, courant à lui. — Moi... mais non, mais non... mon fils bien-aimé, calme-toi. Je n'ai jamais dit cela, n'est-ce pas, mesdames? N'est-ce pas?

AMÉLIE, M^{me} SIRELLI, DINA. — Mais c'est parfaitement exact! Elle ne l'a jamais dit!... Elle a dit qu'elle était morte!

M^{me} FROLA. — *N'est-ce pas? J'ai dit qu'elle était morte — qu'aurais-je pu dire d'autre? Et j'ai dit que tu étais si gentil avec moi!... Moi te perdre? Moi te compromettre?...*

PONZA, se redressant, terrible. — *En attendant, vous allez chercher chez les autres des pianos pour y jouer les morceaux que jouait votre fille, en disant que Lina les joue aussi bien et même beaucoup mieux?*

M^{me} FROLA. — *Mais non... j'ai joué comme cela, tu sais... pour essayer...*

PONZA. — *Vous ne devez pas! Vous n'avez pas le droit! Comment peut-il vous venir à l'esprit de jouer ce que jouait votre fille morte?*

M^{me} FROLA. — *Tu as raison... mon pauvre petit... mon pauvre petit!... (Attendrie, elle se met à pleurer.) Je ne le ferai plus, je te le promets!... Je ne le ferai plus!*

PONZA, se jetant sur elle, terrible. — *Sortez! Allez-vous-en! Allez-vous-en!*

M^{me} FROLA. — *Oui, oui... je m'en vais... Oh! mon Dieu...*

(Elle adresse des signes suppliants à la ronde, en reculant, et elle se retire en larmes. Tous restent pleins de pitié et de terreur à contempler M. Ponza; mais lui, dès que sa belle-mère est sortie, redevenu brusquement calme et reprenant son air le plus normal, dit simplement :)

PONZA. — *Je vous demande pardon, mesdames, du triste spectacle que j'ai dû vous donner pour remédier au mal que, sans le vouloir, votre pitié a fait à cette malheureuse.*

AGAZZI, abasourdi, comme tous les autres. — *Comment... vous avez simulé la colère?*

PONZA. — *Par force, monsieur! Ne voyez-vous pas que le seul moyen que j'ai pour la laisser dans son illusion, c'est de lui crier la vérité, comme si j'étais fou et exprimais une idée fixe? Pardonnez-moi et permettez-moi de me retirer. Il faut que je cours chez elle.*

(Il sort en hâte, par la porte du fond. Tous se regardent stupéfaits, en silence.)

LAUDISI, s'avançant au milieu. — *Et voilà, mesdames et messieurs, la vérité découverte! (Il éclate de rire.) Ah! ah! ah! ah!*

(Rideau pour le deuxième acte.)

* * *

Mesdames et messieurs, le premier acte a été celui de la double version Ponza-Frola, alternante et contradictoire. Le deuxième acte a été celui de la cruelle et vaine confrontation Frola-Ponza. Après la dernière scène du premier acte, tout comme les Agazzi et leurs amis et connaissances, nous étions moins avancés, au sujet de l'énigme qui nous était proposée, que nous ne l'étions au milieu de l'acte. Après la dernière scène du deuxième acte, nous voici moins avancés encore!

Nous attendons à présent les révélations nécessaires, et plus avidement désirées que jamais, du troisième acte, qui se passe au même endroit que le second.

Laudisi est étendu sur un fauteuil, en train de lire dans le cabinet d'Agazzi. De nombreuses voix font entendre un murn ure confus du salon. Le domestique introduit le commissaire Centuri qui apporte, sur une feuille, des notifications qu'on lui a transmises, « quelques données de fait, comme il dit, pas nombreuses, mais certaines », et qui proviennent de quelqu'un qui habitait le même village que M. Ponza et qu'on a pu retrouver.

En réalité, il ne s'agit que de vagues indications non prouvées. Le témoin n'habitait pas le village de Ponza, mais il y allait

souvent. Il croit savoir que M^{me} Frola a fait un séjour dans une maison de santé, mais il n'oserait pas affirmer que ce n'est pas plutôt sa fille.

Pendant la discrimination de ces renseignements, Laudisi continue à se livrer à son petit jeu philokantien, ce qui a le don d'agacer fortement ses interlocuteurs, lesquels, en braves positivistes du train-train habituel de l'existence, ne comprennent rien à la portée philosophique de ses propos et à sa prétention de ruiner le sens commun et les données immédiates des sens, au profit d'ils ne savent quel subjectivisme transcendantal. Il a beau lui dire : « Mais pardon! Si vous êtes tous si parfaitement convaincus que c'est M^{me} Frola qui a raison, qu'est-ce que vous cherchez de lui? Finissons-en! », leur conviction, trop subjective, ne leur suffit pas. Ils veulent une preuve objective, constatable, indubitable! Et ils continuent fiévreusement de la chercher.

D'autant plus qu'il paraît que le préfet, le grand chef d'Agazzi et de Ponza, croit que c'est Ponza qui est sain d'esprit et M^{me} Frola qui est folle. Et il n'est pas le seul à le croire!

Or, voilà qu'on attend le préfet chez les Agazzi; il va même arriver à l'instant pour examiner le cas avec eux, et en second lieu pour s'entretenir avec M^{me} Frola, qu'il ne connaît pas encore. C'est à ce moment qu'un propos avancé au sujet de la femme de Ponza — qui qu'elle soit, Lina ou Juliette — fait surgir dans l'esprit de Laudisi l'idée de la questionner, cette femme. Tous s'écrient qu'ils trouvent l'idée lumineuse! Mais voici qu'alors c'est le même Laudisi qui se met à douter si cette femme existe. Il y a bien une femme qui — on l'a vue! — se met au balcon sur la cour, pour communiquer de loin, de haut avec M^{me} Frola. Mais qui est-elle? Ponza dit que c'est sa seconde femme. M^{me} Frola dit que c'est la première. Pourtant, nous entendons Laudisi s'écrier : *Non, prenez garde, prenez bien garde que, dans cette grande maison au bout de la ville, il n'y ait qu'un fantôme!* Ce qui fait s'exclamer M^{me} Nenni : *Ah! mon Dieu! J'ai la chair de poule!* et se récrier M^{me} Cini : *Je me demande le plaisir qu'il éprouve à nous épouvanter ainsi!*

Là-dessus, M. le préfet, à qui Agazzi avait envoyé le commissaire Centuri pour lui proposer d'aller plutôt interroger M^{me} Ponza, l'inconnue M^{me} Ponza, chez elle, fait son entrée, car Centuri l'a rencontré déjà arrivé dans la rue, accompagné de M. Ponza, et Centuri l'a prié, au nom de M. le secrétaire général Agazzi, de passer un moment seul chez ce dernier, tandis que Ponza se rend chez sa belle-mère.

Le préfet a soixante ans environ, il est grand et gros, et il a l'air bonhomme. Il les connaît tous et tous sont en excellents termes avec lui. Même, Agazzi et lui se tutoient.

La conversation qui s'établit part de ce fait qu'en ville tout le monde est sens dessus dessous. Cela appelle une liquidation rapide de cette affaire, qui n'a déjà fait que trop parler au sujet d'un fonctionnaire. Ils échangent ensuite leurs opinions au sujet de la folie de Ponza ou de M^{me} Frola. Puis, ils en arrivent à régler l'épreuve décisive à laquelle ils veulent se livrer. Il est décidé que le préfet va demander tout de suite à Ponza — que le commissaire Centuri est allé chercher à cet effet — de lui permettre d'interroger sa femme, et hors de sa présence, à lui le mari.

Le préfet, au surplus, désire, pour éclairer et calmer définitivement tout le monde, que les choses se passent sur-le-champ et sur place, dans le bureau même d'Agazzi.

Ponza entre à cet instant, et dès les premiers mots témoigne d'un grand trouble et d'une vive agitation. Sans préambule, il demande son changement pour le jour même. *Monsieur le Préfet, proteste-t-il, je suis ici l'objet de vexations inouïes!... Je m'en vais, Monsieur le Préfet, parce que je ne puis tolérer l'inquisition acharnée, féroce, dont je suis victime dans ma vie*

privée. Elle finirait par compromettre, par ruiner irrémédiablement un acte de charité qui me coûte tant de douleur, tant de sacrifices! Je vénère plus que ma propre mère cette pauvre vieille, et je me suis vu contraint, ici même, hier, à lui parler avec la violence la plus cruelle. Je viens de la trouver chez elle dans un tel état d'accablement et d'agitation...

Agazzi est froissé par ces propos. Il proteste avec véhémence. Les choses vont s'envenimer, avec le préfet lui-même, contre qui Ponza se met à tonner en l'entendant réclamer la déposition de sa femme, si soigneusement tenue à l'écart, lorsque, « pour en finir », et parce qu'on lui affirme qu'on lui demande cela dans son propre intérêt, le malheureux se décide à aller la chercher, sa femme, mais à une condition expresse : c'est qu'en aucun cas elle ne sera mise en présence de M^{me} Frola, ce qui, naturellement, est convenu.

Tandis qu'il est parti en courant, voici qu'une péripétie consternante se produit : M^{me} Agazzi vient annoncer que M^{me} Frola est là, arrivée toute seule! En effet, nous la voyons qui entre, en larmes, suppliante, tremblante, un mouchoir à la main. Ils veulent la refouler, la faire sortir, mais elle s'accroche, elle conjure l'un, puis l'autre d'en finir et de laisser son gendre en paix. Ah! Seigneur! gémit-elle! Vous allez me priver du seul réconfort qui me restait : la voir au moins de loin ma petite fille! Le préfet est en train de la rassurer quand — par une fatalité lamentable, par la volonté de personne, par les destins — se produit la catastrophe!

Ici, je ne puis faire autrement encore que de vous lire l'ultime scène de l'acte et du drame :

(A ce moment, mouvement dans la foule, tous échangent des signes. Quelques-uns regardent vers la porte. Murmures vite réprimés.)

DES VOIX. — Oh! mon Dieu... La voilà!... (C'est de l'inconnue M^{me} Ponza, cette fois, qu'il s'agit).

M^{me} FROLA, remarquant tous ces mouvements, perplexe, tremblante. — Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'est-ce qu'il y a?

(Tous s'écartent de part et d'autre, pour laisser passer M^{me} Ponza, qui s'avance raide, en deuil, le visage caché par un épais voile noir, impénétrable.)

M^{me} FROLA, poussant un cri déchirant de joie frénétique. — Ah! Lina... Lina... Lina...

(Elle se précipite et entraîne la femme voilée avec l'ardeur d'une mère qui, depuis des années, n'a pas embrassé sa fille. Mais en même temps parviennent de l'intérieur les cris de M. Ponza qui se précipite sur la scène.)

PONZA. — Juliette!... Juliette!... Juliette!...

(M^{me} Ponza, aux cris de son mari, se raidit entre les bras de M^{me} Frola.)

M. PONZA, apercevant, dès son entrée, sa belle-mère tenant sa femme embrassée, s'exclame avec fureur. — Ah! voilà ce que vous avez fait! Je m'en doutais! Vous avez lâchement profité de ma bonne foi!

M^{me} PONZA, tournant sa tête voilée avec une austère solennité vers son mari. — Ne craignez rien! Ne craignez rien! Sortez! Allez, allez...

M^{me} FROLA se sépare aussitôt de sa fille, toute tremblante

humble, et court vers lui. — Oui, oui... Allons-nous-en, mon chéri, allons-nous-en... allons-nous-en...

(Et tous deux, se donnant le bras, échangeant des caresses et pleurant sur un ton différent, se retirent en murmurant des mots d'affection. Un silence. Après les avoir suivis des yeux jusqu'à leur disparition, tous se retournent bouleversés vers la dame voilée.)

M^{me} PONZA, après les avoir regardés à travers son voile, avec une sombre solennité. — Que pouvez-vous encore vouloir de moi, après ce que vous avez vu? Il s'agit, vous le voyez, d'un malheur qui doit demeurer secret, pour que le remède que la pitié y apporte puisse encore produire son effet.

LE PRÉFET, ému. — Mais, madame, nous entendons bien respecter cette pitié... Ce que nous voudrions simplement, c'est que vous nous disiez...

M^{me} PONZA, lente et impitoyable. — Quoi? La vérité! La seule vérité est celle-ci : je suis bien la fille de M^{me} Frola.

Tous, avec un soupir de satisfaction. — Ah!

M^{me} PONZA, continuant. — Et la seconde femme de M. Ponza.

Tous, étonnés et déçus, à voix basse. — Oh! comment cela?

M^{me} PONZA, continuant. — Oui, et pour moi... personne, personne!

LE PRÉFET. — Ah! mais non! Pour vous-même, madame, vous êtes l'une ou l'autre!

M^{me} PONZA. — Non, messieurs, Pour moi, je suis celle que l'on me croit!

(Elle jette à travers son voile un regard de fierté sur toute la compagnie et se retire. Un silence.)

LAUDISI. — Voilà, mesdames et messieurs, comment parle la vérité! (Il lance un regard de défi ironique.) Etes-vous satisfaits? (Il éclate de rire.) Ah! ah! ah!

Et le rideau tombe sur le dernier acte achevé.

* * *

Mesdames et messieurs, voilà, aussi fidèlement rapporté que je l'ai pu, ce que nous voyons sur la scène et ce que nous entendons passer la rampe et venir à nos oreilles.

Il est à peine nécessaire que je vous fasse remarquer le caractère presque dur et en tout cas géométrique avec lequel la pièce est composée.

Au premier acte, M^{me} Frola et M. Ponza paraissent séparément sans se rencontrer. M^{me} Ponza n'est présente que dans leurs propos respectifs.

Au second acte, M^{me} Frola et M. Ponza se rejoignent. M^{me} Ponza reste absente.

Au troisième acte, et tout à la fin seulement, ces trois personnages, en qui réside le drame dans ses espèces les plus pathétiques, font enfin leur conjonction.

Il y a ainsi, dans leurs mouvements réciproques, une progression régulière et une allure géométrique.

A la fin de chacun des trois actes, non moins régulièrement éclate le rire strident de Laudisi. Le second accès de cette gaieté pénible est deux fois plus justifié que le premier, et le troisième deux fois plus que le second, selon la réaction croissante des personnages considérée dans l'optique de Laudisi.

La symétrie règne donc sur cet ouvrage, contradictoirement familier et fantasmagorique, carré aux angles et nébuleux, tra-

gique et comique, comme il est italien, latin, par sa facture et allemand, germanique par sa cérébralité (1).

Mais notre esprit, lui, qu'a-t-il vu et qu'a-t-il entendu, notre esprit qui, au-dessus de notre cœur de plus en plus remué, et de notre imagination de plus en plus enfiévrée, demeure profondément désorienté?

Le fait est que, quand le rideau tombe pour la troisième et dernière fois, nous ne savons toujours pas ce qu'est M^{me} Ponza pour M. Ponza et pour M^{me} Frola, car il est matériellement impossible, à moins de suppositions nouvelles, qui n'ont pas été envisagées dans la pièce, qu'elle soit — comme elle-même l'affirme — et « la fille de M^{me} Frola », et « la seconde femme de M. Ponza ». Elle est l'une ou l'autre, Lina ou Juliette, mais pas les deux ensemble.

Il y a d'abord, vous le voyez, un imbroglio, — le mot est italien —, un brouillamini à démêler, un secret à percer dans la pièce de Pirandello. Mais nous en sommes réduits aux pures hypothèses, le seul personnage qui eût pu vraiment nous éclairer — M^{me} Ponza — ayant refusé de le faire. Pourquoi? Répétons ses termes mêmes : « Il s'agit, vous le voyez, d'un malheur qui doit demeurer secret, pour que le remède que la pitié y apporte puisse encore produire son effet ». C'est à cause du « malheur » dont il s'agit que le secret s'impose. C'est le malheur qui expliquerait le secret. Mais quel est-il donc ce malheur?

M^{me} Frola dit que c'est la folie de son gendre.

M. Ponza dit que c'est la folie de sa belle-mère.

Mais M^{me} Ponza, dont l'attitude en impose à tous, et d'abord à M. Ponza et à M^{me} Frola, M^{me} Ponza qui agit avec une autorité en quelque sorte souveraine, au point que personne, pas même le préfet, n'ose insister et la retenir, M^{me} Ponza traite M. Ponza et M^{me} Frola à égalité, elle les gouverne comme si l'un et l'autre étaient fous, et par conséquent comme si « le malheur » dont il s'agit était deux fois plus grand qu'il ne l'avait d'abord paru. Les deux malheureux s'en vont d'ailleurs en se comblant mutuellement de tendresse explorée, comme s'ils ne faisaient plus qu'un.

Et il est peut-être plus grand encore, ce malheur, non pas deux mais trois fois plus grand! Car il ne faut pas seulement penser à M. Ponza et à M^{me} Frola : il faut encore, il faut peut-être surtout penser à M^{me} Ponza elle-même. Qu'est-elle, qui est-elle, en fin de compte, M^{me} Ponza? Je vous répète sa propre réponse : « Et pour moi... personne, personne! »

Nous voici amenés à penser, en nous souvenant de ce qu'elle congédie équivalamment M. Ponza et M^{me} Frola, de ce qu'elle les renvoie dos à dos, dirait-on en termes judiciaires (et nous sommes bien ici devant une sorte de procès et de jugement), nous voici amenés à penser qu'elle n'est ni la fille de M^{me} Frola, ni la seconde femme de M. Ponza, mais — que sais-je? — la sœur par exemple de celui-ci, ou même la troisième femme de Ponza, en tout cas un cœur très noble, capable d'une extrême « pitié », d'une pitié sacrificielle, et qui, au prix d'une réclusion infiniment dure, d'une abnégation de tous les instants, a entrepris de sauver d'eux-mêmes deux personnes estropiées par la vie dans leur être moral et psychique.

Mais ce n'est là, mesdames et messieurs, qu'une solution en quelque sorte civile et anecdotique que je vous propose, une manière de nous rendre compte du côté déchirant du drame humain que projette sur la scène la pièce de Pirandello. Souvenons-nous, à cette heure, qu'il s'agit d'une « parabole ». De celle-ci, il nous faut, pour finir, essayer de saisir le sens profond.

(1) Cependant, le comique y est incontestablement subordonné au tragique, au tragique du cœur et au tragique de l'esprit. Le comique ici a pour effet de mettre le tragique en relief, en le frangeant de sarcasme.

C'est une lourde erreur, de la part d'une troupe, de faire effort, comme il est arrivé, pour prétendre y mettre l'élément comique au premier plan et jouer cette « parabole » en « proverbe ».

Car, comme je vous le disais en commençant, c'est essentiellement devant un drame philosophique que nous nous trouvons, et l'espèce de drame policier qu'il constitue par ailleurs ne doit pas nous donner le change. *Chacun sa vérité* est bien une « parabole », comme nous le dit Pirandello, et, dès lors, par delà les péripéties qui ont excité notre intérêt et par delà les mouvements palpitants des personnages auxquels nous compassons, c'est de symboles qu'il s'agit.

* * *

Le foyer du drame, c'est incontestablement Laudisi et sa pensée, c'est sa vision de l'homme et de son destin. C'est lui, Lambert Laudisi, le meneur philosophique du jeu, l'espèce de chœur antique qui le commente, d'étape en étape, tout en l'influençant. C'est lui le représentant de l'intime conception pirandellesque.

Or, Laudisi, disons d'abord que c'est l'homme de quarante ans, et quarante ans c'est l'âge où l'on ne s'en fait plus accroire. Il est le quadragénaire à « l'esprit aigu », ainsi que nous le fait observer le texte, que « le spectacle de la sottise humaine divertit », et qui, de ce spectacle, « ne tarde pas à rire » — c'est toujours le texte que je vous rappelle — Laudisi, c'est le rire sardonique et secrètement désespéré devant la naïveté vraiment par trop sommaire de la masse des hommes, mais, surtout, devant ce qu'il tient pour notre commune et tragique condition, conscients ou inconscients, *de nous trouver incapables de sortir, métaphysiquement, de nous-mêmes et de saisir l'en-soi des choses, leur réalité objective, bref de connaître, et donc de pouvoir accomplir cette vérité qui serait le mariage authentique et sans illusion de notre esprit, non seulement avec les autres êtres, personnes ou choses, mais jusqu'avec notre propre moi.*

Laudisi, c'est celui qui parle à son reflet dans un miroir, qui traite avec ce double fallacieux, et qui lui prête la même « réalité » qu'à lui-même. Laudisi, c'est celui qui pense que, de nous-mêmes et des autres, nous ne pouvons saisir qu'une image, aussi peu réelle, aussi subjective et aussi inexistante, que notre reflet plus ou moins brillant dans un miroir. Laudisi, c'est celui qui tient que chaque homme fabrique ainsi, à partir irréfragablement de lui-même, sa propre et trompeuse vérité. « Chacun sa vérité! » Nous serions, selon Laudisi, cadencés dans un agnosticisme et dans un solipsisme absolus, dans la geôle et le palais des glaces de notre moi infranchissable. Notre essentielle condition, ce serait le vide total de la connaissance.

Vous saisissez, n'est-ce pas, tout l'horrible de la chose?

Je dis bien : l'horrible. Car c'est de toute la vie qu'il y va de nous-mêmes. Des autres. Du monde. Et de Dieu. C'est nous-mêmes, c'est les autres, y compris les êtres les plus chers, c'est l'ordre du monde, son architecture et la signification qu'elle peut avoir, c'est l'échelle qu'elle peut constituer pour nous élever jusqu'à son sommet, là où peut-être le monde touche à sa propre cause, c'est enfin Dieu lui-même, si Dieu existe, si le monde existe, si les autres êtres existent, si nous-mêmes nous existons, ce sont toutes ces réalités primordiales qui sont affreusement mises en question, ce sont ces quatre grands concepts : nous-mêmes, les autres, le monde et Dieu qui sont inexprimablement jetés au creuset dévorant du doute le plus radical, le plus premier, le plus préalable, le plus préjudiciel. Tout serait alors purement relatif. Rien ne serait absolu!

Est-ce donc cette réponse que Laudisi ose apporter à la question fondamentale?

* * *

Laissez-moi d'abord vous faire remarquer qu'autour de lui et de ses interprétations, que j'appelais relativistes-subjectivistes,

Conférences Cardinal Mercier

GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

20^{me} ANNÉE

Grandes Conférences Littéraires

12^{me} ANNÉE

Prendront la parole cet hiver :

- Samedi 3 décembre **M. JULES SAUERWEIN : Munich!..**
M. Jules Sauerwein a vécu, en septembre dernier, à Berlin, à Nuremberg, à Prague, à Berchtesgaden, à Londres, à Göttesberg et à Munich, le grand drame qui ébranla l'Europe et le monde. Placé comme personne pour connaître les ressorts secrets, les dessous de la tragédie qui va décider du sort prochain de l'Europe, le doyen des journalistes français fera, avec l'émotion que l'on devine, le récit de ces heures aussi décisives que troubles.
- Mardi 13 décembre **M. RENÉ BENJAMIN, de l'Académie Goncourt : L'Académie Goncourt : essai d'un tableau de Corporation.**
Inutile de présenter M. Benjamin qui reste le roi du genre, le meilleur conférencier de notre temps.
- Samedi 17 décembre **M. JACQUES DORIOT, ancien maire communiste de Saint-Denis, ancien député communiste, président du Parti populaire français : Pourquoi je ne suis plus communiste (un ouvrier français devant la faillite du marxisme).**
Apôtre de Moscou en France pendant des années, M. Jacques Doriot a fini par se rendre compte que l'intérêt du prolétariat français, comme celui de la France, était, non pas de favoriser Moscou, mais de le combattre avec la dernière énergie. Et le grand tribun, brûlant ce qu'il avait adoré, a mis son remarquable talent et ses qualités de chef au service d'un anticommunisme farouche et d'un patriotisme déclaré.
- Samedi 7 janvier **GRANDE SÉANCE DE GALA PAR LA MANÉCANTERIE DES PETITS CHANTEURS A LA CROIX DE BOIS.**
On sait ce que cette célèbre chorale d'enfants de Paris a connu de succès, ces dernières années, sous la direction de M. l'abbé Maillet, dans la plupart des pays d'Europe, aux Etats-Unis et jusqu'en Egypte et en Terre sainte. Sa visite à Bruxelles, en mai dernier, fut un véritable triomphe.
- Vendredi 13 janvier **S. Em. le Cardinal GERLIER, archevêque de Lyon, primat des Gaules : Le levain catholique dans le monde qui naît sous nos yeux.**
Ancien avocat du Barreau de Paris, orateur de grand talent, ancien évêque de Lourdes, le cardinal de Lyon est une des personnalités les plus marquantes de l'épiscopat français.
- Samedi 21 janvier **M. JEAN CHIAPPE, député de Paris, ancien préfet de police, ancien président du Conseil municipal : L'Ame de Paris.**
Figure de tout premier plan, M. Chiappe incarne vraiment ce Paris au service duquel il a, peut-on dire, consacré sa vie.
- Samedi 4 février **M. PIERRE BONARDI : Franco, dictateur inconnu.**
Journaliste de très grande classe, M. Pierre Bonardi est un voyageur dont les reportages sont toujours du plus haut intérêt. Ceux qu'il publia sur la guerre d'Ethiopie, sur celle d'Espagne, sur les dictatures firent sensation. Quant au conférencier, il ne le cède en rien au brillant reporter.
- Samedi 18 février **Séance solennelle consacrée à la mémoire du grand explorateur le D^r Charcot, commandant du « Pourquoi Pas? », conférence par le commandant BERNARD FRANK, qui servit sous ses ordres : Un grand savant et un grand capitaine.**
- Samedi 4 mars **M. PHILIPPE HENRIOT, député de Bordeaux : Un tour d'horizon...**
Le meilleur orateur français, un des parlementaires les plus perspicaces aussi, auquel les derniers événements européens n'ont, malheureusement d'ailleurs, que trop donné raison. Invité en Italie et en Hongrie à faire une série de conférences, M. Henriot reviendra nous dire ce qu'il y a vu et ce qu'il y a entendu.
- Samedi 18 mars **M^e MAURICE GARÇON, du Barreau de Paris : Un illuminé du romantisme : Enfantin.**
Le brillant avocat parisien excelle à évoquer ces esprits mi-géniaux et mi-déséquilibrés des derniers siècles dont l'influence parfois très grande s'est, pour certains, prolongée jusqu'à nos jours.

Prix de l'abonnement à la série des conférences : Fautouils et baignoires : 100 frs; balcons : 60 frs. — Abonnement scolaire 30 frs

La deuxième conférence aura lieu le mardi 13 décembre, à 5 heures, par **M. René Benjamin, de l'Académie Goncourt**
Sujet : **L'Académie Goncourt : essai d'un tableau de Corporation**

La location est ouverte de 9 h. 1/2 à 12 heures et de 14 h. 1/2 à 17 heures, à la Maison F. LAUWERYNS, rue du Treurenberg, 20
téléphone : 17.97.80) et à la NATION BELGE, place de Brouckere, 50 (téléphones : 12.21.00-01-02-03-04).

Pays-Bas, épouse de Guillaume I^{er}, dont la reine Wilhelmine est l'arrière-petite-fille. La seconde des landgraves de Hesse-Darmstadt, Caroline, mariée à un landgrave de Hesse-Hombourg, est, par sa fille Louise de Schwarzbourg, l'arrière-grand-mère de la princesse Marie de Schwarzbourg, mère du défunt prince-consort des Pays-Bas. Le père de celui-ci, le duc Frédéric-Frantz de Mecklembourg, est à son tour, par la duchesse Caroline de Saxe-Weimar, arrière-petit-fils de la troisième des landgraves de Hesse-Darmstadt, Louise, la protectrice de Goethe et femme de Charles-Auguste duc de Saxe-Weimar.

Ce mécène des lettres allemandes est probablement le plus remarquable parmi les proches aïeux de la princesse Juliana. Contrairement à Léopold III, dont l'ascendance fourmille d'hommes éminents non seulement par leur naissance, la généalogie de l'héritière des Pays-Bas brille plutôt par l'éclat des origines illustres que par celui des mérites personnels des aïeux. Cela vaut du moins pour les quatre générations allant jusqu'aux seize quartiers. Nous y rencontrons dix maisons de vieille souche princière, les Nassau, Mecklembourg, Hohenzollern, Wettin, Schwarzbourg, Wurtemberg, Hesse-Brabant, Oldenbourg-Holstein, Waldeck, Ascagnes d'Anhalt, toutes d'origine allemande et sauf une, les Mecklembourg, qui descendent d'anciens chefs slaves, de purs Germains, puis une famille de haute noblesse, mais d'un rang princier moins impressionnant, les Schönburg.

Les trente-deux quartiers de la princesse Juliana contiennent une célébrité historique, la grande Catherine de Russie; ils sont d'ailleurs caractérisés par la même structure homogène: exclusivité de familles régnantes — fussent-elles souveraines d'un Etat aussi minuscule que la principauté de Schönburg ou le burgraviat de Kirchberg — et nationalité purement allemande.

La première goutte de sang germanique apparaît dans la génération des soixante quatre ancêtres: le tsar Pierre III, époux de Catherine II, lequel provenait de la maison allemande des ducs de Holstein-Gottorp, branche des comtes d'Oldenbourg, avait comme mère une Romanoff authentique, fille de Pierre le Grand. C'est par ce chemin que nous atteignons non seulement un groupe important d'ancêtres russes, composé de boïards comme les Narychkine, mais aussi, dans la septième génération, une simple paysanne élevée à la dignité d'impératrice de toutes les Russies, Catherine I^{re}, fille d'un paysan letton, Samuel Skavronsky (ou Rabe). Sans cette intruse, les membres de maisons souveraines et nobles resteraient, pendant bon nombre de générations, seuls à occuper des places dans la table ascendante de la princesse Juliana.

Voici les cent vingt-huit quartiers! Nous y trouverons quatorze Guelfes de Brunswick, douze Hohenzollern, douze Nassau, dix Hohenzollern, dix Wettin de Saxe, des Wittelsbach, des Ascagnes d'Anhalt, des Zähringen de Bade, des ducs, des princes et des comtes souverains d'Erbach, de Hanau, d'Isenbourg, de Kirchberg, de Leiningen, de Löwenstein (branche bâtarde des Wittelsbach), d'Oldenbourg-Holstein, de Reuss, de Schönbourg, de Schwarzbourg, de Solms, de Stolberg, de Waldeck, du Wurtemberg et des Rhingraves, puis de grands seigneurs tchèques, les Lobkovitz, princes du Saint-Empire, une famille de barons silésiens d'origine polonaise, les Promnitz, une représentante de la petite noblesse, M^{lle} de Zeuttsch, qu'un duc d'Anhalt, enfin, choisit comme épouse. Aconques: rien que des Allemands, cent vingt-six, y compris les Lobkovitz germanisés, à côté des deux Russes; également cent vingt-six membres de maisons souveraines, contre deux aïeules de petite noblesse ou de race paysanne.

Encore un pas en arrière, vers les deux cent cinquante-six quartiers! La prédominance des familles souveraines se maintient: Guelfes (30 quartiers!), Hohenzollern, Wettin, Hesse... Nassau,

Ascagnes, Oldenbourg, Solms, Schwarzbourg, Wittelsbach, Hanau, Schönbourg, Rappoltstein, Reuss et Oettingen occupent à eux seuls cent quatre-vingt-dix places de cette génération. Quinze ancêtres de cette génération n'appartiennent pas à des familles régnantes: les Promnitz, Tattenbach et Zinzendorff, qui sont de la grande noblesse, les parents de M^{lle} von Zeuttsch, hobereaux de campagne, les Sauerma et les vom Rath (la famille du jeune diplomate assassiné à Paris) qui sont d'origine bourgeoise, ensuite les Ruppä, magnats tchèques, les Romanov, tsars de Russie, les Narychkine, enfin les deux braves cultivateurs, parents de Catherine I^{re}. Au point de vue national: deux cent cinquante et un Allemands (les Lobkovitz y compris), un tchèque, deux Russes, deux Lettons.

Ce tableau restera sensiblement le même pendant de longues générations en arrière: les non-Allemands et les roturiers y feront figures d'intrus. On n'en compte que très peu de nouveaux venus dans chaque série de quartiers. Ce sera la fameuse Eléonore Desmiers d'Olbreuse qui apportera le premier lien avec la France; la princesse Elisabeth Stuart, femme de l'Electeur palatin, fille de Jacques I^{er}, rattachera la princesse Juliana à l'Angleterre et à l'Ecosse. Au XVI^e siècle, les Habsbourg et les Jagellons — dont elle descend par les ducs de Prusse et de Juliers — transmettront une petite dose de sang espagnol, portugais, polonais, lithuanien. Mais cela n'est d'aucune importance. Aussi peu que les accointances paysannes qui se révèlent, en dehors du cas Catherine I^{re}, dans la huitième génération, par la comtesse de Holzapfel, fille d'un heureux aventurier, général de la Guerre de Trente Ans.

Et les Pays-Bas? Les anciennes familles néerlandaises n'ont-elles aucune part aux hérédités de la princesse Juliana? A vrai dire, cette part est infime. La future reine descend plus de vingt fois du Taciturne, mais les Nassau d'Orange sont eux-mêmes une branche d'une dynastie allemande et s'ils ont du sang non-germanique, il leur provient plutôt de France, par les Bourbon-Montpensier ou les Coligny. Il existe toutefois une voie qui conduit vers la noblesse néerlandaise et belge. Elle passe par les de La Tour et Tassis. Une demoiselle de Hornes y est entrée et elle a légué à ses descendants, parmi lesquels se trouve également la princesse Juliana, la parenté avec toutes les maisons illustres des anciens Pays-Bas; cet apport ne constitue pourtant qu'un 1024^e de la masse héréditaire et il forme plutôt un symbole-souvenir qu'une réalité palpable.

Nous pourrions terminer ce coup d'œil sans raisonner sur les faits qu'il embrasse. La tentation est cependant grande d'insister, à une époque où le rôle du sang est souligné avec trop d'emphase, sur ce phénomène indéniable: de même que sa mère et que presque tous ses ancêtres, stadhouders et rois des Pays-Bas, la princesse Juliana est issue d'une ascendance purement allemande; elle et ses prédécesseurs incarnent néanmoins l'essence même du « Néerlandisme »! Ce paradoxe ne surprendra que ceux qui oublient l'esprit, hantés qu'ils sont par les prédispositions et les hérédités physiques.

O. FORST DE BATTAGLIA.

AVIS IMPORTANT

Nous prions instamment les abonnés dont l'abonnement échoit le 31 décembre, soit de verser dès maintenant le montant de leur réabonnement (75 fr.) à notre C.C.P. 48.916, soit de donner des instructions pour que la quittance postale qui leur sera prochainement présentée soit honorée à la première présentation. Ils nous éviteront ainsi d'inutiles frais et ennuis.

Anne de Russie, reine de France

Une fête fut célébrée, ces jours-ci, en France, qui, malgré son caractère franco-russe, n'avait rien de soviétique, car il s'agissait d'un souvenir chrétien et royal. Dans l'enceinte de l'antique abbaye de Saint-Vincent, à Senlis, on pouvait voir une nombreuse assistance, beaucoup de « personnalités parisiennes », mais aussi une jeunesse en tenue de *sokols*, assistant avec un égal recueillement à l'office catholique et au *Te Deum* orthodoxe. Après la double cérémonie religieuse — dont le sens profond apparaîtra plus loin — tout le monde s'en fut à l'hôtel de ville, où un vin d'honneur fut offert par le maire.

Ce que nous venons de décrire était la commémoration du 950^e anniversaire de la conversion des Russes au christianisme. Cela se passa, en 988, sous saint Wladimir, grand-duc de Kiev et arrière-petit-fils du Normand Rurik, fondateur de la monarchie russe.

Le choix de la petite cité valoise comme lieu de commémoration des baptêmes de Kiev peut étonner. La raison en est que le vieux Monastère catholique fut fondé il y a neuf siècles par une reine de France, Russe de naissance. L'histoire la connaît sous le nom d'Anne de Russie.

Pour épouser Henri I^{er}, en 1051, la *moult souève royne Anne* était venue de loin, de cette *Kiowie* que les chroniqueurs arabes appelaient *Kuyaba* et qui était simplement la Russie, ayant alors pour capitale la ville de Kiev, « mère des cités russes ». Elle était la fille de Jaroslav le Sage et petite-fille de saint Wladimir dont nous venons de parler.

Lorsque le roi de France délégua l'évêque de Meaux auprès du souverain Kievlin pour lui demander la main de sa fille, l'obstacle religieux n'existait pas puisque le schisme ne fut consommé que plusieurs années après, en 1054. De même, Henri I^{er} ne faisait pas une mésalliance, ni au point de vue familial, ni à celui de la raison d'Etat.

Les invasions mongoles n'avaient pas encore dévasté la Russie et le joug tartare y était inconnu. Une sorte d'âge d'or s'y était installé qui faisait du pays un « étincelant foyer de civilisation » suivant l'expression des Tharaud, et de son souverain, l'égal du roi de France. L'évêque de Meaux rapporte que c'était « un pays plus uni, plus heureux, plus puissant et plus éclairé que le pays de France ». Kiev était, selon le chroniqueur Adam de Brême, la rivale de Constantinople et le plus brillant ornement de l'Orient grec : *æmula sceptri Constantinopolitani et clarissimum decus Græciæ*. Elle comptait trente églises, sept cents chapelles, un riche quartier marchand, de beaux jardins disposés sur les hautes rives du Dnieper, trente-deux écoles dont plusieurs pour filles, chose qui n'existait peut-être nulle part ailleurs. Jaroslav le Sage, « ami des livres », avait réuni une bibliothèque que l'on peut appeler publique puisqu'elle était ouverte à tous les lettrés. Les princes et les boïars parlaient presque tous le grec, d'autres langues encore. Avant de venir en France, Anna Yaroslavna parlait couramment le français et l'anglais.

En l'épousant, le petit-fils de Hugues Capet devenait le beau-frère des reines de Hongrie, de Pologne, de Norvège, et le cousin du roi d'Angleterre et de l'empereur de Byzance. Jaroslav le Sage était lui-même marié à Inguiguerda, fille d'Olaf, roi de Suède.

A la cathédrale de Reims, où eut lieu le mariage, Anne de Russie donna un Evangile en vieux slavon qu'elle avait apporté

de sa patrie. On prétend que c'est cet « Evangile du sacre » qui y est conservé jusqu'à nos jours et sur lequel tant de rois de France ont prêté serment. On raconte aussi que quand, au début du XVIII^e siècle, Pierre le Grand fit une visite à Reims, on lui montra ce livre saint rédigé en caractères cyrilliques et qu'au grand émerveillement de l'assistance, le tsar moscovite en lut à haute voix quelques passages.

« Songeant à Dieu plutôt qu'aux choses de ce monde » (c'est le chroniqueur français qui parle), se consacrant à la charité, louée pour ses vertus dans un message du pape Nicolas II, la reine Anne n'eut aucune influence politique pendant que régnait son mari. Celle-ci devint plus marquée à sa mort, en 1060 : Anne de Russie partagea la tutelle et la régence de son fils, Philippe I^{er}, avec Baudouin de Flandre et son seing figure jusqu'en 1065 au bas d'à peu près tous les actes du roi-enfant.

Philippe I^{er} est redevable de son prénom grec, jusque-là inconnu dans les annales de France, à la prétention de sa mère de descendre par les Paléologue, basileus de Byzance, de Philippe de Macédoine, père du grand Alexandre. Telle est l'origine, au moins onomastique, de la longue et glorieuse lignée des Capétiens, des Valois, des d'Orléans au prénom de Philippe.

Le second fils d'Anne, Hugues, devint comte de Vermandois, ce nom dérivant de « Veromandui, peuple de Belgique que César signalait près des sources de l'Oise, de la Sambre et de l'Escaut ». Veuve, la reine Anne se remaria à Raoul de Péronne, comte de Crépy et de Valois, mais ne connut que des avatars avec son second mari, par lequel elle fut finalement répudiée. Certains historiens français prétendent qu'elle s'en est retournée dans son pays d'origine, mais cela fut contesté, en France comme en Russie, et il paraît plus certain qu'elle est morte en 1075 à l'abbaye de Villiers ou à l'abbaye de Saint-Vincent à Senlis qui lui doit sa fondation et qui constitue ainsi un trait d'union spirituel entre l'Occident et la Russie. Là, à l'ombre des colonnes de la cour d'honneur se dresse sa statue, modeste et à vrai dire assez banale. L'inscription porte : « Anne de Russie, reine de France. Elle fonda cette maison sous le vocable de Saint-Vincent. L'an du Seigneur 1060. »

SERGE NABOKOFF.

Pearl Buck, prix Nobel

Toutes les histoires contées par Pearl Buck se passent en Chine. Mais ces histoires ne ressemblent pas le moins du monde aux fantaisies extrême-orientales des Pierre Loti, des Charles Pettit, des Gilbert des Voisins, auteurs de romans célestes ou nippons fondés sur l'exotisme, c'est-à-dire sur le sentiment d'une différence essentielle entre l'âme des personnages et celle du lecteur. Dans la *Mère*, par exemple, l'« étrangeté », que les amateurs de pittoresque s'évertuent généralement à mettre en relief et en lumière, tâche de passer autant que possible inaperçue. A telles enseignes que cette paysannerie dont le théâtre se situe dans la haute vallée du fleuve Jaune finit par évoquer d'une manière hallucinante la vie des Campinois, des Westphaliens ou des Beaucerons d'aujourd'hui — ou de tous les temps.

Mettre l'accent sur l'amour de la terre, n'est-ce pas après tout, pour un romancier, se rapprocher au maximum de l'unité humaine, pour la raison que, de toutes les conditions de l'aventure sociale, celles qui concernent le travail de la terre sont les plus rebelles aux variations de l'histoire et de la géographie?

En gros, les Européens d'aujourd'hui, qui cultivent le riz ou le blé, qui élèvent des bœufs, sont dominés par les mêmes préoccupations que les Chaldéens d'il y a vingt siècles qui cultivaient le riz ou le blé, qui élevaient des bœufs. On aurait pu croire que ceux d'entre nos écrivains qui veulent se faire une idée de l'âme des peuples les plus lointains auraient abordé leur tâche par ce biais. Il n'en est rien, parce que, si le paysan est, dans un pays, ce qu'il y a de plus facile à comprendre, il est aussi ce qu'il y a de plus malaisé à connaître. Dès que la psychologie internationale va chercher un peu loin son objet, elle s'installe dans des ports. Il lui faut des transatlantiques ou des trains de luxe à portée de la main; comme si ce qu'on risque de découvrir à cette distance passait à ce point les bornes de l'horrible ou de l'extravagant qu'il faille s'y ménager de rapides moyens de fuite.

La littérature exotique est à base de méfiance. Elle contient à la fois une nuance de défi et une nuance de secrète raillerie; même le snobisme qui s'en autorise rappelle celui des Anglais excentriques qui se font photographier prenant leur bain dans un bassin de crocodiles. Au fond de ce qu'on pourrait nommer le lotisme, il y a, — malgré toutes les façons de messieurs les officiers de marine qui s'y abandonnent, la plume à la main — quelque chose comme la phrase de l'autre sur l'absurdité d'être Persan. Or Pearl Buck n'est pas arrivée en Chine à bord d'un de ces vaisseaux qui jouissent, jusque dans les eaux les plus reculées, d'une exterritorialité sentimentale. Elle est née là-bas; son premier regard est tombé sur des rizières où pataugeaient des hommes couleur de safran. Elle n'a donc pas eu le temps d'avoir vaguement peur de ces êtres étranges, dont certains caractères physiques et moraux se révèlent mystérieusement incompatibles avec les nôtres.

* * *

Avez-vous remarqué que le Blanc éprouve moins de difficulté à se représenter qu'il appartient à la même espèce qu'un Noir qu'à faire le même effort d'imagination avec un Jaune? Peut-être faut-il remonter beaucoup plus haut, dans ce dernier cas, pour retrouver la souche commune; comme si Sem se révélait non point le frère, mais l'arrière-grand-oncle de Cham et de Japhet. Ce qui, dans le comportement d'un Extrême-Oriental, s'adapterait le moins à notre comportement, serait, dans cette hypothèse, le rythme des sensations; ensuite le degré de chaleur vitale qui les accompagne. Pour nous, en particulier, la souffrance est un *drame*; pour le Chinois ou le Japonais, elle semble un *état*. Mais, par ses origines, l'auteur de la *Première Femme de Yuan* échappait à ces apparences.

Il lui était donné de fraterniser naturellement avec ces espèces de mammifères insectoïdes qui déconcertent si curieusement les gens de notre race. Tout de suite, la fille du pasteur Buck put entrer en communication avec le cœur même de ces « animaux à sourires » dont la vue interdit tant Marco Polo. Voilà pourquoi la *Mère*, histoire d'une pauvre femme chinoise en proie à la plus banale, à la plus éternelle des destinées, nous émeut à ce point. C'est notre condition, ce sont nos vicissitudes, c'est la fatalité qui nous est attachée depuis le commencement du monde qui composent les tableaux où se glisse cette lamentable héroïne. C'est aussi l'indestructible courage, plus obstiné que le malheur lui-même, plus constant que les lois de l'attraction universelle, qui nous est commun avec toute la postérité d'Adam.

En dernière analyse, aucune épopée ne donne, autant que celle de la famille attachée à la glèbe, vivant d'elle directement, l'impression d'humanité persécutée et triomphante. Cette petite fermière aux pieds atrophiés, grelottant sous ses haillons, mais tenant serrés dans son poing la houe et le fléau, représente mieux

à nos yeux nos ancêtres, nos contemporains, nos descendants, et la fatalité particulière qui les emporte à travers les siècles, que n'importe quel Œdipe ou quel Hamlet. Notre sort, c'est d'abord de disputer aux puissances de corruption et d'oubli le temps qu'il faut pour atteindre la maturité, c'est-à-dire pour élever une génération capable de se substituer à notre génération.

* * *

Pour l'avoir pressenti, Pearl Buck s'est installée d'autorité dans la catégorie supérieure des romanciers, catégorie dont aucune contingence dépendant du seul langage ne saurait bouleverser les hiérarchies. Il y a une sorte de génie que la traduction ne contrarie pas, qu'elle paraît même servir : est-il nécessaire de connaître le français ou le russe pour se faire une idée absolument complète de Maupassant ou de Tolstoï? A ce niveau, l'expérience le prouve, les mérites purement littéraires se mettent à ne plus compter pour rien. Ceux de l'auteur de *Vent d'Ouest*, *Vent d'Est* peuvent être contestés, à la vérité. Dans l'œuvre que le prix Nobel vient de couronner on voudrait plus de goût, plus de personnalité, plus de nouveauté. Il y a je ne sais quoi de mélancolique dans une façon de conter, et dans des choses contées, aussi absolument identiques à celles qui ont flatté pendant des millénaires la mythomanie populaire. En bref, il est fâcheux que Pearl Buck, grand écrivain, ne soit pas du tout un artiste.

Mais elle est beaucoup plus que cela : l'héritière de la grande tradition sentimentale qui n'a cessé d'éveiller en nous, au moyen de thèmes narratifs très simples, depuis que nous avons pris conscience de notre destin, les vibrations de la compassion et les frémissements de la générosité instinctive. Dans ce domaine, le poète épique de la *Mère*, le nouvelliste de la *Première Femme de Yuan*, a su recommencer le miracle des Knut Hamson, des Johan Bojer, des Selma Lagerloff, à qui l'on devait jusqu'à présent les meilleures versions de la tragédie humaine, harmonique de telle ou telle obscure anecdote perdue dans l'immense et minutieux folklore. Il se peut d'ailleurs que, par son lointain atavisme, cette Américaine, née en Asie, rejoigne les trois admirables romanciers scandinaves. Et aussi que ce soit cette forme d'esprit nordique qui ait, plus ou moins à leur insu, attiré l'attention des académiciens de Stockholm. Car — pour parler franc — s'il s'agissait d'honorer un littérateur yankee, d'autres s'imposaient davantage, par exemple l'extraordinaire William Faulkner.

Il est vrai qu'il y a une atmosphère Nobel, que détermine assez bien le triangle Sully-Prudhomme-Pirandello-Thomas Mann. Certaines supériorités ne se découvrent pas par-dessus les frontières; chaque littérature nationale comporte ses grands hommes pour l'exportation, lesquels sont en général de taille assez modeste, vus de près. Peut-être Pearl Buck ne fait-elle pas exception à cette règle. Mais, considérés sous l'angle international, ses livres chinois font encore imposante figure. Au surplus, quel critique endurci par l'esthétisme demeurerait-il sans indulgence devant ces ouvrages où, si ingénument, chacun de nous peut trouver de bons motifs d'avoir confiance, sinon dans les bonnes grâces de la fatalité qui nous entraîne, du moins dans l'inépuisable ingéniosité de notre cœur?

ROBERT POULET.

Les impasses de la science

Ce que fut la toute première origine de la science, nous l'ignorons. Les formes les plus anciennes dont les vestiges nous soient parvenus peuvent se réduire à cinq : le mythe, la magie, la mantique, la mystique des nombres, la catégorisation. Ce sont cinq trouées tentées isolément dans l'immense forêt vierge, et qui toutes se terminèrent en impasses. Elles témoignent toutes de cette mentalité animiste qui se rencontre aujourd'hui encore, à quelque degré, chez le tout jeune enfant et chez les simples.

I. Le mythe

Le mythe est le récit dramatisé et naïvement humanisé d'un événement de la Nature. Né du double besoin d'exprimer et d'expliquer, le mythe fut une première tentative de nomenclature et de science. Tout alors était à inventer. Or, comment désigner un objet de la Nature, sinon par son action? Et celle-ci, comment la comprendre et l'exprimer, sinon par le terme qui désigne son analogue dans la conduite humaine? Le vocabulaire de la vie journalière des primitifs se trouve ainsi transporté dans leur Physique : les rapports des choses entre elles y sont présentés comme des rapports entre personnes. Ces derniers, qui ne les connaît? S'aimer ou se haïr, se chercher ou se fuir, se montrer ou se cacher, s'accoupler ou se séparer, s'entendre ou se quereller, se perdre ou se retrouver, se voler ou se restituer..., ces quelques oppositions contiennent les mobiles de la Nature. Chez Empédocle l'attraction et la répulsion mutuelles des éléments se nomment encore amour et haine. Tout ce qui se produit n'est-il pas enfanté? Et en toute génération n'y a-t-il pas forcément un principe fécondant et un principe fécondé, c'est-à-dire un masculin et un féminin? Né de l'amour de ces deux principes, l'événement est le fruit de leur conjugaison. Connaître sa raison, c'est donc, avant tout, lui avoir découvert son père et sa mère. Le thème fondamental des mythes est là. Et quel phénomène n'eut alors son explication? Le lever et le coucher du soleil, l'alternance du jour et de la nuit, les phases de la lune, les nuages, les éclipses, les planètes, l'arc-en-ciel, l'écho, le volcan, la foudre, la source..., et, au milieu de tout cela, la présence et la condition de l'homme lui-même, voilà ce qui fut conté, en des images différentes, par des pâtres, des chasseurs, des matelots ou des guerriers. Pour eux tous, les mouvements de la Nature sont les jeux de Puissances, dont la force de l'homme ne donne qu'une misérable idée. On les nomme déités (*devas*), c'est-à-dire splendeurs, parce qu'elles sont éclatantes comme le ciel éblouissant; et on les qualifie d'immortelles parce que les plus anciens ancêtres les avaient déjà vues, et que les descendants les verront, toujours inchangées.

Un mythe, qui l'a conçu? Nul ne s'en souvient. Qui l'a fixé et adopté? Tout le monde. Il est parole anonyme, le « dit » d'un groupe (*μυθος*, *fabula*).

A son début, tout mythe est indépendant : il se suffit à lui-même. Il raconte un fait, sans considérer les autres. Aussi ignore-t-il la contradiction que ferait apparaître sa confrontation avec un autre mythe. Telle force qui est masculine dans un événement sera féminine dans un autre; ce qui, sous un certain aspect, est fille d'un élément, sera sa mère sous un certain autre. De qui Dios, le lumineux, est-il l'époux? De l'atmosphère, puisqu'il le remplit de sa clarté. On dira donc qu'il est l'époux d'Héra. Mais ses rayons caressent et fécondent aussi la terre. Il est donc aussi l'époux de Déméter. Qu'est-ce que l'Aurore? La fille du Soleil,

si l'on remarque qu'elle est son premier effet; sa sœur, si l'on veut dire qu'elle l'accompagne; son épouse, si l'on veut dire que c'est par elle que jaillissent les Grâces, personnifications des joyeux rayons du matin.

Pas plus qu'on ne doit juger des mythes au nom d'une Logique dont les exigences ne se firent sentir qu'avec un essai de systématisation, ou n'en jugera au nom d'une Morale qui leur était totalement étrangère. On ne sera pas ici la dupe du langage. Pour les primitifs la métaphore était de nécessité absolue. De termes abstraits, ils n'en avaient aucun. Pour exprimer les rapports si nuancés de la causalité, ils n'avaient à leur service que la série bien pauvre des termes relatifs à la génération. Produire ne pouvait être qu'engendrer; résulter, que naître; se combiner, que s'épouser. Découvrir dans les mythes des incestes et des adultères, c'est ne pas dépasser les mots et confondre la pensée avec l'image. Pour qui sait comprendre, les « dieux » dont les mythes racontent les effets journaliers ou périodiques, ne sont pas de vraies personnes; ce sont des puissances, dont on ne pouvait encore exprimer l'action qu'en parlant d'elles comme de personnes.

Mais tout symbole expose à ce danger : à côté des esprits qui perçoivent la pensée sont ceux qui s'arrêtent à l'image. Le vulgaire transforma les dieux en d'invisibles géants; les poètes s'amuserent de leurs aventures, si bien que les penseurs durent protéger l'idée profonde, inspiratrice du mythe, dans un enseignement éscétique.

II. La magie

La magie est la forme naissante de la « Physique appliquée », la première tentative d'action humaine sur les forces de la Nature. La conception naïve de la « cause » et des « propriétés », qui précédemment inspira le mythe, se traduit ici par des recettes réalisatrices. Si, en effet, le récit mythique répond au besoin intellectuel de comprendre, la recette magique répond au souci pratique d'éviter ou de provoquer. Et ce dernier souci, l'homme l'éprouvait, pour ainsi dire, à tout instant. C'est à sa personne, à ses récoltes, à ses troupeaux... que les dieux (entendons : les forces physiques) sont tantôt nuisibles, tantôt bienfaisants. Comment ne pas chercher à éloigner les uns, et attirer les autres? Or, ce sera les écarter que de leur opposer ce qu'ils abhorrent, et les faire venir que de leur présenter ce qui leur plaît. Raisonnement et observation collaborent donc à la découverte des recettes. Le raisonnement est d'abord d'une simplicité enfantine : le semblable aime son semblable (*simile simili gaudet*), parce qu'il se retrouve en lui; et il fuit son contraire, qui le détruit. Qu'on donne donc une offrande sombre aux forces ténébreuses, et une offrande claire aux forces lumineuses. Pour attirer la nuée qui doit verser la pluie on produira sur une nappe d'eau la vapeur minuscule qui montera là-haut chercher l'autre... Un objet, un animal, une action ont-ils un nom qui ressemble à celui d'un dieu? On les lui consacreront, car ils ont quelque chose de lui. Mais au rite se joint naturellement la demande : invocation à la puissance attendue, imprécation contre la puissance redoutée. Les termes en sont intelligibles aux dieux. C'est l'incantation, la formule magique; et ce sera longtemps la vertu des mots à côté de la vertu de l'acte. Caton conseille de hâter la réduction d'une fracture en répétant durant plusieurs jours : « *Huat, haut, huat idla pista sista* », ou encore : « *Huat, haut, huat, ista sis tar sis ardannabon dumansra!* » [*de re rustica*, 160].

Chaque jour cependant l'observation s'accumule : chacun remarque et se souvient. L'empirisme se glisse dans la magie : on a noté les réussites et les échecs; on a généralisé les uns et les autres. La notion finaliste de sympathie et d'antipathie entre les choses fait une place toujours plus grande à la recherche de

la constance dans la succession ou la simultanéité des faits. L'incantation, qui avait passé pour un élément essentiel du succès, apparut de plus en plus comme un accompagnement secondaire, inopérant, et finalement inutile. Deux arts surtout manifestent ce progrès continu de l'empirisme : la médecine et l'agriculture.

III. La mantique

Le même progrès se retrouve dans cette recherche des signes précurseurs qu'est la mantique. Le fait insolite n'est pas en marge de la Nature : il a sa place et son rôle dans la trame commune des événements. Quelque chose (d'heureux ou de malheureux) le suivra, dont il est l'annonce. Il importe donc d'en noter soigneusement les suites, et de les bien retenir. Sa rareté même indique qu'elles doivent être, elles aussi, d'une gravité exceptionnelle. Que les habiles recueillent donc minutieusement les prodiges, et qu'ils tiennent registre de leurs conséquences ! Ils en dégageront cet art de prévoir qu'est la divination. Arbitraires et naïvement anthropocentriques furent les premières solutions. Mais là encore le temps fit son œuvre. Les tables mêmes des prodiges que dressèrent les devins en firent ressortir peu à peu la régularité et le rythme. La collection des éclipses les montra périodiques, et permit un jour de les prévoir. [Hérodote, liv. II, 82]. De la statistique naquit ici la loi empirique.

IV. La mystique des nombres

L'invention des nombres et l'aperception de leurs propriétés suscitèrent chez les premiers penseurs une sorte d'émerveillement. Au travers du monde sensible ils venaient d'entrevoir un monde impalpable, fait de rapports, de symétries, de proportions, d'harmonies, — opposant à la matière confuse et fluente un édifice clair et immuable. Si la Nature n'est pas l'informe Chaos, c'est que les Nombres se sont emparés d'elle pour la construire conformément à leurs lois. Ce sont des forces inflexibles, porteuses et réalisatrices du plan cosmique. Une arithmétique pénètre la Nature et la rend intelligible. Qui veut la comprendre doit s'initier aux secrets des Nombres.

Quoi de plus parfait, de plus ordonné, de mieux rythmé que le ciel ? Or, la lune se renouvelle douze fois au cours d'une année solaire, et chacune de ses phases est de sept jours. Qui n'en conclurait, avec les astronomes d'Égypte et de Chaldée, au rôle éminemment ordonnateur des nombres douze et sept ?

Chez les Pythagoriciens l'affirmation est universelle et systématique : les propriétés des nombres contiennent l'explication de tout : l'arithmétique est l'unique science. Dresser le tableau complet des propriétés des nombres est la première tâche. La seconde sera de les retrouver coûte que coûte au travers des choses.

Pairs ou impairs, les Nombres semblent des personnages qui s'accordent ou se résistent mutuellement, en raison de structures qui les construisent en assemblages parfaitement ordonnés. Quelle chose remarquable que leurs produits, leurs racines, leurs cubes, leurs proportions ! Et tout cela est incorruptible et impérissable ! « *Ce qui a fait regarder tous les nombres indistinctement comme parfaits, c'est qu'en nous élevant insensiblement (de la nature de l'homme vers celle des dieux), ce sont les Nombres qui nous offrent le premier degré d'immatérialité* ». [Macrobe, *Comment. Scip.*, liv. I, ch. 5]. Or, la suite infinie des Nombres en comporte de singuliers : les impairs d'abord (*numero Deus impare gaudet*), et surtout les nombres premiers. De ceux-ci les plus importants sont la Monade (le nombre Un) et l'Eptade (le nombre Sept). Ce dernier, le nombre-vierge (*παρθενικός*), joue dans la Nature un rôle unique. Inengendré, il est parfait ; et ses multiples mar-

quent dans une même série autant de points caractéristiques (les âges climatiques).

Que l'arithmétique s'applique aux figures géométriques, elle y fera d'étonnantes découvertes ! On ignore le rapport de l'hypoténuse aux côtés de l'angle droit. Eh bien ! que l'on construise un triangle rectangle, dont les côtés auront respectivement trois, quatre et cinq pieds de longueur. On observera que la somme des carrés des deux premiers nombres (9+16) égale le carré du troisième (25). Le rapport cherché est ainsi trouvé. Les géomètres ont tâtonné pour donner une valeur approximative de π . L'arithmétique aurait pu la leur enseigner, par une simple combinaison des nombres 1, 3, 7. Qu'on multiplie par trois le diamètre d'un cercle, et qu'on ajoute au produit $1/7$ de ce diamètre ; si le cercle a 7 pieds de diamètre, le produit par 3 donne 21, et, le septième du diamètre étant 1, on obtient 22 pieds. Telle est la longueur de cette circonférence ; et la valeur arithmétique de π est de $22/7$, à savoir, 3.1428...

En astronomie, mêmes merveilles ! C'est l'arithmétique qui révèle les distances respectives des sept planètes. La progression géométrique des premiers chiffres pairs donne 2, 4, 8 ; celle des impairs 3, 9, 27. Que l'on intercale la seconde suite dans la première, et voilà trouvée la loi des planètes ! Prenant pour unité la distance de la lune à la terre, celle du soleil l'égale deux fois ; celle de Vénus égale trois fois celle-ci ; celle de Mercure quatre fois celle de Vénus ; Mars neuf fois celle de Mercure ; Jupiter huit fois Mars ; et Saturne vingt-sept fois Jupiter !... Ces sept planètes roulent sur des sphères mobiles entre deux sphères immobiles : celle d'en haut qui porte le ciel fixe, et celle d'en bas qui est l'immuable globe terrestre. Mais par leur mouvement les planètes produisent une harmonie que seule peut percevoir une âme dégagée de la matière.

La psychologie elle-même se voit enrichie. Les âmes humaines sont déchues du ciel. « *En passant au travers de la constellation « coupe de Bacchus », elles oublient les visions célestes ; elles n'en garderont désormais qu'une vague empreinte. Mais en traversant les sphères des sept planètes, chaque âme acquiert au passage l'une des facultés humaines : dans Saturne, le raisonnement et l'intelligence ; dans Jupiter, la force d'action ; dans Mars, l'audace d'entreprise ; dans le Soleil, la sensibilité et l'imagination ; dans Vénus, l'aiguillon du désir ; dans Mercure, la faculté de s'exprimer ; dans la Lune enfin, la puissance de développer et de propager un corps* » ! [Macrobe, *l. c.*, liv. I, ch. 12].

Quant à la médecine, elle tirera le plus grand profit de l'étude des Nombres. L'arithmétique lui rendra compte de la durée et de la périodicité des fièvres, ainsi que de la durée de la gestation des vivants. [Celse, *de arte medica*, II, 4].

Bien plus, la loi des Nombres se retrouve jusque dans la Morale. Celle-ci n'est-elle pas tout entière respect de l'égalité et de la proportion ? « *Les Pythagoriciens ont choisi le huitième nombre pour symbole de l'équité, parce que, à partir de l'Unité, il est le premier qui offre deux composants pairs et égaux (4 et 4), qui peuvent être eux-mêmes décomposés en deux quantités paires et égales* » (2 et 2) [Macrobe, I, 5]. L'emprise des Nombres est donc universelle. « *Mundum regunt Numeri* ». A quoi bon l'observation ? La mathématique est à elle seule toute la science ! Dieu est un géomètre, dira Képler, et sa création n'est qu'une réalisation de figures parfaites ! Même pensée chez Leibniz. « *Cum Deus calculat... fit mundus* ». Pour connaître la Nature, un tableau noir nous suffit !

V. La catégorisation

Dès que les hommes se soucièrent de comprendre la Nature, ils s'appliquèrent à lui découvrir un ordre. Mais il ne semble pas

que la notion de loi ait été la première à se former en leur esprit. Attentifs aux *choses* plus qu'aux *faits*, ils songèrent d'abord à répartir les choses d'après les caractères qu'ils leur découvraient.

A) La première de ces répartitions partage les pièces de la Nature (nous l'avons vu) en mâles et femelles. Elle est un principe fondamental de la mythologie et, au dire de Sénèque, elle fut, durant longtemps, le fond de la physique égyptienne. « *Les Egyptiens, écrit-il, reconnaissent quatre éléments; puis ils les distinguent chacun en mâle et femelle. L'air mâle est le vent; l'air femelle est celui qui est nébuleux et immobile; l'eau de la mer est mâle, toutes les autres sont femelles; le feu mâle est celui qui brûle et flamboie; la chaleur pâle et inoffensive est femelle; la partie résistante de la terre, rocs et silex, est mâle, celle qui se prête à la culture est femelle.* » [Quest. natur., 3, 14]. La Nature serait donc partagée en principes géminés complémentaires.

B) Mais on peut aussi les répartir en principes contraires. C'est une conception qu'on rencontre dans la Bible. « *Intuere in omnia opera Altissimi: duo et duo et unum contra unum.* » [Ecclesiastiq., 33, 15]. Elle est le principe même du tableau des contraires qu'avaient dressé les Pythagoriciens. Ils avaient constitué dix couples antithétiques qui étaient censés tout contenir: fini et infini; impair et pair; un et multiple; droit et gauche; mâle et femelle; repos et mouvement; droit et courbe; lumière et ténèbre; bien et mal; carré et solide irrégulier.

C) On peut enfin se demander quelles questions l'esprit se pose à l'endroit de toute chose; et c'est alors le tableau des catégories. L'Inde avait déjà celui de Kanada, quand Aristote, escortant Alexandre, prit contact avec les Gymnosophistes. Le voici: la substance, la qualité, l'action, le commun, le propre, la relation. Aristote complète la liste: la substance, la quantité, la qualité, la relation, le lieu, le temps, la situation, la manière d'être, l'action, la passion. Ce grand effort de Logique aboutissait à un questionnaire méthodique de l'esprit. Une seule chose lui manquait: l'art de trouver les réponses!

O. LEMARIÉ.

En quelques lignes...

Encore des statistiques universitaires

Le Bureau de Statistiques universitaires, créé à l'initiative de nos grandes Fondations de la rue d'Egmont, vient de publier une série de documents fort susceptibles d'orienter parents et jeunes gens, également soucieux de l'avenir.

Il s'agit des résultats complets d'une longue et patiente enquête relative aux porteurs de diplômes de nos universités et hautes écoles.

Les diplômes pris en considération sont ceux qui ont été délivrés, non seulement par nos quatre universités nationales, mais aussi par la Faculté polytechnique de Mons, par l'Ecole vétérinaire de Bruxelles, l'Ecole des Textiles de Verviers, les Instituts agronomiques de Gembloux et de Gand, les Instituts supérieurs de Commerce de Gand, d'Anvers (2) et de Mons, l'Institut supérieur commercial et consulaire de Mons, l'Ecole des Hautes Etudes commerciales et consulaires de Liège, l'Ecole militaire et l'Ecole de guerre, l'Université coloniale.

Pour le classement des titulaires de plusieurs diplômes, il a été tenu compte seulement du diplôme qui confère au porteur

le droit d'exercer sa profession principale; et quand on fait le relevé des professions, c'est également la profession principale qui, seule, est retenue.

Ajoutons que des renseignements ont été recueillis sur les diplômés des universités et écoles supérieures étrangères, et que l'on trouvera aussi dans ces tableaux l'indication des jurys institués par le Gouvernement pour décerner des titres universitaires.

Suite du précédent

Cela étant, comment se présentent les résultats de l'enquête?

J'ouvre le gros fascicule aux pages 14-15; et je vois, sur un tableau parfaitement clair, quelle est la répartition des diplômés des universités et écoles supérieures belges par province, suivant la nature du diplôme. C'est ainsi que, pour ce qui concerne la Faculté de philosophie et lettres, on compte, dans le Brabant, 64 licenciés en philosophie (dont 24 femmes), 24 licenciés en histoire (dont 7 femmes), 28 en philologie classique (dont 10 femmes), 26 en philologie romane (dont 14 femmes), 20 en philologie germanique (dont 8 femmes), 34 (dont 18 femmes) en histoire de l'art et archéologie; la philosophie thomiste (baccalauréat, licence, doctorat) a attiré 73 étudiants, dont 4 femmes seulement; enfin, le doctorat en philosophie et lettres (ancien style) compte, en Brabant, la masse imposante de 672 diplômés, dont 151 femmes.

Tous les tableaux sont à l'avenant, pareillement méthodiques, exprimés en un ordre rigoureux que souligne une claire et nette typographie. Nul doute qu'ils ne soient appelés à rendre d'efficaces services.

Voici une répartition, pour l'ensemble du royaume, des diplômés des universités et écoles supérieures de chez nous, suivant l'âge et les études entreprises. On y voit que 10 étudiants seulement, sur un total de 40.566 recensés, ont conquis leurs titres universitaires avant la vingtième année: 1 pour les sciences appliquées; 4 pour les sciences commerciales, économiques, financières, consulaires et coloniales; 1 pour les sciences politiques, sociales et administratives; 1 (car c'est une jeune fille cette fois) pour la pédagogie; 1 pour l'agronomie; 2 devant les jurys de l'Ecole militaire.

Deux tableaux qui se font suite indiquent, d'abord, la répartition des diplômés suivant les études faites et la profession exercée; en second lieu, et par manière de contraste, la répartition des diplômés « inoccupés » (c'est un euphémisme administratif), suivant l'âge et la nature des études. Nous constatons que ces chômeurs intellectuels — n'ayons pas peur des mots — sont, aujourd'hui, au nombre de 1.384, le gros contingent se recrutant surtout dans les « moins de vingt-cinq ans ».

Des statistiques forcément plus sommaires visent la répartition des diplômés des universités et écoles supérieures étrangères.

Mais la partie la plus copieuse de cette vaste documentation concerne, pour le royaume et pour chacune des quatorze catégories d'études considérées (agriculture, forêts, élevage et pêche; industrie; commerce, y compris les banques, le crédit, les assurances; professions libérales; enseignement — officiel et libre — à tous les degrés; organismes sociaux; magistrature; corps diplomatique et consulaire; organismes internationaux; armée; services publics, dans le cadre de l'Etat, de la province, de la commune; organismes contrôlés par les pouvoirs publics; administration et gestion de biens privés; professions indéterminées), la répartition de nos diplômés par groupes d'âges et suivant la profession principale. La lecture de chacun de ces tableaux fournirait matière à des commentaires intéressants. Nous avons voulu, simplement, signaler au public curieux la source où il

pourra puiser sa documentation sur l'état du marché intellectuel en Belgique.

Une note sur les diplômés étrangers, classés eux aussi d'après les quatorze catégories énumérées plus haut, clôt ce monument de patience et de conscience qui, sur la foi du recensement de 1937, fait honneur au Bureau de Statistiques universitaires et à ceux qui l'ont, de toutes pièces, forgé.

La réforme de l'enseignement secondaire espagnol

Les « humanistes nouveaux », comme ils disent, ne sévissent pas seulement chez nous. En Espagne, ils avaient réussi, poursuivant leur œuvre de dénationalisation, à couper les racines les plus tenaces, les plus profondes, de la civilisation méditerranéenne. Le grec était leur bête noire. Et l'illustre Menendez y Pelayo déplorait en vain son progressif et périlleux abandon. Mais voici que le porte feuille de l'Education nationale vient d'être dévolu à un fervent disciple de Menendez y Pelayo et de ce grand humaniste que fut A. Bonilla y San Martín : Don Pedro Sainz Rodriguez. Par la Loi sur la réforme de l'enseignement moyen en Espagne, on peut dire que les errements sont abolis et qu'une période nouvelle — une glorieuse période — s'ouvre de nationalisme spirituel.

Le baccalauréat de demain est établi sur de larges et sûres assises religieuses et humanistes. La religion vient en premier lieu, au programme des études. Puis, la langue et la littérature espagnoles. Puis, les langues anciennes, dont le grec, remis à l'honneur. Puis, les sciences mathématiques.

Un cycle préliminaire de trois années prépare les candidats aux carrières qui n'exigent pas des études plus approfondies : comme le Commerce. Un second cycle, plus complet (de 5 années) vous achemine vers d'autres carrières pour lesquelles le baccalauréat intégral n'est pas requis. Ce baccalauréat lui-même suppose sept années d'études : au terme desquelles le jeune homme est parfaitement apte à franchir le seuil de l'Université.

Des mesures d'éducation physique, artistique, prémilitaire et patriotique complètent l'économie d'un projet qui voit large. Est rendu obligatoire le Livret scolaire individuel. La distinction périmée entre l'enseignement de l'Etat et l'enseignement privé ne subsiste plus. Pauvres et riches ont désormais les mêmes facilités de s'instruire. Et le législateur a fait œuvre sage en excluant les professeurs des fonctions d'examineurs : précaution indispensable dans un pays où le régime des épices ne se laissera pas extirper en un tourne main.

Sainz Rodriguez a bien mérité de son pays. S'il est vrai que la victoire de Sedan fut préparée par le maître d'école prussien, que ne peut-on attendre d'une Espagne redevenue chrétienne et qui retrouve, du même coup, le chemin de l'école et de la tradition?...

La Vénus de l'Etrat

Une histoire — une de plus! — à verser au dossier des supercheres archéologiques. Nous avons connu les fameuses briques de Glozel; la fausse tiare de Saitapharnès avait empêché bien des académiciens de dormir. La Vénus de l'Etrat renouvelle, grâce à la souriante habileté d'un truqueur par nécessité, l'aventure du chef-d'œuvre exhumé, des commissions d'expertise, de l'émoi du monde savant... et de la déconvenue devant le pot-aux-roses.

Or, des paysans avaient mis au jour, dans un champ (le scénario est classique), au petit village de l'Etrat, sur la rivière Furans, à une lieue de Saint-Etienne, la tête et le torse harmonieusement modelés d'une Vénus digne de Praxitèle. Quelle ligne! quel galbe! Dans le pur paros (à nous, Leconte de Lisle et les *Poèmes antiques*!)

le statuaire inconnu avait fait, de la Déesse de l'Amour, la rivale en proportions et en grâce cambrée de ces Vénus étiquetées qui peuplent les niches de choix et les salons carrés de nos plus grands musées. Les Beaux-Arts en bavaient. Ils déploraient seulement que les injures du temps eussent mangé le nez, rompu le bras, fait disparaître les jambes de la statue.

... Quant un tailleur de pierre, — l'Italien Francesco Cremonese, — immigré et sans gloire, confesse la supercherie. C'est lui qui, de son ciseau quotidien, a modelé, dans un bloc venu de Carrare, les formes divines. Une nuit, aidé de son beau-frère, il a mutilé l'ouvrage de ses mains; et ils sont allés l'enfourir dans la terre!

Francesco Cremonese, les spécialistes de la statuaire antique ne vous le pardonneront jamais! Ni nous non plus, d'ailleurs, qui préférons aux froides réalités les songes menteurs. Il fallait laisser à votre Vénus de l'Etrat son incognito merveilleux. Il fallait que se publiassent, sur le chef-d'œuvre exhumé de sa gangue, mémoires érudits, poèmes enchantés. Vous avez tué un rêve. C'est bien plus grave que de mutiler un torse. Et l'on souhaiterait presque que, pour vous punir de votre talent et de votre duplicité, les bonnes gens du village de l'Etrat ne vous confiassent même plus le soin de tailler la pierre bleue qu'ils voudraient mettre, au champ des morts, sur leurs repos.

EN ÉGYPTÉ

Religion et politique⁽¹⁾

Conférence

(*Pessima occupatio et afflictio mentis*)

— Eh bien! Et ce train, donc?

Voici un quart d'heure que nous stationnons devant la barrière, et toujours rien... Je m'étonne de la patience du Père Englebert.

— Ça, dit-il, c'est arabe. Ce sont les Arabes qui maintenant exploitent les chemins de fer : alors, vous comprenez, les trains roulent à leur façon, et non pas à la nôtre. Moi, je suis habitué.

— Mais nous allons être en retard!

— Oui. Et puis? Un Arabe, ça n'est jamais en retard, parce que ça n'a pas d'heure. Un fellah non plus. Demandez-leur de faire quelque chose, leur premier mouvement est de répondre : « Boukra, demain... » Ils ont horreur de démarrer.

— Ce n'est pas comme vous...

Enfin un lointain sifflement annonce que l'événement est proche. Entre le moment de l'annonce et celui de l'événement on aurait pu ouvrir la barrière et faire encore passer tout le monde sans se presser.

C'est un train de marchandises, chargé de ballots de sucre. Il défile à une allure de procession. Après quoi... nous devons attendre qu'un second train (peut-être le même?) redéfile en sens inverse.

Quand nous franchissons le passage à niveau nous avons perdu une demi-heure. Dans toute cette foule je n'ai pas entendu une protestation. C'est admirable!

Je réalise que je suis très loin de la Belgique.

(1) Voir la *Revue catholique* du 18 et 25 novembre.

Voyages IMMO

Administration : Rue de Ligne, 15. Tél. : 17.23.90
Comptoirs : 12, place de Louvain (Hall Banque Nagelmackers
Fils et Cie). Tél. 17.22.90 et à partir du 1^{er} décembre : 30, avenue
de la Toison d'Or. — Tél. 11.52.09.

BRUXELLES



Voyages NOEL 1938

Voyages collectifs
SPORTS D'HIVER
du 22 décembre au 3 janvier

FRANCE : Contamines (1.200 m.), fr. 1.085; Chamonix (1.000m.)
1.220 fr.
TYROL : Gargellen (1.475 m.), St-Anton (1.400 m.), Obergurg
(1.970 m.), Hochsölden (2.070 m.), A partir de 1.180 fr.
ITALIE : Clavières (1.800 m.), 1.245 fr.; Breuil-Cervinia
(2.050 m.), 1.300 fr.
SUISSE : Zermatt (1.600 m.), 1.325 fr.; Adelboden (1.400 m.),
1.620 fr.

Noël à Rome

Splendide voyage collectif de onze jours en chemin de fer, départ
de Bruxelles le 22 décembre prochain. A travers les Alpes françaises,
par Gênes, Pise, Rome, Florence, etc. **Messe de minuit**, à Saint-Pierre
de Rome. A partir de 1.085 fr. en 3^e classe (suppl. pour 2^e classe,
270 fr.). Demandez programme.

Noël à Reims (en autocar)

Départ le 24 décembre, à 10 h. 30. Déjeuner, dîner sous la présidence
de **CURNONSKY**, prince des gastronomes. **Messe de minuit**, à la
Cathédrale (facultatif). Souper de réveillon. Le lendemain, déjeuner.
Tous les repas, champagne à volonté. Prix : 350 fr.

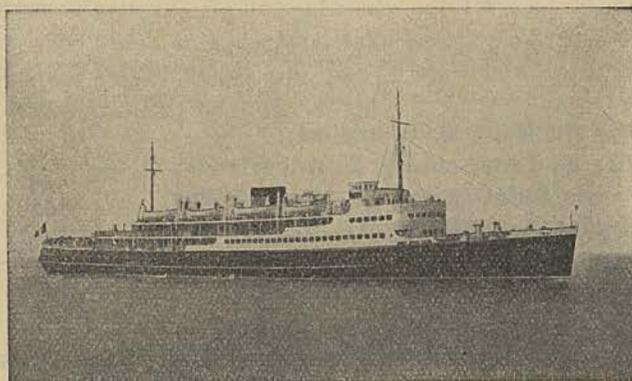
Nos Grands Voyages inédits

A travers le **SAHARA** en autocar (22 jours). Départs les 17 dé-
cembre 1938, les 4 février, 4 mars, 1^{er} avril 1939.
Principales étapes : Alger, Ermitage du Père de Foucauld, Figui,
Colomb Béchar, Adrar, El Goléa, Ouargla, Touggourt; 1^e classe,
5.500 fr.; 2^e classe, 5.100 fr.; 3^e classe, 4.650 fr.

Commandez-nous tous vos billets de chemin de fer. Un coup de
téléphone, une demi-heure après, ils vous sont livrés à domicile, ainsi
que réservation de places pu'llman, réservation d'hôtels, etc., au prix
officiel des tarifs.

OSTENDE- DOUVRES

première ligne anglo-continentale
pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s Prince-Baudouin (1934) et Prins-Albert (1937)

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ
NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays
et Agences de voyages

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

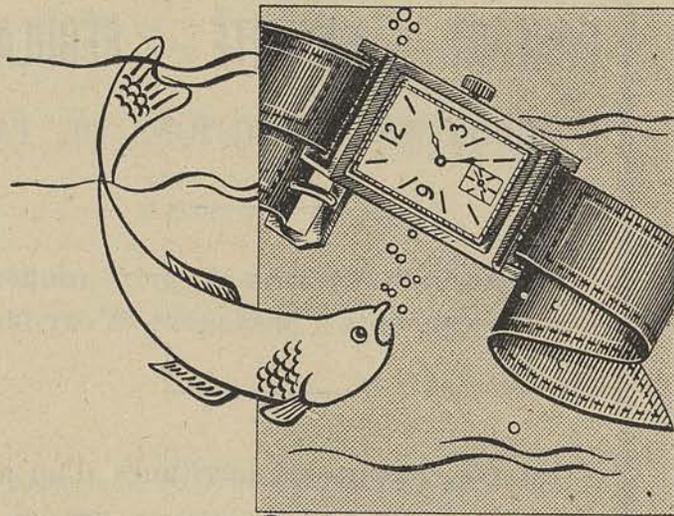
Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Salnotelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffshelm, 38, Bruxelles;

Rue du Ballin, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

L'imperméable



Wyler
incassable

La montre

préférée
de tous
les sportifs

En cinq minutes nous sommes à Hawadiyeh, quartier européen : de part et d'autre de jolies avenues, des villas, tous volets baissés, enfouies dans des massifs de jasmin et de bougainvillées en fleurs, dans des jardins tout diaprés de glaïeuls, de roses, de cinéraires, de gueules-de-loup et de pois de senteur : le plein été en février. Mais je suis trop malade pour en jouir. Un seul désir : me coucher, dormir!...

Au presbytère, le Père m'invite à me rafraîchir. La « salle de bain » où il m'introduit me semble un poème : il y a là une baignoire, en effet, mais aussi de la vaisselle à côté d'un water-closet, des vêtements, des ustensiles, des pots de confiture, du papier hygiénique, que sais-je encore : ce local cumule les fonctions de cabinet de toilette, d'arrière-cuisine et, à l'occasion, de chambre à coucher. « C'est mieux de l'autre côté, me dit-il, vous verrez tout à l'heure, car nous devons nous dépêcher. »

De fait nos incidents de voyage nous ont mis en retard, et nous sommes attendus à dîner chez le directeur de la raffinerie, M. Abraham. Quel nom sympathique! Lui-même aussi; et son hospitalité est si aimable que je suis tenté de supprimer le « monsieur » et de dire simplement : « Abraham », et de penser que nous sommes les trois anges reçus par le patriarche (le Père Englebert comptant pour deux, naturellement). « Et Abraham prit un veau tendre et bon et le fit apprêter, et il prit aussi du beurre et du lait, et il mit tout devant eux, et ils mangèrent. »

Hélas! je ne puis toucher ni au veau tendre et bon, ni au beurre ni au lait. J'en suis réduit à regarder manger le Père Englebert. Cela me dédommage : il compte pour trois en ce moment. Madame — Sarah — s'empresse de me préparer une infusion de sauge : « C'est si bon pour l'estomac... » Je voudrais, décidément, être l'ange pour la bénir.

Abraham — pardon, M. Abraham est le premier lieutenant de Naus Bey. Ce n'est pas peu dire : les sucreries sont, après le coton, la principale industrie de l'Égypte ; et M. Abraham, qui est un industriel de race, a fait de l'usine d'Hawadiyeh une entreprise formidable, qui raffine non seulement tout le sucre de l'Égypte, mais encore des sucres étrangers importés à cette fin.

Il veut me faire visiter ses machines. Mais non, je suis trop fatigué, je dois m'excuser. Et c'est vraiment dommage, car j'aurais un plaisir rare à poursuivre l'entretien avec cet homme cultivé, si sérieux et si averti, et à m'attarder dans cette hospitalière demeure, dans ce salon aux volets baissés, où tout a été savamment calculé pour entretenir une exquise fraîcheur (le souci majeur dans ce pays).

Nous rentrons à la cure, par « l'autre côté », où le Père Englebert a bâti; et de vrai, c'est mieux par ici : un petit hall clair face au Nil, avec des fauteuils d'osier — oui, monsieur, comme chez la marquise — une salle à manger coquette, une chambre à coucher avec moustiquaire (je ne sais pourquoi, je me sens envers le P. Englebert le devoir strict de rapporter tout ceci). Mais la chambre à coucher seule m'intéresse, en vérité :

— Père, j'ai un besoin urgent de me reposer...

— Bien, entrez là. Inutile d'abaisser la moustiquaire : il n'y a pas de moustiques.

Lé brave homme! C'est sa chambre sans doute. Mon Dieu, il va coucher à la salle de bain, lui?

Un premier regard me montre cinq ou six gros moustiques collés aux murs. Br... L'ennemi numéro un. Le Père ne les sent pas, sans doute, l'heureux homme! Je commence la chasse.

Vlan! la porte s'ouvre : c'est lui, de nouveau :

— Venez saluer M. Marie, l'ingénieur en chef du matériel.

— Oh! Père, je n'en puis plus...

— Une minute, seulement, venez : il est si gentil!

Impossible de refuser, d'autant plus que, vu la qualité de la voix, M. Marie ne peut pas ne pas avoir entendu. J'y vais. Notre hôte nous apporte une bouteille de bière et des cigares et... s'en va. Oh! le traître! Me voici seul avec M. Marie : l'homme le

plus sympathique du monde, mais que faire, avec une telle fatigue? Au bout de trois quarts d'heure enfin le cher Père vient me relever. Je rentre dans ma chambre — dans sa chambre — et poursuis ma chasse, malade à rendre l'âme.

Vlan! Nouvelle irruption : comme ça, sans frapper (pour gagner du temps).

— Pourriez-vous confesser les sœurs?

Juste ciel!... Mais ceci se refuse encore moins. *In nomine Domini...* Je vais confesser les sœurs. Quand je rentre, la maison est déserte. Je réintègre la chambre « sans moustiques ». Ma tête tourne. Si je m'étendais...

Vlan! Encore lui : il est infatigable. Il prétend m'entraîner à je ne sais quelle visite. Cette fois je l'envoie à la gare :

— Dites, si vous voulez que je sois en état d'aligner trois phrases tout à l'heure, laissez-moi me reposer un peu, de grâce...

Je ferme la porte à clef. Je suis à bout. Je me couche.

A partir de ce moment mes souvenirs s'obscurissent dans le cubisme et prennent la forme fragmentaire et enchevêtrée d'un dessin de Braque. Je les transcris tels quels (les morceaux) : Voyons cette conférence : comment préparer ça? Rien ne vient : le plafond est muet... Bon, un moustique sur la moustiquaire : qu'il y reste, je ne bouge plus. Le Nil derrière les rideaux, une voile de felouque qui passe, qui glisse... à travers un moustique : encore un, collé au rideau. On a frappé à la porte : tiens, elle est vitrée. Je réponds : « ... la gare! » Et je ris. « Souffrir est le meilleur : ça va! » Cette conférence... Allons, six milligrammes de strychnine... Je me retrouve — comment? — à l'extérieur, le soir, mené au lieu du supplice entre deux gendarmes : l'un est le Père Englebert. Les lumières électriques lui font une barbe de saint Nicolas — une auréole qui s'est trompée de côté — et lui mettent une étoile au bout du nez. Il est rigolo. Je ris. « Quoi? dit-il. — Rien... » Les arbres ont l'air de décors de théâtre, tout plats, les fleurs sont artificielles : conte de fée. Voici la salle du cercle, pleine, toute bruisante, la tribune, la carafe d'eau — pourquoi pas la ciguë plutôt? *Christo confixus sum cruci*. Oui, se laisser vider les veines, comme Lui, pour Lui... C'est doux. Présentations. Je monte à l'échafaud. Tâchons de leur faire un peu de bien : Venez, Esprit-Saint, car moi... Je parle, je dois avoir parlé, c'est bien sûr... Mais oui, je vois encore ces sourires, ces regards sympathiques : ils comprennent, c'est drôle — moi pas. Je dois aussi être rentré à la cure, certainement, m'être couché — enfin! Oui, je me rappelle cette étoile, splendide, dans le carreau supérieur de gauche... *In manus tuas, Domine...*

J'emprunte le reste à Cocteau :

Au fil du bol
éol
ien oé ié
mon doigt mouillé
éveille
un astre

éo ié iu ié
é é ié io ié
.....
iéiaoaia ieuia ieuia
oa oa ieuia
ié ié é é
é coule

la musique des étoiles (1).

(Copie certifiée conforme.)

Cocteau est un grand poète. Bonsoir.

(1) JEAN COCTEAU, *Poésie* (Gallimard, Paris), pp. 52-53.
N. B. — L'auteur est toujours en liberté.

« Le réveil de l'Égypte »

Comme, pour la troisième fois, je roule vers Héliopolis, l'aimable ami qui me conduit s'est arrêté, à mon intention, devant le monument érigé près de la gare du Caire — « le réveil de l'Égypte » : une femme soulève son voile, le bras posé sur la tête d'un sphinx qui se dresse sur ses pattes de devant.

L'inscription est en arabe et... en français : le Français reste ici l'ami, celui qui a donné sans prendre (Il faut convenir que le réveil de l'Égypte date de Bonaparte). L'ennemi, c'est l'Anglais. Oh ! il a donné, lui aussi, et beaucoup, mais il a le tort d'avoir su se payer : il a pris le canal de Suez à ce malheureux Ismaïl, et a failli empocher le pays tout entier. Cromer, Kitchener, Allenby, lord Lloyd, ces noms donnent encore froid dans le dos aux nationalistes d'ici : des proconsuls. S'ils ont fait un bien immense à l'Égypte, il faut dire qu'ils se sont montrés parfois passablement cassants.

Tout cela est presque oublié aujourd'hui. La jeune Égypte a fait du chemin depuis la banqueroute d'Ismaïl et la défaite d'Arabi Pacha — les deux dates noires de son histoire : en 1922 proclamation de l'indépendance, le khédive Fouad devenu roi, l'an passé le traité anglo-égyptien, et aujourd'hui la Conférence de Montreux qui se prépare à abolir les Capitulations. C'est l'esprit de Zaghloul qui triomphe. Zaghloul le vieux tribun intraitable, fondateur du Wafd (parti de l'indépendance), devenu héros national : c'est à lui que l'on pense ici. Il est, ma foi, bien sympathique, avec son idéal intransigeant, son énergie et ses malheurs. Un mouvement d'indépendance est toujours sympathique.

Mais ce monument... Il ne manque pas d'allure; et pourtant quelque chose cloche — est-ce dans la ligne, est-ce dans l'idée? Dans les deux sans doute. Mais oui, ce sphinx aux pattes rectilignes — un sphinx style vingtième siècle (après Jésus-Christ), quelle idée! — pourquoi remue-t-il, d'abord? Un sphinx est, par nature, immobile. Et le mouvement de celui-ci est en tout cas démesuré : son geste est celui d'un lion.

Et puis... quoi donc encore? « Le réveil de l'Égypte » : oui... mais qu'est-ce que l'Égypte? Ce sont les Égyptiens, c'est-à-dire les fellahs et les Coptes. Or ce ne sont pas eux qui se réveillent, bien sûr. Ce sont les Arabes, la race conquérante : c'est le vieux maître qui a chassé le nouveau. La situation est celle-ci : une minorité d'Arabes gouverne la vieille race qui travaille pour eux et continue à faire la richesse du pays sans en profiter.

Si j'avais à refaire le monument, je le concevrais à peu près comme ceci : un sphinx, oui, mais décidément bien endormi, lui; et puis la jeune Égypte arabe, je la montrerais, mon Dieu... qui s'assied dessus, tout simplement. Je ne tiens d'ailleurs pas plus que cela à mon idée.

Sans doute les Arabes sont ici depuis treize siècles. C'est quelque chose, et cela leur confère un droit de cité. Mais selon moi ce ne sera le « réveil de l'Égypte » que quand les vrais Égyptiens auront recouvré un droit de cité égal : oui, j'admettrai alors que le sphinx bouge un peu. Il y a, paraît-il, un député copte au Parlement. Un : c'est mince pour représenter l'Égypte millénaire, chez elle.

Tandis que je me livre à ces réflexions, nous roulons sur la belle autostrade fleurie de bougainvillées mauves.

— Tout cela, me dit mon camarade, ce sont les Européens qui l'ont fait. Les Arabes en ont profité, et maintenant ils ne songent qu'à se débarrasser de nous.

— Mais... c'est naturel : l'enfant a grandi; il laisse ses lisières. Cela me semble normal.

— Ouais, à condition que l'enfant tienne sur ses jambes. Mais il n'en est pas là... Heureusement que les Anglais n'ont pas tout lâché : regardez.

A notre droite d'immenses casernes témoignent que l'occupa-

tion militaire réservée dans le traité n'est pas encore un vain mot. L'Angleterre veille au grain. Et il faut dire qu'elle le fait cette fois avec une discrétion, un tact, un sens des réalités tout britanniques : je n'ai pas rencontré un seul soldat anglais au Caire ni à Alexandrie. Mais il ne s'agit pas que rien bouge! L'Angleterre a le secret des solutions nuancées.

— Il me semble, dis-je, que dans un « royaume indépendant » les Anglais sont encore bien chez eux...

— Qu'ils y restent! repartit mon ami avec vivacité. Le jour où ils s'en iront, la paresse orientale reprendra le dessus et le pays retombera dans son inculture séculaire. Voyez, déjà maintenant le gouvernement cherche à remplacer partout les Européens par des Arabes; dès qu'ils y sont tout va de travers. Sans compter que notre situation devient plus que précaire. Notre sécurité aussi. Nous méritons mieux comme reconnaissance : le réveil de l'Égypte, c'est nous qui l'avons fait! Et une fois réveillée, elle nous chasse. Ça n'est pas chic.

— Non, ce n'est pas chic, mais avouez qu'en lui faisant du bien, nous avons d'abord cherché le nôtre.

— Naturellement : vous ne voudriez pas...

— Et qu'on a eu souvent des torts envers ces gens en voulant trop les dominer, et d'une façon trop méprisante.

— Est-ce une raison pour tout casser, maintenant que les choses sont mises au point? Ils ont tort, à leur tour... Et puis, savez-vous quoi? Si les Anglais s'en vont, ils auront les Italiens. Il y a en Égypte une véritable pénétration italienne qui s'organise. Un jour nous verrons le conflit entre les deux impérialismes.

— Eh! qu'ils les renvoient donc dos à dos! Savez-vous mon sentiment? Je voudrais qu'on laisse chaque peuple vivre librement à sa façon : c'est d'ordinaire la bonne.

— Eh bien! ce serait du propre ici! Vous pourriez vous remettre à voyager en dahabieh et à dos de chameau.

— Pourquoi pas? A mon sens c'est de la sorte et pas autrement qu'il faudrait voyager en Égypte : à la façon des Égyptiens. Qu'ont-ils besoin qu'on leur donne des chemins de fer, des autostrades, des usines et... des cinémas? Et qu'on importe chez eux tout ce qui nous empoisonne chez nous? Et qu'on gâte leurs villes par des quartiers européens en style néo-barbare?... Et qu'on leur fasse des villes artificielles comme celle-ci?

Nous sommes entrés à Héliopolis, la fausse oasis. Une fois de plus je suis peiné de son style de fac-similé. Ceci aussi sonne faux. L'Européen est aussi emprunté quand il veut jouer oriental que l'Arabe quand il joue européen. Ne confondons pas les genres.

Or dans l'après-midi, ayant à expédier une carte par avion, je pénètre dans un petit bureau de poste. Derrière une sorte de comptoir un employé arabe me fait d'abord attendre un temps respectable avant de daigner s'occuper de moi. Il se retourne enfin. Bon, il ne comprend pas le français, guère davantage l'anglais. Je finis par lui faire entendre que j'ai mis des timbres sur ma carte, et qu'il faudrait suppléer pour l'envoi par avion. Il se gratte la nuque : eh! eh! il sait bien quels timbres il doit mettre sur une carte-avion, mais il s'agit ici de faire une soustraction. Problème! Il s'arme d'un crayon, se livre à de laborieux calculs, qu'il recommence trois fois, ouvre enfin un tiroir où il y a, pêle-mêle, des timbres, des papiers, des chiffons, de la ficelle, et, tout en continuant à marmonner son arithmétique, colle un timbre, recalcule, en colle un second, puis, pris d'un doute, va soumettre le cas à un confrère. Après palabres il s'avère qu'ils sont en désaccord, et ils s'en vont présenter la carte litigieuse au percepteur. C'est cela, il y a erreur. Mon bonhomme revient, joue de l'ongle et de la salive pour décoller ses timbres, en recolle de nouveaux, et va derechef consulter le percepteur. Cette fois ça y est. Je veux payer : il fait sonner ma pièce sur le comptoir, l'examine recto et verso, la fait de nouveau sonner (le pays

est plein de fausses pièces), compte sur ses doigts, me rend enfin ma monnaie. L'opération a duré dix grosses minutes.

Vrai, pour un représentant de l'Egypte réveillée, celui-ci me paraît encore bien endormi. Je dirais bien à mon tour, en sortant de là : « Que les Anglais restent! Et qu'ils reprennent donc en mains les services publics! » Mais oui, c'est l'un ou l'autre : vivre, à l'arabe ou vivre à l'européenne. Ils ont choisi ce dernier parti qu'ils le fassent alors proprement ou qu'ils se fassent aider. Pourquoi mettent-ils leur vanité à se ridiculiser, en jouant un rôle qu'ils ne connaissent pas encore? Etre Européen est devenu si compliqué que c'en est une sorte de spécialité : qu'ils gardent les spécialistes jusqu'à ce qu'ils en aient formé d'autres. Or cela ne se fait pas en quelques années : cela est fonction de l'instruction générale de la nation, et celle-ci, je l'ai dit, dépend d'autres facteurs d'une importance majeure. C'est une grosse entreprise où il ne faut pas brûler d'étapes.

Qu'ils repoussent donc la domination de l'étranger — j'y applaudirai de tout cœur — mais sans faire fi de l'aide de l'étranger. C'est ainsi qu'en eût agi, je crois, le grand Méhémet Ali.

Ceci me pousse, rentré chez moi, à reprendre le joli livre, si attrayant, si franc — trop franc, disent certains —, et si instructif, de ce cher Firmin van den Bosch (1), qu'il m'a donné pour le voyage. Eh bien! oui, il voyait clair quand, en 1922, il mettait le gouvernement égyptien en garde contre un essai prématuré de démocratie. J'admire la sagesse, le haut sens politique de sa lettre à Saroit Pacha :

« ... Quand les Constituants de 1830 (en Belgique) codifièrent nos libertés, ils les accordaient à un peuple déjà arrivé à la maturité politique. Malgré cette maturité, ils se gardèrent bien de mettre aux mains de ce peuple l'arme d'un suffrage trop étendu.

« ... L'apprentissage de la liberté par un peuple ne peut se faire que sous la conduite d'un pouvoir exécutif qu'anime une tradition supérieure... Cette tradition doit être incarnée dans le roi, et celui-ci doit être muni des pouvoirs nécessaires pour la défendre, à travers les fluctuations qui se produiront. »

Que ne l'a-t-on écouté! Pauvre roi Fouad! A peine investi du pouvoir royal, son premier geste a été de le résigner entre les mains de la démagogie. Comme d'habitude quand on imite quelqu'un, l'Egypte nous a pris ce que nous avions de pire : et depuis lors ses élections ont été de la farce et ses parlements des pétaudières.

Les dernières phrases que j'ai citées, mais c'est nous-mêmes qui devrions encore nous les appliquer : restaurer l'exécutif entre les mains du Roi! Et c'est à l'adresse des Belges que je cueille dans cette lettre le passage que voici : « A cet égard, l'idée que préconisa en Belgique un grand serviteur du roi Léopold II, M. Banning, serait à examiner : c'est de soustraire aux caprices du parlementarisme les deux ministères des Affaires étrangères et de la Guerre. »

Ah! mon Dieu, que c'est donc vrai! Je voudrais avoir là-dessus l'avis de M. Devèze, et celui de M. Spaak...

Oui, permettre au Roi d'être roi : ne serait-ce pas là notre réveil à nous?

Le roi Farouk

— Voulez-vous voir le roi? me demande le P. Augustin en entrant chez moi en coup de vent.

— Le roi?... Quel roi?

— Le roi Farouk. Il vient visiter la banque Misr : juste en face.

— Ah!...

J'hésite un moment.

— Bah! Qu'ai-je besoin de voir le roi Farouk? J'ai du travail. Merci.

Mais un quart d'heure plus tard, comme je reconduis un visiteur, je vois la terrasse de l'église pleine de monde. « Il va arriver » me crie-t-on. Je me laisse tenter et vais m'accouder à la balustrade. La banque Misr est de l'autre côté de la rue : on est ici en première loge.

La foule massée sur les trottoirs est toute pointillée par les centaines de taches écarlates qu'y font les tarbouches (c'est ainsi que s'appelle ici le fez). Il y a pour le moment une « question du tarbouche » qui divise le pays en deux camps : on est pour le tarbouche ou contre le tarbouche, les wafdistes voulant faire de ce couvre-chef un emblème national. Pour moi, nationalisme ou non, je suis nettement contre : le tarbouche n'est pas beau. Ah! si c'était le turban, cette magnifique coiffure, si orientale! Mais ce pot de fleur renversé manque vraiment de style et dénature de façon disgracieuse l'expression du visage. Passe pour le militaire; mais sur une tête de civil cela fait, comment dirai-je? un peu gugusse.

En face de nous la banque Misr, grand bâtiment d'un genre néo-arabe assez peu réussi. A la porte l'état-major de l'administration attend, l'air officiel et gourmé. Dans la rue, des agents de police, quelques notables, des officiers, certains très chics sous l'uniforme kaki. Malgré le barrage, une masse d'Arabes continuent à passer : la police est indigène : alors...

Des hommes de corvée en galabieh promènent sur l'asphalte, avec une magnifique lenteur, d'immenses balais de brindilles. Cet exercice chorégraphique amène l'un d'eux devant un officier occupé à causer. Celui-ci ne bouge pas. Sans broncher, l'autre passe son balai à cinquante centimètres autour des bottes, et continue, comme s'il avait rencontré un poteau électrifié.

Le roi se fait attendre. On cause.

— Que pensez-vous de Rex? me demande quelqu'un.

C'est étonnant ce qu'on me pose cette question ici.

— Rex? Mon Dieu, Rex a eu le mérite de signaler le premier un grand mal.

— Quoi donc?

— Le péché originel. On découvre cela entre vingt et trente ans.

— Il aurait fort à faire ici. En fait de scandales politico-financiers les Egyptiens sont un peu là — sauf qu'ici cela ne scandalise personne. Il est admis que le premier devoir d'un ministre est de s'enrichir. L'exemple d'ailleurs vient de haut : le roi Fouad était pauvre en accédant au trône; il laisse à son successeur la plus grosse fortune d'Egypte.

— Oh! quant à cela, je ne réclame pas : le roi devrait toujours être l'homme le plus riche de son pays, parce qu'il doit être le plus puissant et le plus magnifique.

Voici qu'arrive la police anglaise, à cheval : cette fois, le roi ne doit plus être loin. Echange de saluts « cordiaux » avec les officiers arabes. Je voudrais connaître le degré de sincérité de cette cordialité. Instantanément l'ordre s'établit. Plus personne ne passe.

— Voilà qui doit faire enrager Nahas Pacha! remarque mon voisin.

Nahas, le Premier ministre actuel, a succédé à Zaghloul à la tête du parti wafdiste, dont le programme se résume dans la haine des Anglais. Mais il n'a pas l'envergure du vieux leader.

— Vous ne l'aimez pas, votre « premier »?

— Nahas? L'ambition et la vanité incarnées. Un seul dogme : « Je crois en Nahas. » Toute sa politique est de détruire ce qui ferait ombrage à la toute-puissance qu'il s'attribue, pour établir une dictature démagogique.

— Aïe!

— Oui, il prétend s'appuyer sur le peuple, et sape systématique-

(1) *Vingt années d'Egypte* (Perrin).

ment toutes les forces vives de l'Etat : la police, l'armée, la religion, la royauté elle-même — et aussi, naturellement, les étrangers, qui restent, avouons-le, une des principales puissances de l'Egypte. Avec sa xénophobie imbécile, il va provoquer la fuite des capitaux étrangers et la ruine de nos industries. Son dada est l'instruction publique (toujours pour damer le pion! à l'étranger) : il a un programme aussi magnifique que ruineux, mais un programme massif, sans discernement ni précautions, inepte, et au surplus laïque : juste ce qu'il faut pour pervertir l'esprit du peuple.

— Je suis content de vous l'entendre dire.

— Il s'est taillé une popularité louche en se proclamant l'ami du peuple, qu'il est en train de perdre. Il lui a fait des lois sociales plus avancées que toutes les lois françaises — pour des Arabes « Pas besoin de syndicats, dit-il aux ouvriers, je suis le père de tous : adressez-vous à moi. » Il les habitue à passer par-dessus la tête de la police, dont l'autorité se trouve ainsi minée, et crée dans le pays un état anarchique. Il veut tout faire lui-même. « Adressez-vous à moi... » : ils ne s'en font pas faute, et en viennent à des exigences ridicules, qui sont toujours soutenues. Conséquences : partout éclatent des grèves : grèves perlées d'abord, puis grèves en masse. Nous allons droit au communisme et à la révolution.

— Oh! là! moi qui pensais que le communisme n'était pas un article d'importation en Orient!

— Ouais! quand il s'agit de gagner des piastres sans rien faire, l'Arabe est toujours là. La grève est un métier qui lui va à merveille... Quant à l'armée — *ultima ratio* — Nahas la néglige de parti pris, et organise à côté des « Chemises bleues » : ainsi il sera le seul maître.

— Et le roi?

— Eh! il spéculé sur la jeunesse de Farouk, et compte...

En ce moment un remous se produit dans la foule : « Le voilà! » On entend : « Vive le Roi! » Clameurs, mouvements de tarbouches, agitation de bras. La troupe se met au garde-à-vous. Et le cortège apparaît des autos royales, toutes laquées de vermillon.

La première s'arrête devant la banque, et aussitôt un preste jeune homme en surgit, en complet gris et tarbouche : « Vive le Roi! » D'un bond de collégien, il est devant les autorités figées, et distribue des poignées de main et des sourires. Bien gentils ces sourires, sur ce visage tout jeune aux joues un peu potelées, aux yeux un peu fermés, aux lèvres un peu larges, très arabe, au demeurant tout à fait sympathique. Et un air d'assurance! Il est encore sous Conseil de Régence, mais déjà on sent le Roi. J'aime cela dans un souverain. Quelques secondes de compliments, et il disparaît dans la banque.

— Il est gentil! dit une dame.

— Oui, répond un monsieur, et avec cela c'est quelqu'un : Nahas pourrait bien n'en pas mener large avec lui.

— Ah! dis-je, il y a de l'eau dans le gaz?

— Je crois bien. Nahas voudrait le garder en tutelle, mais le petit roi n'a pas l'air disposé à se laisser faire par son ministre. Celui-ci a d'abord voulu l'empêcher de prier publiquement (le laïcisme est une de ses marottes). Il en a été pour ses représentations : le roi s'en fiche... royalement, et va chaque vendredi à la mosquée. Et ainsi du reste. Le torchon brûle. Je me demande ce qui va se produire quand Farouk arrivera à majorité : il pourrait se passer des choses... On dit qu'il a du cran.

— Allons, tant mieux! Je me réjouis de voir cela.

Note. — Depuis (1), il s'est passé des choses, en effet, et le roi Farouk a montré de façon assez éclatante qu'en vérité il avait du cran : aussitôt intronisé, il a « démissionné » Nahas, tout simplement. Celui-ci a crié comme un écorché, a voulu faire tête,

en a appelé au pays... Le pays, consulté par la voie de l'Urne, l'a envoyé promener, lui et son parti : roulé comme un couffin dans le Nil.

« Sans doute, écrit Firmin van den Bosch, le gouvernement de Mohamed Mahmoud (le nouveau ministre) a-t-il fait quelques efforts pour rallier la victoire sous son drapeau. » Hé! ces « quelques efforts » sont tout un poème. J'en tiens le détail de témoins oculaires :

L'opération fut supérieurement menée. Les circonscriptions électorales, d'abord, avaient été si bien revues et mixturées que dans certains villages nahasistes les électeurs devaient faire quatre heures à pied pour aller voter — à fonds perdu — dans un autre arrondissement. Les bulletins des suspects furent retenus sous différents prétextes (« Présentez-vous demain ») — et subtilisés. Les assesseurs gênants se virent, avant l'heure d'ouverture, appelés au bureau de police pour quelque histoire saugrenue, et gardés jusqu'à la fin du vote. Partout les officiers de police avaient donné le mot d'ordre : « Votez contre Nahas : ordre du gouvernement. Sinon... *Abouna chadied*, notre père est fort! » Nahas apprenait qu'il est mauvais pour un candidat-dictateur d'avoir la police contre soi. Au bureau de vote, sous l'œil menaçant des agents, le paysan s'entendait poser la question : « Pour qui votez-vous? » (95 % des fellahs sont illettrés). La réponse allait de soi. Si d'aventure un étourdi avait le malheur de répondre : « Nahas », il était poussé dehors, roué de coups et réintroduit en état de résipiscence.

Et c'est ainsi que le peuple libre, conscient et souverain fit un triomphe à Mohamed Mahmoud. O démocratie!...

Oserai-je ajouter que ces récits m'ont donné une grande joie spirituelle?

Quoi qu'il en soit de l'accroc fait au « principe du double effet », le coup de barre à droite est complet. Le nouveau programme est le contre-pied de celui de Nahas. Et comme tous les programmes, mon Dieu, il a du bon et du mauvais : renforcement de l'autorité royale (bravo!), création d'une armée solide (si l'on veut être indépendant...), conciliation avec les étrangers (bien), et sa conséquence (ô Rex!) : la finance est au pouvoir. (Il faut reconnaître que les ministres de Nahas étaient relativement honnêtes, faute de débouchés. Que sera-ce maintenant?... Après tout, l'essentiel pour un ministre n'est pas qu'il soit honnête, mais qu'il gouverne bien.)

Le roi a de vastes projets industriels (un bien, un mal? Hum, cela dépendra...). Protection nette de la religion musulmane (j'aime mieux cela que le laïcisme) et expansion de l'islamisme : des missions sont envoyées en Haute-Egypte, dans l'Est Africain, au Japon, aux Indes, où les musulmans sont en train de convertir les vingt millions d'« intouchables ». Renforcement de l'unité musulmane : enfin, pour couronner ce renouveau de pan-islamisme, Farouk songerait à rétablir à son profit le califat. Et voilà qui nous mène loin...

Au point de vue du catholicisme, les œuvres des missionnaires, directement menacées par Nahas, bénéficient d'un répit (on a besoin des étrangers). Mais un nouveau péril se dessine : celui d'un regain de fanatisme musulman. Ah! si le jeune roi voulait admettre enfin qu'intolérance et civilisation ne marchent plus de pair, et renvoyer aux vieilles lunes la Sourate du Sabre! S'il pouvait comprendre que la meilleure chose qu'il pût prendre à l'Occident, ce serait le Christianisme qui a fait notre culture, et que de tous les étrangers qu'il accueille, seuls les missionnaires donneront toujours sans prendre!

Cela dit, je souhaite qu'il continue à avoir beaucoup de cran — avec beaucoup de sagesse.

MARTIAL LEKEUX, O. F. M.

(A suivre.)

(1) Ceci date de février 1937.

L'Angleterre et la Prusse

Notre éminent collaborateur et ami Hilaire Belloc a donné, sous ce titre, dans le dernier numéro du grand hebdomadaire français *Candida*, le remarquable article que nous reproduisons et où nos lecteurs retrouveront, lumineusement développées, des idées déjà exposées ici par leur auteur :

Je donne pour titre à ces remarques : *L'Angleterre et la Prusse* et non pas *L'Angleterre et l'Allemagne*, parce que la réalité qu'il nous faut affronter aujourd'hui n'est pas une vague conception nommée l'Allemagne, mais une véritable personne ayant un caractère et une histoire propres, qu'on nomme la Prusse. La Prusse n'est pas une nation enfermée dans des frontières fixes, ni même un groupe humain fidèle à certaines traditions qu'elle transmet à sa postérité. C'est une certaine attitude d'esprit qui, depuis deux siècles, s'est lancée à la conquête de la culture allemande et qui semble aujourd'hui avoir triomphé de son adversaire.

Son adversaire, c'est la vieille Allemagne. Pas exactement l'Allemagne chrétienne, puisqu'elle n'était chrétienne qu'à demi, mais tout au moins l'Allemagne civilisée : l'Allemagne qui nous donnait non seulement les traditions du Rhin et du Danube, mais encore les philosophes, les poètes et les historiens du siècle dernier. Cette vieille Allemagne était surtout représentée par l'Autriche, encore que la tradition autrichienne n'en constituât qu'une partie. Sa capitale spirituelle était Vienne.

En opposition à cette vieille Allemagne, il s'est élevé au XVIII^e siècle un nouvel esprit, décidé à imposer sa discipline, son autorité et, en fin de compte, son caractère tout entier à tous les Allemands qu'il pouvait enrôler. C'est cet esprit que nous appelons « la Prusse ».

* * *

Les Allemands constituent une race plutôt qu'une nation, et peut-être serait-il plus exact de les appeler une culture plutôt qu'une race. Ils ont tous quelque chose en commun, quelque chose dont un exemple assez typique serait leur admirable musique d'église ; et un autre exemple, leurs habitudes familiales. A l'une ou à l'autre extrémité de la Germanie, à Aix-la-Chapelle, au-dessus de la tombe de Charlemagne, à Linz ou dans le Tyrol, vous entendrez le même chant religieux, splendide et qui évoquera les mêmes souvenirs. De plus, là où on trouve la culture allemande, on trouve aussi certain style de maisons, des légendes populaires, voire des plaisanteries qui sont spécifiquement allemandes et qui caractérisent le peuple auquel vous avez affaire. Cela s'identifie presque aux variations du langage dans les différents dialectes. En ce qui concerne cette entité générale que nous pourrions appeler « l'âme allemande », deux esprits ont bataillé l'un contre l'autre pour savoir qui en obtiendrait la possession. En ces deux esprits, celui qui a fait le plus de progrès depuis fort longtemps est l'esprit de la Prusse. Le duel fut symbolisé d'abord dans les personnalités du grand Frédéric et de la grande Marie-Thérèse. Il était symbolisé il y a quelques jours encore dans les deux cités de Vienne et de Berlin. Quoique Vienne ait continué de résister et Berlin d'avancer, le dualisme subsistait. Ce ne fut que cette année même, avec l'entrée à Vienne de troupes commandées par Berlin et l'annexion de l'Autriche par la force, que ce duel trouva une fin (tout au moins provisoire), la Prusse restant absolument maîtresse du terrain. Les Allemands sont d'une manière particulièrement malléable. C'est sans difficulté qu'ils accepteront un chef ou qu'ils obéiront à un maître. Ils suivirent par troupeaux Attila dans un passé lointain. Dans les

temps modernes, ils furent prêts à accepter Napoléon. Le maître sous la discipline duquel ils sont tombés maintenant est la Prusse — pour combien de temps, voilà ce que nous ne saurions dire.

Dans ces conditions, le principal problème politique d'aujourd'hui est celui-ci : *l'Angleterre soutiendra-t-elle ou combattra-t-elle la force prussienne?* Voilà la véritable question qui se pose dans le monde de la race blanche. L'opposition si souvent citée entre une démocratie imaginaire et un fascisme hypothétique est purement arbitraire. Le grand débat n'est pas entre deux formes différentes de gouvernement, l'un despotique, l'autre (du moins dans sa lettre) libéral. Il est entre la Prusse d'une part et, d'autre part, tout ce qui jusqu'ici s'est appelé la civilisation. Peu importe, par exemple, la forme de gouvernement adoptée par les Italiens, l'Italie restera toujours la source et le dépôt de la plus haute culture, mais entre l'Italie, quel que soit son gouvernement, et une Allemagne prussianisée, quel que soit son gouvernement, il y aura toujours un gouffre infranchissable.

Englober la France et l'Angleterre sous le titre commun de « démocraties » parce que, en Angleterre et en France, il existe un système de lois admettant largement la liberté individuelle, additionner à la France et à l'Angleterre un troisième peuple, celui des Etats-Unis, et lui accoler la même étiquette de démocratie, c'est créer une catégorie ridiculement fautive. C'est ranger dans un même tiroir des objets entièrement différents. Si l'on va plus loin et si l'on ajoute à ces trois objets différents un quatrième — le gouvernement inhumain de Moscou — si on nomme les quatre ensemble « les puissances démocratiques », on commet une sottise, si extrême à mon sens, qu'elle ne soulève que la pitié. Mais, entre la tradition civilisée et la Prusse il y a un contraste violent et permanent, et il est de première importance pour l'avenir de l'Europe de découvrir si la force de la Prusse augmentera ou diminuera. Le plus grand surcroît de puissance que pourrait connaître la Prusse maintenant serait une entente permanente avec l'Angleterre. Sous le mot d'entente, je n'envisage pas seulement le simple état de paix entre les deux pays, mais une certaine action commune où *la Prusse serait inévitablement le chef*. En d'autres termes : l'Angleterre acceptera-t-elle et soutiendra-t-elle cette nouvelle puissance de la Prusse, qui domine aujourd'hui près de 80 millions d'hommes, et qui est supérieurement organisée pour la guerre, ou l'Angleterre se joindra-t-elle au camp ennemi? Comme les choses se présentent aujourd'hui, c'est de cela surtout que dépend l'avenir de l'Europe.

Nul ne peut se prononcer sur ce point, ni sur toute autre alternative que nous amènera l'avenir. Mais nous pouvons estimer les probabilités.

Les probabilités que l'Angleterre se joigne à un camp ou à l'autre dépendent de deux courants de forces, que nous pourrions appeler, pour être brefs, les « affinités » et les « intérêts ». On dit souvent que les nations ne s'allient pas et même ne se groupent pas par affinités, que l'on nomme quelquefois plus vaguement « sentiments ». On dit souvent que la politique étrangère d'une nation est déterminée non par les affinités, mais par les intérêts seuls.

Cela est une erreur. Les affinités jouent un très grand rôle dans le gouvernement d'une nation; mais la force relative des affinités et des intérêts est bien difficile à déterminer. Tout ce que nous pouvons faire est d'évaluer chacun dans sa sphère. Nous pouvons dire de telle ou telle nation que ses affinités la conduiraient vers tel ou tel groupe, ses intérêts vers tel autre, mais nous ne pouvons pas dire d'avance si les affinités ou les intérêts prévaudront. Les deux forces sont tellement différentes qu'on ne peut les peser sur les mêmes balances.

Considérons d'abord les affinités et puis les intérêts en action.

* * *

Les affinités jouent presque toutes en faveur d'une entente permanente entre la Prusse et l'Angleterre. Au fond des ressemblances voilées qui les unissent, il y a la religion, car la religion, quoiqu'on aime peu le dire aujourd'hui, est la racine de toutes les cultures; les cultures se ressemblent ou diffèrent les unes des autres selon la religion d'où elles sont issues, beaucoup plus que selon la différence de race, beaucoup plus que selon la différence de langage. Je prétends que cette vérité fondamentale est peu admise aujourd'hui et je crains que sa simple énonciation puisse sembler si singulière qu'on refuse de l'accepter; cependant, c'est une vérité essentielle. L'Allemagne protestante du Nord, polarisée à Berlin, a tant de choses en commun avec l'Angleterre protestante, que ces deux pays travaillèrent facilement en tandem pendant quatre générations. Depuis le début du XVIII^e siècle jusqu'à notre jeunesse, la sympathie les a unis. Cette sympathie devint active au milieu du XVIII^e siècle. A la fin du siècle, avec les romantiques et, en particulier, sous l'influence d'hommes tels que Coleridge, elle devint non seulement active, mais créatrice. Elle ne cessa de se développer et d'augmenter au XIX^e siècle. Elle fut scellée par la victoire de la Prusse sur la France en 1870 et elle sembla aux élites anglaises, à nos universités, la suite logique d'un courant historique que rien ne pouvait surmonter. La Prusse, que l'on commençait à appeler « l'Allemagne », parut aux yeux de l'Angleterre comme destinée à diriger le continent européen et l'épreuve de la guerre de 1870 parut concluante aux Anglais. Nos historiens nous apprirent que nous étions nous-mêmes des Germains. L'ordre allemand, dans l'administration, la persévérance allemande, par exemple, nous plurent comme très conformes à notre propre caractère. Bien entendu, il y avait par là-dessus des liens plus fortuits. La parenté des dynasties régnantes n'était pas sans effet, mais, bien au fond, il y avait surtout, sur les deux rivages de la mer du Nord, un climat moral similaire.

Cependant, le militarisme excessif de la Prusse était entièrement opposé aux tendances anglaises. L'humour anglais et le tempérament aristocratique antimonarchique des Anglais étaient aussi entièrement étrangers à Berlin; mais l'élément spirituel commun entre Berlin et Londres comptait plus que les différences. Si l'action politique de ces deux centres n'avait dépendu que de la sympathie, la sympathie aurait déterminé le soutien permanent et régulier de Berlin par Londres.

Il faut insister spécialement là-dessus, car c'est là qu'on a commis perpétuellement les erreurs de jugement. En gros, les affinités électives entre l'Angleterre et l'Allemagne organisée sous la direction de Berlin étaient permanentes, de racines profondes et, en apparence, impossibles à ébranler. Anglais et Allemands faisaient bien les choses que les Français, les Italiens et ceux qu'on appelle, non sans absurdité, les Latins, font de travers, et vice versa. Chacune des deux cultures admirait ce que l'autre trouvait ridicule. Toute notre littérature, dans la fiction comme dans l'histoire, témoigne de cette tendance. Le fait que les Allemands modernes revendiquent Shakespeare comme le génie typique de leur race est un symbole très clair de ce que j'exprime.

* * *

Voilà donc pour les affinités. Passons maintenant aux intérêts. Les intérêts de l'Allemagne prussianisée, même sous la forme extrême du despotisme, et de l'Angleterre ne sont pas absolument opposés. Il y a un point en litige, qui est important, mais non essentiel, à la nature même du problème. C'est la question des colonies. Après la Grande Guerre, l'Angleterre fut la première à déposséder l'Allemagne. La nouvelle Allemagne, désirant naturellement des colonies proportionnées à sa force et au nombre

de ses habitants, attaque cette dépossession; mais, à part ce litige colonial, qui est loin d'être insoluble, il n'y a, je le répète, aucun conflit d'intérêts directs. Il y a une certaine rivalité née du désir d'une puissance nouvelle en augmentation constante d'acquérir des revenus de son commerce et de la banque et, par là, d'entrer en concurrence un peu partout avec les intérêts anglais.

Dans ces conditions, il y aura nécessairement — et il y a déjà eu — un courant considérable et, je crois, croissant dans l'opinion anglaise en faveur d'un compromis avec la nouvelle Allemagne. « Laissez la nouvelle Allemagne, disent ces gens, augmenter sa puissance autant qu'elle le voudra sur le continent européen. Ce surcroît de puissance ne nous menacera pas directement. Bien mieux, nous pouvons prendre une assurance contre le danger en montrant de la sympathie à l'Allemagne dans son expansion projetée aux dépens de tous les pays autres que nous-mêmes ». Sans employer le mot « alliance », nous pouvons dire que cette fraction de l'opinion anglaise serait disposée à soutenir une entente permanente et amicale avec l'Allemagne.

Il est évident, pour les observateurs du continent, qu'une telle politique signifierait pour l'Angleterre une forme voilée de capitulation. Nous serions les associés de Berlin, mais nous ne serions pas les associés dirigeants dans cette firme. Il est difficile au peuple de le voir aujourd'hui, parce que les hommes vivent dans le passé, mais c'est ainsi. L'Etat totalitaire, autant qu'il dure, ne peut manquer de surpasser économiquement le vieil Etat libre.

La seconde alternative de notre politique est exactement opposée à celle-ci. C'est la politique défendue par beaucoup d'esprits différents en Angleterre, soit par ceux qui éprouvent un vague dégoût du militarisme, soit par ceux qui craignent positivement une perte de puissance et de richesse. Cette seconde politique commande une hostilité sans cesse accrue vis-à-vis de la Prusse, considérée comme l'ennemi majeur. Entre les deux politiques il n'y a pas de moyen terme. L'Angleterre adoptera l'une ou l'autre.

Si nous considérons ces deux forces opposées, celle qui nous conduit à une compréhension sympathique de la nouvelle Allemagne, et celle qui nous conduit à une opposition croissante contre la nouvelle Allemagne, il y a une méthode qui nous permettra de juger laquelle triomphera. Cette méthode consiste à mesurer le désir que l'Angleterre éprouve de posséder une armée terrestre adaptée aux exigences.

Ce désir s'exprime ouvertement, quoiqu'il ne soit pas encore clairement défini. Ceux qui se posent en défenseurs de cette politique sont de plus en plus inclinés à plaider pour une armée régulière recrutée par quelque forme de conscription. Les plus timides envisagent une sorte de milice qui serait rien moins qu'inutile. Les plus clairvoyants envisagent une armée complètement organisée, non à l'échelle des armées continentales — nous n'en avons pas besoin — mais sur le modèle et selon l'esprit des armées continentales et possédant au moins des cadres solides et permanents, une armée assez nombreuse pour maintenir nos garnisons disséminées par le monde en état de résistance à toute attaque, et pour nous fournir une force mobile que notre puissance maritime nous permettrait de lancer à volonté dans telle ou telle direction.

L'existence sera-t-elle donnée, ou non, à une force de ce genre? Nous ne pouvons pas le dire encore. Les traditions qui s'y opposent sont très fortes, mais l'avenir de l'Angleterre dépend de ceci. Ceux qui demandent une armée réussiront-ils ou ne réussiront-ils pas? De leur succès dépendent l'accord de la politique anglaise avec son passé, et le maintien de la situation de l'Angleterre dans le monde.

HILAIRE BELLOC.



Un conseil aux "fines bouches."

SI VOUS N'AVEZ DÉGUSTÉ JUSQU'ICI QUE DEUX OU TROIS SPÉCIALITÉS DE SUPERCHOCOLAT, NE DITES PAS, MADAME, QUE VOUS CONNAISSEZ « JACQUES ».

La gamme si variée des gros bâtons de Superchocolat « Jacques » vous réserve encore bien des découvertes agréables, bien des plaisirs raffinés que vous ne devez pas chercher ailleurs que chez « Jacques », soyez-en persuadée.



Achetez donc, Madame, six, huit, dix, vingt bâtons **DIFFÉRENTS** de Superchocolat « Jacques ». Ils ne coûtent qu'**UN** franc et représentent la plus haute valeur alimentaire que vous puissiez acquérir pour ce prix. « Jacques » a un passé, plus de

40 ans d'expérience lui ont permis d'atteindre le sommet de l'art du chocolatier.

Parmi la gamme de « Jacques », il existe certainement plusieurs spécialités qui vous raviront. C'est vraiment du Superchocolat.

1 FRANC LE GROS BATON DANS TOUTE BONNE MAISON D'ALIMENTATION



SUCHARD
Velma
CHOCOLAT FONDANT
SANS RIVAL

USINE BELGE À SAVENTHEM LEZ BRUXELLES



SUCHARD
Milka
CHOCOLAT
AU LAIT CONCENTRÉ

SUCHARD
*Le meilleur
chocolat au lait*

USINE BELGE À SAVENTHEM LEZ BRUXELLES

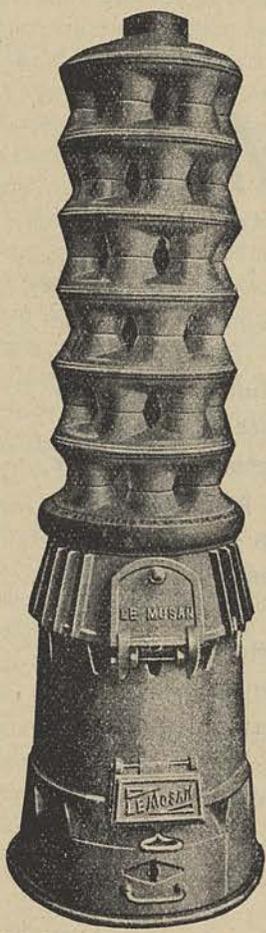
INSTALLATIONS COMPLÈTES DE CUISINES MODERNES



Usines Gebr.
A.-G. DEMMER

EISENACH
Fondée en 1868

Agence Générale
Ateliers
Raym. Strickaert
5-7, av. Raymond
Van der Bruggen
Tél. 21.04.48



LE "MOSAN"
Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
**ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES**

Le "Mosan"
est le plus

Propre
Économique
Hygiénique
Pratique
Solide
Élégant
et absolument sans danger

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)



AVEC SWAN
on est tranquille.
A tout moment, il
est prêt pour un ser-
vice parfait, qu'il as-
sure sans aucune défail-
lance.

Swan Pen
POUR LA VIE



Tailleur - 1^{er} Ordre
DUPAIX

Téléphone 17.35.79
13, RUE ROYALE
BRUXELLES

Espagne An III

La longue guerre

Un officier français, un dur à cuire qui avait fait Verdun et le Maroc, et dont l'avis était demandé sur la valeur du troupier d'Espagne, répondit à la grande surprise de son interlocuteur : « Le soldat espagnol est meilleur encore que le français ou l'allemand, parce qu'il est moins exigeant. »

Le fantassin d'autre-Pyrénées se bat en effet dans des conditions invraisemblables; son endurance dépasse la mesure humaine et son mépris du confort n'a d'égale qu'une incroyable insouciance du danger. Ils sont vrais — et tiennent de la légende — ces exploits de Réquétés se ruant, béret rouge en tête et sans casque, à l'assaut de nids de mitrailleuses juchés sur les pitons des sierras et mus de cette « furie navarraise » délogeant l'adversaire. Le caractère intransigeant de l'Espagnol et son horreur instinctive du compromis créent d'autre part un climat propice à la formation de l'âme militaire et à l'éclosion des vertus guerrières.

Tout cela explique l'allant des troupes nationales comme aussi l'âpreté de la défense républicaine. Comme je m'étonnais un jour de cette résistance, un officier supérieur de l'armée de Franco me répliqua par ces mots dignes de figurer dans une anthologie : « Mais, Monsieur, ce sont aussi des Espagnols »...

Tout cela explique aussi la durée de ce conflit douloureux; d'autant plus que la configuration accidentée de la péninsule ibérique et la longueur du front (deux fois plus étendu que le front occidental de 1918, avec cinq fois moins de troupes) nuisent au développement des offensives de grand style et s'opposent à la rapidité des opérations.

Aussi n'est-ce pas — comme le croient des esprits superficiels ou tendancieux — le retrait des volontaires qui hâtera la fin du conflit. Les volontaires étrangers n'ont jamais dépassé dans le camp national plus de 10 % des effectifs totaux; la proportion ne doit pas être sensiblement plus forte dans le camp républicain; et la valeur militaire des étrangers, quels qu'ils soient, ne dépasse certainement pas et n'égale presque jamais celle du soldat espagnol.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que des personnalités nationalistes n'aient affirmé, il y a quelques mois, que la guerre ne prendrait vraisemblablement fin qu'en octobre 1939. Puis-ent elles se tromper!

Vers le Roi

Mais la victoire militaire sera-t-elle une conclusion définitive ou la fin d'un chapitre? L'apaisement n'est-il pas un leurre et ne peut-on prévoir la survivance tenace de rancunes, de haines et d'aigreurs?

Certes, l'œuvre de reconstruction nationale est toute de générosité; l'action de l'*Auxilio Social* commande l'admiration et l'on peut faire confiance au dynamisme de la Phalange. Par ailleurs, la personnalité du général Franco et le sens même de son activité sont de nature à créer un préjugé et à retarder la pacification des esprits dans les provinces reconquises. De là à invoquer un arbitre suprême et régulateur, il n'y a qu'un pas. Et ce pas n'a-t-il pas été franchi par ce généralissime lui-même lorsque, publiquement, il a parlé du « régime séculaire qui a

forgé l'unité et la grandeur de l'Espagne »? La question d'une restauration monarchique peut donc se poser.

Il n'est pas très aisé de se rendre compte de l'état de l'opinion à ce sujet. En effet, sous la bannière franquiste luttent des républicains repentis, tels l'ancien ministre Lerroux et le général Queipo de Llano, tel encore feu Unassuno; puis, il y a la masse amorphe des bourgeois et des paysans dont les sentiments monarchistes étaient réels encore que singulièrement attiédés; viennent ensuite les phalangistes tout à fait indifférents; enfin les purs, les traditionalistes ou carlistes qui, plus royalistes que le roi, ont toujours traité Alphonse XIII d'usurpateur.

Si vous interrogez l'homme dans la rue, vous obtenez, après quelques réticences, une réponse invariable : « C'est le général Franco qui décidera; ce qu'il fera sera bien fait. » Etrange Espagne où la mystique du chef a saisi le peuple le plus individualiste de la terre!

Au fond, ce flou « de l'idée et des sentiments monarchistes est dû à une querelle dynastique qui a empoisonné la péninsule pendant un siècle. La royauté espagnole s'est aussi payé le luxe d'une guerre civile.

En 1833 mourait le roi Ferdinand VII, ne laissant de quatre mariages successifs qu'une fille mineure. Le frère du roi, Don Carlos, se prévalant de la loi Salique importée en Espagne par les Bourbons, refusa de reconnaître sa nièce Isabelle II et se proclama Charles V. Il en résulta une longue guerre de six ans qui prit fin par la victoire de la jeune souveraine. Quarante ans plus tard, en 1874, lors de l'avènement d'Alphonse XII, fils d'Isabelle, le petit-fils du prétendant de 1833 se révolta. Après quatre ans de luttes âpres et sanglantes, les « carlistes » durent à nouveau s'avouer vaincus. Mais ils ne disparurent jamais, et en juillet 1936, à l'appel du général Mola, furent les premiers à s'insurger. La querelle dynastique est aujourd'hui sans objet. La mort de l'octogénaire Infant Don Alfonso Carlos, survenue en août 1936, a fait de l'ex-roi Alphonse XIII le chef unique de la famille des Bourbons d'Espagne. Mais il ne semble pas que l'ex-roi bénéficiera d'une restauration possible. Alphonse XIII, en effet, ne fait pas l'unanimité sur son nom. Les uns lui reprochent d'être parti à la suite d'une élection communale et prétendent — à tort ou à raison — que s'il s'était cramponné au trône il n'y aurait pas eu de guerre civile; d'autres, au contraire, lui font grief d'avoir « découvert la Couronne » lors de l'instauration de la dictature Primo de Rivera.

Quoi qu'il en soit, le souverain éventuel ne devra pas avoir de passé. La nouvelle Espagne, tout en puisant à ses traditions les plus vigoureuses, veut faire peau neuve. En réalité, il n'y a qu'un candidat, l'Infant Don Juan Carlos, troisième fils d'Alphonse XIII et héritier présomptif depuis la renonciation de ses deux aînés.

Grand, sportif, ancien cadet de la marine britannique, Don Juan de Bourbon est l'homme dont on parle peu en Espagne, mais à qui on pense beaucoup. Il a voulu s'engager dans la marine nationaliste. Le général Franco ne l'a pas permis et s'est expliqué comme suit : « Je n'ai pu accéder à son désir. Ma responsabilité est trop grande et je ne puis mettre en péril une vie qui un jour peut nous être utile. » Et en termes voilés, le chef actuel de l'Etat espagnol parle d'un souverain qui serait le pacificateur de tous les Espagnols. C'est le souhait de tous les hommes de cœur et des amis de l'Espagne. Et ce vœu rejoint le souvenir d'Isabelle et de Ferdinand, *los reges*, qui n'avaient qu'un fils, qui épousa Marguerite d'Autriche. Ce fils s'appelait aussi Don Juan, mais il mourut jeune. Et son nom n'a plus été porté depuis quatre siècles. Que sur la personne de l'actuel prince des Asturies veille l'ombre tutélaire des deux fondateurs de la monarchie et de la grandeur espagnoles!...

La bonne souffrance

Un séjour en Espagne nationale est un bain de clarté et une cure de rajeunissement. Le monde dans lequel nous vivons est embrumé de matérialisme; nous subissons la tyrannie de la facilité et la dignité fait place au compromis. C'est la négation de l'esprit, l'appétit de l'erreur et la course dans la nuit. L'homme halluciné ou aveugle perd le contact : il oublie ce qui l'a fait grand jadis et ce qui le distingue des autres créatures. Alourdi et orgueilleux, il renie son Dieu, quitte sa terre ou oublie ses morts. Et voilà que, tout à coup, devant l'humanité ébahie se réveille un vieux peuple très noble, mais qui, las et accablé, ne parlait plus d'avenir, donnait sur son acquit et conjugait à l'imparfait. Et voilà que, sous la cendre des abandons, surgit la flamme du renouveau et du rachat.

Un beau spectacle qui est aussi un grand exemple!

Car il importait que ce conflit fût une « reconquête ». Une victoire facile et rapide, le 18 juillet 1936, aurait peut-être empêché le sang de couler, mais le mérite du général Franco n'en eût pas été plus grand : c'eût été un *pronunciamiento* ajouté à tant d'autres et la léthargie ibérique se serait épaissie. Oui, il a fallu les horreurs d'une guerre civile et l'inférieure procession des meurtres et des incendies pour rendre à ce beau peuple assoupi sa dignité et sa noblesse et, en le saignant, le rendre plus viril.

Et les Espagnols, bien réveillés cette fois, ont le droit de dire avec une légitime fierté que c'est la quatrième fois qu'ils sauvent l'Europe. Après la longue croisade contre l'Arabe et le Maure, après l'échec à l'hérésie, après Lépante, c'est à l'Espagne qu'est échu le redoutable honneur d'étouffer le communisme dans nos terres d'Occident. N'en déplaise à ces singuliers catholiques qui ont l'horreur de la lumière, l'irréel Maritain, le morbide Mauriac et aussi ce sympathique Bernanos qui subit sa crise de ménopause intellectuelle; n'en déplaise à ces curieux chrétiens que consternent les traditions d'ordre et d'honneur et qui n'ont que paroles amères pour les boucliers catholiques de l'Europe : Hongrie, Pologne et Espagne.

Que vienne bientôt le jour où l'Espagne exorcisée et triomphante chantera, comme l'Eglise à ce jour de la Résurrection :

*Mors et vita duello
Conflixere mirando.*

PAUL LESPINEUX.

Le roi Carlos IV (1788-1808)

Ferdinand VII (1813-1833)	Don Carlos V (†1855)	Don Francisco
Isabelle II (1833-1869) épouse Don Francisco	Don Carlos VI (†1861)	Don Juan (†1887)
Alphonse XII (1874-1885)	Don Carlos VII (†1909)	Don Alfonso-Carlos (†1936)
Alphonse XIII (1886-1931)	Don Jaime (†1931)	
Don Juan-Carlos, né en 1913		

L'Age d'or

La ville, en ce moment, appartient aux enfants et à qui leur ressemble. Pour les plus petits, le mot « jeudi » lance des feux nouveaux et les jours qui se décomptent tombent, lentement, dans le trou profond de l'impatience. C'est comme dans *Alice au Pays des Merveilles* : on a l'impression qu'on glisse, qu'on vole sur l'escalier de cristal et que s'ouvrent les chemins fleuris d'un royaume enchanté.

Le voyage a de telles séductions que pâlisent, soudain les affiches des sports d'hiver. La barbe de neige du bon saint Nicolas éclipse toute autre blancheur. Pour partir au pays des rêves, il n'est point nécessaire de prendre le train.

Le train bleu est d'ailleurs à l'étage, où le suivent des yeux extasiés. Il tourne en rond sur le rail sans fin du plaisir. Les voyageurs de l'imaginaire ont pris un billet circulaire. La petite gare s'illumine et les signaux livrent passage à ceux-là seuls qui ont engagé sur la voie leurs plus beaux songes.

Cependant l'employé m'assure que plus nombreuses encore sont, sur la route, les autos. Tous les garçons en veulent cette année et ils les collectionnent déjà, en pensée, dans les garages de tôle vernie. Vertige de la vitesse ou prestige de la mécanique? Celle-ci, s'il en faut croire le vendeur du rayon, se démonte quelque peu. La passion des pièces détachées s'atténue et c'est le moteur qui triomphe comme si le cœur reprenait ses droits.

Les tanks font nombre et, sur la panoplie, le casque, le ceinturon et le bonnet du « jass » attirent les convoitises les plus marquées. On a failli avoir la guerre, et au long de nos avenues la théorie des soldats en uniforme s'est déroulée. Les gosses ont encore les oreilles remplies du bruit des clairons et des musiques militaires. C'est pour cela sans doute que les petits pianos à cinq touches ne sont plus demandés. La guitare hawaïenne ne séduit que, par hasard, un précoce poète. L'exotisme sauve encore, de-ci de-là, un instrument au son aigu ou plaintif. Dans la même note pourtant, les chasseurs de la Prairie, les Sioux, les Indiens conservent de fidèles amis. Les coiffures à plumes, les flèches empoisonnées et les tomahawks figurent, toujours aussi nombreux, sur les listes adressées au grand saint. Les Visages-Pâles n'ont qu'à bien se tenir.

Et voici, du côté des jouets pour enfants sages, les couleurs sans danger qu'on suce, à l'occasion, comme des bonbons acidulés les perles qu'on introduit au creux de l'oreille ou dans le nez, quand on est las de les enfiler, le jeu de courses, le jeu de quilles, les dominos et le nain jaune qui finissent inmanquablement par des échanges de projectiles entre partenaires excités...

Toute une ménagerie sort, empaillée et plus ridicule que vivante, d'un atelier futuriste. Shirley Temple ne la reconnaîtrait point si elle tombait dans sa soupe. La girafe est en raphia, l'éléphant a une trompe carrée, les chiens sont verts et rectangulaires, l'ours a l'allure d'un phoque.

Mais j'aperçois une petite fille qui se soulève sur la pointe des pieds et contemple, bouche bée, une bergerie de 3 fr. 40 où les moutons frisés bêlent entre des sapins rigides. Il y a donc encore dans l'âme enfantine des coins bucoliques et des amours champêtres? De jeunes bergères sont prêtes à reprendre la houlette et à filer de la laine en attendant, comme Blanche-Neige, le Prince Charmant. Pour m'en convaincre, je n'ai eu qu'à me retrouver au royaume béni des poupées et de la tendresse. L'enchan-

ment profond de tous les âges y demeure comme une valeur éternelle et combien consolante! Cette année, ce sont surtout les poupons qui font prime et semblent éclos dans un parterre de roses. Aux ateliers du Ciel on a fait à celui-ci des joues qui se peuvent laver — ô bonheur! — et à celui-là des yeux en coulisses qui lui donnent, en dépit de la sucette, un air d'en savoir très long déjà...

Ces amours joufflus tendent les bras au milieu d'une layette où rien ne manque. Ils sont si vrais, si éloquents que devant eux les femmes s'arrêtent abîmées dans leurs rêves perdus ou retrouvés.

Les berceaux encadrés de cretonne fleurie ont des roulettes comme pour entraîner les petites filles vers les plus beaux voyages. Beaucoup d'entre elles s'attardent encore au royaume de Lilliput, dans ces petites maisons où tout est à l'échelle. On pousse sur un bouton et tout un lustre minuscule s'allume cependant que si on met le doigt sur les radiateurs, on les imagine brûlants. Sur la façade qui s'ouvre comme par un tour de magie on pourrait afficher : « Confort moderne. »

C'est du côté des « ménages » qu'il faut se diriger pour constater la marche indubitable du progrès. Là s'inscrivent les découvertes les plus extraordinaires de la « rationalisation ménagère » : l'aspirateur qui fonctionne pareil à un grand, le fourneau électrique, le ramasse-miettes automatique, la machine à couper le pain, le frigo-simili, la dinette d'aluminium.

Les plaisirs du ménage sont aujourd'hui multiples, variés et intelligents. Mais j'ai suivi des petites filles pour me rendre compte qu'elles préféreraient, presque toutes, une balance, une caisse-enregistreuse et une épicerie à l'outillage ménager le plus *up to date*.

Peser, vendre, rendre la monnaie, ouvrir les sachets et les

remplir : quel rêve! Mercure prête volontiers ses ailes aux jeunes vendeuses. Aussi bien, le goût de « chipoter » vient-il très vite aux filles...

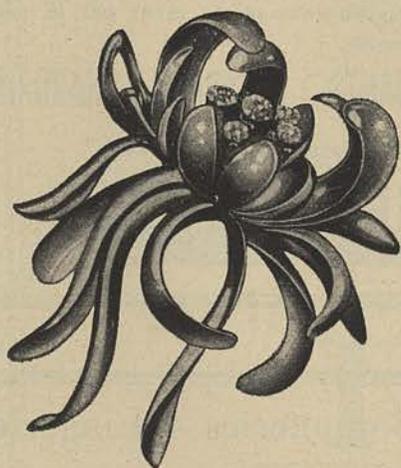
Reste encore le rayon des albums multicolores et des livres impressionnants. L'enfance y fait de sensationnelles rencontres. Il y a là de très vieilles connaissances : *Blanche-Neige*, *Les Trois Petits Cochons*, *Babar*, qui ont, heureusement, une allure un peu plus présentable que cette bécasse de Bécassine aujourd'hui reléguée sur le comptoir des soldes. *Les petites filles modèles* ont eu tort de se déguiser. Elles ont des robes de chez Maggy Rouff, mais on retrouve, pour les aimer, les enthousiasmes de nos grand-mères. Les garçons ont délibérément choisi la route des explorateurs et toute une géographie cordiale qui va de *Cinq mille lieues sous les mers* à *l'Oiseau de France* et à la biographie de Charcot.

Tel est le contenu de la boîte enchantée où l'ascenseur des grands et des petits magasins vous peut conduire. Mais le couvercle aux couleurs rutilantes, déjà, vous aura séduit. Dans l'étalage, les fées, Peau d'Ane, l'Oiseau Bleu, Chaperon Rouge, et le Marquis de Carabas vous font signe. Entre les jets d'eau et les jeux du néon les perroquets lissent leurs plumes, les peruches caquettent et les singes font des tours. Deux Chinois impassibles ressuscitent la féerie du cirque pour les badauds du trottoir. Au balcon, les poupées jettent des sourires et des serpentins.

Ecoutez ces petites voix qui montent de votre enfance et rejoignent celles de l'enfance qui se confie aujourd'hui à votre tendresse... Sous la bénédiction de saint Nicolas, l'âge d'or recommence...

JEANNE CAPPE.

LES NOUVEAUTÉS EN
OR ROSE



HRYSANTHÈME OR ROSE ET BRILLANTS

COUSEMANS

JOAILLIER ET ORFEVRE

DE LL. MM^e LE ROI ET LA REINE

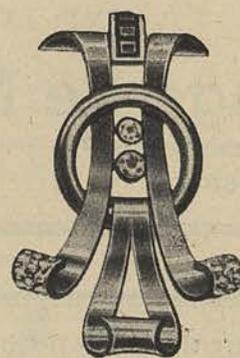


OR ROSE
RUBIS ET BRILLANTS

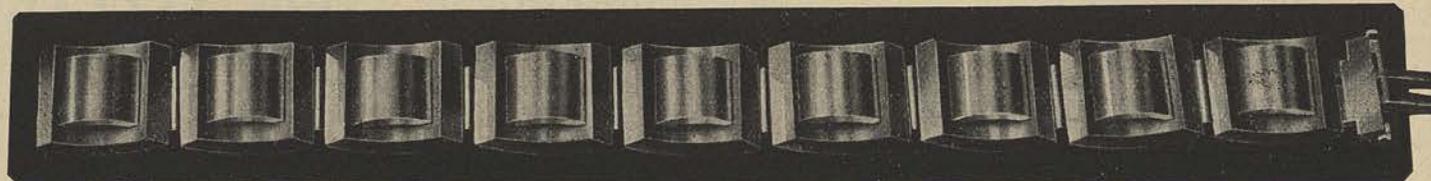
BROCHES-CLIPS

BRACELETS

BAGUES



OR ROSE
RUBIS ET BRILLANTS



OR ROSE ET JAUNE

25, AVENUE DE LA TOISON D'OR - BRUXELLES

Le journal qui monte...

LE VINGTIÈME SIÈCLE

- Ses suppléments
- Ses grands reportages
- Sa publicité qui rend

Abonnement 1 an 95 fr.
 3 mois 25 fr.
 Ch. post. 266

11, boulevard Bischoffsheim, Bruxelles

LES VICHYS

pour Tabliers, les Tennis,
 les Coutils, les Kakis, etc.,
GARANTIS GRAND TEINT,
 SONT LES SPÉCIALITÉS DU

Tissage de Maldegem

Soc. Anon.
 à Maldegem Tél. : Maldegem N° 8



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

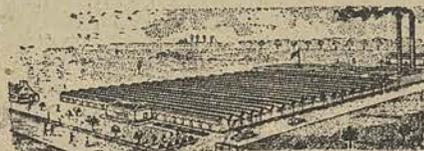
résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

Manufacture de Tissus pure laine et laine peignée

Tissage COGETEX s.a.

15.69.68
 Tél. :



C. Ch. P. :
 3538.78

Nouveautés. — Fantaisies en tous genres

Bur. et Mag. :
 79, bl. Lambermont, BRUXELLES

Usines :
 A COURTRA

Merceries — Bonneteries — Lingeries

Mercerie Franz LEFÈVRE

4, rue du Beffroi (ancienne rue Gendarmerie).
 CHARLEROI

Seul Spécialiste-Grossiste de la région

Tél. 104.61 C. ch. post. 2712.60

Bas, chaussettes, sous-vêtements, tabliers, draps de lit,
 pull-overs, laines, cotons, essuie-mains, etc.



*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R) nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 19⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92 cm

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Regardez et vérifiez la marque sur la lièvre.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.
TOOTAL (Dépt. R) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

Chauffage Central

VAPEUR EAU CHAUDE — AIR CHAUD.
Bains-douches — Distribution d'eau chaude. — Installations
sanitaires.

Cuisine à vapeur.
Cuisinières de toutes puissances.

Adressez-vous en toute confiance à :

C. JULLIEN

Constructeur spécialiste

75, rue de Fétinne, LIÉGE. Tél. 294.06.

POÊLES GODIN

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

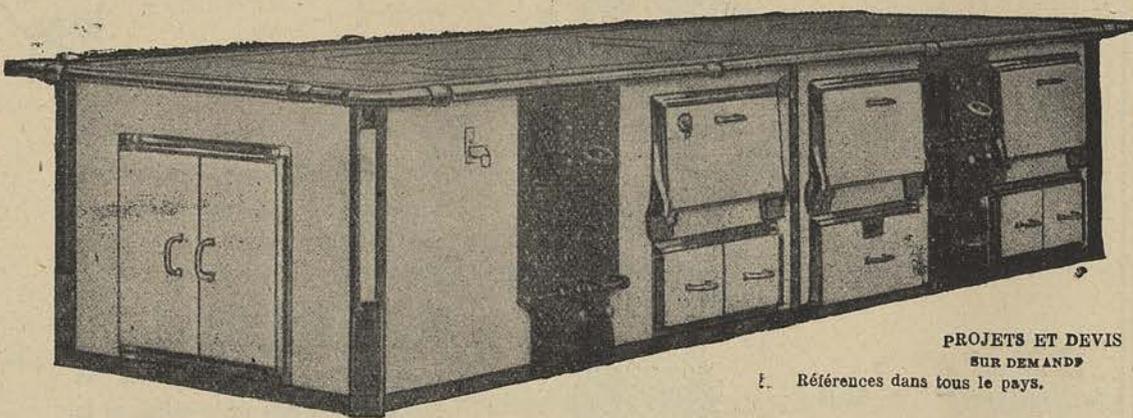
HÉLIOS s.a.

LINTGEN Tél. N° 6
G^d-Duché de Luxembourg

présente ses nouveaux modèles
1938

en Grands Fourneaux, construc-
tion lourde, en tôle émaillée, pour

PENSIONNATS,
INSTITUTS,
COUVENTS,
HOTELS,
RESTAURANTS, etc.



PROJETS ET DEVIS
SUR DEMANDE

Références dans tous le pays.

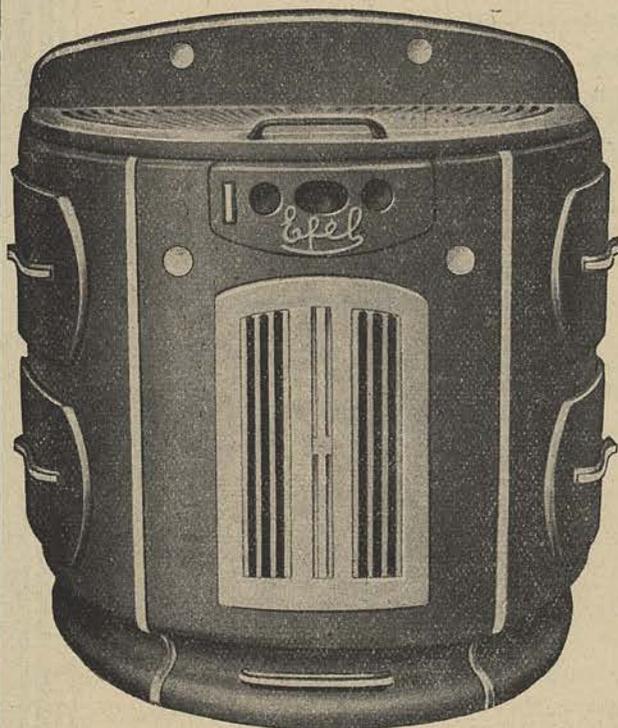
Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

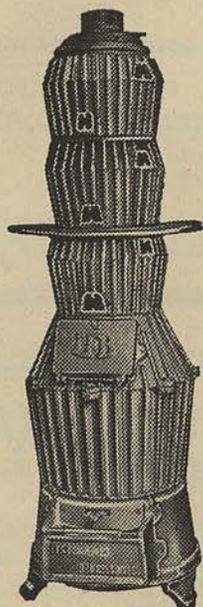
POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES
ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

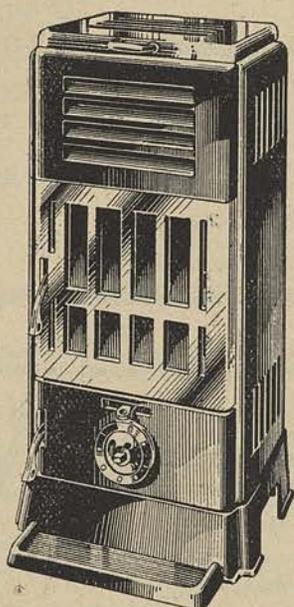
« L. F. B. 236-3 »

et

« GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1688

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

Les Fonderies Bruxelloises

Société anonyme

HAREN-lez-BRUXELLES

Les Fonderies Lallemand

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

EVERE - lez - Bruxelles

Tél. 15.73.33

Tél. 15.05.99

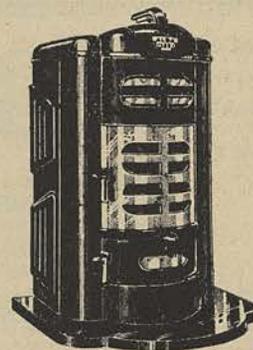
Foyers à feu continu **ALBA**

Poêles-Bufferets

Toutes pièces détachées en fonte
pour la

POËLLERIE

et la petite mécanique en
général



Nickelage — Chromage — Émaillage

Calorifère "LE MODERNE"

à triple surface de chauffe par éléments-radiateurs tubulaires, inclinés et superposés. Il est d'un grand rendement en air chaud.

Sa conception simple et robuste permet d'en faire un très long usage sans nécessiter de réparation.

Par mesure de sécurité et d'hygiène, un joint en amiante est placé entre chaque élément.

« Le Moderne », conçu en six grandeurs, entièrement de fonte, avec des pièces interchangeables, est très économique.

Fournisseur de la Marine Nationale Française
des Chemins de Fer et du Génie

Service de Fabrication à Dampremy-lez-Charleroi



Prière d'adresser toute la correspondance à :

G. MATERNE, boîte postale n° 1, à Erquelinnes



Cuisinières

de la plus petite de ménage
à l'installation la plus importante.



Pour
PENSIONNATS,
INSTITUTS,
CONVENTS,
ÉCOLES
MÉNAGÈRES
CASERNES,
etc.

KUPPERSBUSCH

SALLES D'EXPOSITION

35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

Henri Le Beck

66, Dambrugge, ANVERS
(Belgique) Tél. 307.29

Cadres rectangulaires, ronds et ovales
en BOIS SCULPTÉ

Vitraux d'Art en plomb, en cuivre

Eaux-fortes originales — Pointes sèches
Gravures noires et couleurs — Encadrements
ARTS APPLIQUÉS — MIROIRS MODERNES

Établissements Charles SIX

Moulins à cylindres

TOURNAI

INSTALLATION MODERNE PRODUISANT
DES FARINES DE TOUT PREMIER ORDRE

Prix modique comparé à la qualité
Franco toute gare belge et par axe

Reg. du Commerce
Courtral 48
C. C. P. 5229

Téléphone 10245
Adresse télégr.
Charsix, Tournai

MÉNAGÈRES !

CONNAISSEZ-VOUS LE
SAVEZ-VOUS EMPLOYER LE

NICCO?

MÉNAGÈRES !

Désirez-vous une taque (plaque) de cuisinière blanchie, polie, chromée? Désirez-vous que votre argenterie, que vos cuivres, vos objets en aluminium, en étain ou en tout autre métal brillent au soleil? Alors employez le NICCO. Essayer le NICCO c'est l'adopter.

Comment employer le NICCO ?

Il y a deux espèces de NICCO : le NICCO brun et le NICCO vert. Le NICCO BRUN pour taques neuves, rudes ou noircies à la mine de plomb. — Le NICCO VERT pour taques blanchies et polies.

MODE D'EMPLOI :

1^{er} cas : Taques neuves, rudes ou noircies même depuis de longues années (NICCO BRUN). — Versez un peu de NICCO brun soit sur de la laine d'acier, une brosse NICCO ou un morceau de feutre. Frottez tous les jours vigoureusement votre taque, ensuite essayez la graisse avec un chiffon quelconque et repassez avec un chiffon sec, en quelques jours vous aurez une taque blanche et polie.

2^e cas : Taque blanche et polie, pour la chromer et la faire briller (NICCO VERT). — Versez un peu de NICCO vert également sur de la laine d'acier, une brosse NICCO ou un morceau de feutre, frottez votre taque. Ensuite prenez un chiffon quelconque pour enlever la graisse chimique qui se trouve dans le produit, un autre chiffon sec pour donner le brillant.

Pour enlever les taches, taches de rouille, de graisse, de lait, etc., même mode d'emploi avec les deux espèces de NICCO. Ne jamais employer les deux espèces de NICCO en même temps.

Pour nettoyer les métaux, verser un peu de NICCO vert ou brun, sur un chiffon; replier le chiffon, le NICCO à l'intérieur, enduire le métal à nettoyer avec la graisse ainsi filtrée, ensuite un chiffon sec pour donner le brillant.

MÉNAGÈRES, ACHETEZ LE

Produit sans concurrence, économique
et pratique.

NICCO

NICCO, SOCIÉTÉ ANONYME BELGE A ANVERS
Boîte postale n° 114

LE LAIT "VITALY"

Sauve les nourrissons,

Favorise la croissance des enfants,

Prépare une jeunesse vigoureuse,

Entretient l'énergie des adultes,

Amplifie l'endurance des sportifs.

Revitalise les malades,

Soutient les vieillards.

LAIT CRU, PUR ET SAIN

Étable indemne de tuberculose
Certificat du Ministère de l'Agriculture

176, rue Royale, BRUXELLES

Tél. 17.50.07

Réclamez à votre fournisseur
le beurre Sainte - Anne
PASTEURISÉ ET CONTRÔLÉ

ou écrivez à la

Laiterie Sainte - Anne

Soc. Coop.

Tél. 9 Chimay

Forges-lez-Chimay

La plus grosse production belge - 650,000 k. de beurre par an

LAIT BATTU SÉCHÉ POUR LES POUSSINS

Peperkoekfabriek • Fabrique de Pains d'Épice

R. VEESAERT

COUQUE ROYALE
COUQUE DE NICE

Parijsberg, 3, Montagne de Paris
GENT Tel. 11813 GAND

HOLLANDSCHE —
— ONTBIJTKOEK

— BREVETS —

SPÉCIALITÉ :

Couque à la Succade

Nous vous recommandons

Le Café « CAP »

SIÈGE SOCIAL :

7, rue des Raines, VI RVIERS

Tél. 150.84

Expédition FRANCO à partir de 25 kilos

DEMANDEZ PARTOUT LA

"Lux chicorée Ypriana"

fabriquée par la

Fabrique Belge de Chicorée Wypelier-Taffin

LA PLUS PURE
ET LA PLUS ÉCONOMIQUE

104, chaussée de Dickebusch, YPRES Tél. 441

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55 Registre du commerce C. C. Postaux
Tél. 342.53 N° 1551 1329.87

Adr. télégr. « Munar-Anvers »

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.

Prix courants sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Torréfaction de Cafés

BREUGHEL

29, rue Grétry, Anvers

A tous les pensionnats et communautés reli-
gieuses nous commandant une certaine quan-
tité de café nous remettons gratuitement
un MOULIN ÉLECTRIQUE NEUF

DEMANDEZ nos CONDITIONS, PRIX de la CONCURRENCE

CHAMPAGNE NAPOLEON

CH. & A. PRIEUR

MAISON FONDÉE EN 1825

VERTUS PRÈS EPERNAY (MARNE)

AGENTS PRINCIPAUX :

BRUXELLES & BRABANT : A. DE BLOCK, 40, Rue de l'Autonomie, BRUXELLES
ANVERS & LITTORAL : J. STEVENS, 30, Longue Rue d'Argile, ANVERS
FLANDRE OCCID^{le} & HAINAUT : A. LOSFELD, 172, Avenue de Maire, TORNAL
LUXEMBOURG BELGE & NAMUR : Gaston GUSTIN, Distillateur, à MARCHE
LIÈGE & LIMBOURG : Arnold STRUMAN, à FLEMALLE-HAUTE (Liege)

VROONEN-AERTS

FILS

TONGRES

Maison fondée en 1848

Torréfaction et Importation
de

CAFÉS

PRIX SPÉCIAUX pour PENSIONNATS et COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Échantillons sur demande

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Chèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Belges
utilisez les

CAFÉS STANDARD BIARO

CAFÉS DU CONGO
à tous points de vue
excellents!

APPRECIÉS, RÉGULIERS DANS LA QUALITÉ

Exploitations Agricoles et Industrielles de la **BIARO**
SOCIÉTÉ CONGOLAISE A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

DÉPARTEMENT : VENTE CAFÉS.

Usines et dépôts : 28 à 31, Quai de Willebroeck, Bruxelles-Maritime

Bureaux : 42, rue Royale, Bruxelles. Tél. 12.66.40. Adr. télégr. Biaro Bruxelles.

Banque : Société Générale de Belgique.

Compte chèques postaux : 136.840.

Registre de commerce de Bruxelles : 8546.

WILLY BAUGNIET

Bureaux : 76, rue Montigny, ANVERS-SUD
Tél. 702.13

Importation directe d'Articles pour Pâtisseries,
Biscuitiers, Chocolatiers, Confiseurs et Fabricants
de Pain d'épice

FRUITS SECS, CONSERVES et CONFITS
Miels d'Abeilles

POUR LES CAFÉS TORRÉFIÉS
VOUS FEREZ BIEN DE CONSULTER

La Centrale Coloniale, S.A

82, rue du Couvent, ANVERS

Téléphone 778.25. Compte Ch. Post. 85.405
Reg. Comm. Anvers 1374.

QUALITÉ CORRECTION PRIX AVANTAGEUX
Importation directe de Santos Rio, Saint-Domingue, Centre
Amérique, etc.

Un café de notre Colonie
l'Arabica de la plantation « Centraco »
Demandez nos prix en crus et torréfiés.

La maison importe également les conserves et les fruits et peut vous
faire les meilleures offres.

KOFFIE
Branderij

Alphonse HUBAUT

Noordstraat, 207 - 209
ROUSSELAIRE

CHICORÉE —
MARGARINE —

Postcheck 102640

CHARBONS

C. Ducarme & Fils

Maison fondée en 1833

5, Quai Flamand, ANVERS

Téléphone 707.95 et 761.13

FIRMES DE LA MAISON
DEPUIS SA FONDATION :

1833-1848 Verset et Baele.
1849-1876 Verset-Bréard.
1877-1897 Adolphe Verset.
1898-1922 Verset et Ducarme.
1923 — C. Ducarme et Fils.

Fournitures par wagons toutes destinations.

Spécialistes des véritables Anthracites

SANTRAS

154, chaussée de Turnhout
ANVERS Tél. 556.56

Charbons tamisés et pesés avant la mise en sacs

Fournitures en vrac et en sacs plombés de 50 kgs

CHARBONS

COKES

AGGLOMÉRÉS

LHOEST-BURNAY

Société de personnes à responsabilité limitée
15, Rue de Verviers, 15, LIÈGE

Tél. 125.87

Fournisseurs attitrés d'importants Établissements religieux

SPÉCIALITÉ :

CHARBONS & COKES POUR CHAUFFAGE CENTRAL

*Si vous désirez
du charbon
amélioré de 18%
téléphoner-nous*

*Un de nos administrateurs
se fera un plaisir de
venir vous donner tous
renseignements*

WELSH ANTHRACITE COMPANY S.A.

BUREAU DE COMMANDES, 42 PLACE VERTÉ (près de la poste) Tél. 272.64-334.33, ANVERS

Spécialité des bons Combustibles

Charbons — Cokes — Anthracites

Firme Frans DUPONT

COURTRAI

Bureaux et Chantiers :

QUAI DE GROENINGHE (Canal) } Tél. unique **670**
et RUE DE SWEVEGHEM (Racc.) }

Prix spéciaux pour Convents, Eglises, etc.

Apprenez
les langues vivantes
à
L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, volles, camelots, draps, cotons divers,
toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections

" PATRIA "

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1.

THEATRE PATRIA

740 places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux ;
Fosse pour orchestre;

2.

Salle des CONFÉRENCES

225 fauteuils

Estrade et installation pour projections lumineuses;

3.

Vaste HALL avec buffet

400 mètres carrés.

Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).

4.

Locaux spacieux et confortables

Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location
des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi
que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo

**Couvents!
Pensionnats!
Hôpitaux, etc.!**



Il n'existe aucune méthode de lavage
aussi simple, bon marché, efficace et inoffensif
que le procédé

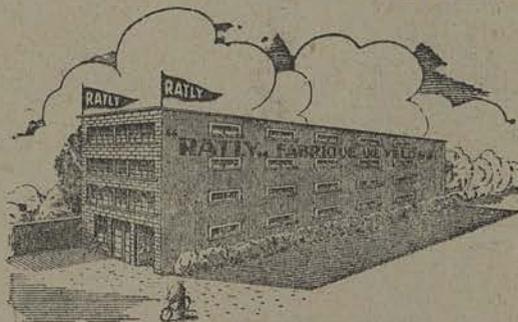
OSO

créé dans nos Laboratoires par nos
chimistes-praticiens

Demandez le procédé avec échantillons des
produits OSO I et II au seul fabricant
PRODUITS AMINÉS, S. A., HAREN-NORD

VÉLO MODERNE

USINE MODERNE



RATLY, 26-28, rue Aug. Gevaert, Bruxelles-Midi



LIEGE

EXPOSITION
INTERNATIONALE
DE L'EAU
LIEGE
1939

1939

EXPOSITION
Internationale de l'Eau

MAI - NOV.